

HARLEQUIN



PRINCESSES
du désert

ALEXANDRA SELLERS

Fiançailles au palais

Collection *Passion*



ALEXANDRA SELLERS

Fiançailles au palais

Princesses du désert
Tome 2



Passion®

© 2004, Alexandra Sellers. © 2005, Traduction

Résumé



Jalia est effondrée : à quelques minutes de la cérémonie, sa cousine Noor, la future mariée, est introuvable. Elle se serait enfuie du palais au volant d'une limousine.

Pour les deux familles et les invités, venus nombreux au mariage de la princesse avec Bari al Khalid, un proche du sultan, c'est la panique la plus complète.

A cette panique s'ajoute, pour Jalia, un atroce sentiment de culpabilité : n'a-t-elle pas influencé Noor en la mettant en garde contre ce mariage précipité ?

Afin de racheter sa faute, Jalia accepte de partir à la recherche de la fiancée en fuite en compagnie de Latif Abd al Razzaq, ce trop séduisant cheikh au regard émeraude avec lequel elle entretient des relations plus qu'orageuses.



Chapitre 1.



La mariée manquait à l'appel.

Le cœur battant, Jalia courait le long du péristyle, en proie à une terrible prémonition. La soie légère de son voile vert, couleur que portaient les demoiselles d'honneur, venait de lui retomber sur le visage, l'aveuglant à moitié et rajoutant à sa confusion. Elle n'avait pourtant pas le temps de se battre avec l'étoffe en ce moment.

Que se passait-il ? Où Noor était-elle partie et surtout, pourquoi ?

« Mon Dieu ! Faites qu'elle n'ait pas changé d'avis au dernier moment ! » priait ardemment Jalia. Car elle en était bien capable, hélas !

— Noor, appela-t-elle sans oser crier trop fort. Noor, où es-tu ?

Des murmures confus commençaient à s'élever du patio central de la résidence palatine, où la cérémonie devait être célébrée. Jalia sentit son cœur fléchir... Il était vain d'espérer retrouver rapidement Noor pour que le mariage se déroule sans retard.

La mezzanine sur laquelle Jalia venait de déboucher

surplombait une petite cour qui ne menait nulle part. Noor s'était-elle réfugiée là, prise d'un brusque accès de panique ? Se penchant par-dessus la balustrade, Jalia appela de nouveau :

— Noor ?

Mais le patio était vide. En son centre, les rayons du soleil jouaient avec l'eau de la fontaine, créant un superbe jet de diamants. Alentour, les boutons de fleurs se balançaient au gré de la brise. Mais aucune ombre humaine ne se découpait sur les magnifiques carreaux qui pavaien la cour intérieure.

L'enfilade d'arcades et de colonnes qui s'étendait devant elle menait à deux lourds battants de bois. Ce couloir, d'une beauté à couper le souffle, était également désert.

— Noor ?

Sous le voile, une goutte de sueur perla au front de Jalia et tomba sur le dos de sa main. La jeune femme la contempla d'un air absent, doutant quelques secondes de la réalité de ce qu'elle vivait en ce moment.

Etait-elle indirectement responsable de la disparition de la mariée ? Cette question ne cessait de la hanter. Nul doute qu'on allait l'en accuser, et d'aucuns avec une véhémence toute particulière...

Latif Abd al Razzaq Shahin, par exemple !

Il lui reprocherait d'avoir désapprouvé les soudaines fiançailles de sa cousine Noor avec Bari, son ami le plus cher et, ce faisant, d'avoir indirectement causé la fuite de la mariée, le jour de la cérémonie.

— Noor ! appela-t-elle de nouveau en haussant le ton sans grande conviction.

Il était impossible à présent de conserver plus longtemps la disparition secrète...

Voilà qui ressemblait tout à fait à Noor de créer un mélodrame au moment crucial ! Pourquoi n'avait-elle pas suivi les conseils de Jalia qui l'exhortait à la prudence ? Il aurait été bien plus raisonnable de réfléchir un peu avant de s'engager de manière irrévocable avec un étranger, dans un pays inconnu.

Et, bien sûr, — et là encore, c'était sa cousine tout craché —, Noor avait informé toute la famille de l'opposition de Jalia à ce mariage précipité. Tout le monde s'empresserait donc de blâmer cette dernière pour les événements d'aujourd'hui.

Et Latif Abd al Razzaq en premier !

Non qu'elle se souciât particulièrement de son opinion, mais ses critiques seraient inmanquablement cinglantes, comme elle les avait cruellement expérimentées déjà à plusieurs reprises. Le cheikh Latif Abd al Razzaq Shahin l'appréciait aussi peu qu'elle ne l'estimait et, qui plus est, ne se gênait pas pour le lui faire remarquer chaque

fois qu'il le pouvait.

Ce fut alors que, tel un diable sorti de sa boîte, l'homme qui tourmentait ses pensées, se matérialisa à quelques mètres d'elle, à croire que, bons ou mauvais, les génies des légendes étaient toujours d'actualité et surgissaient dès que l'on y pensait ! Il portait le magnifique costume de cérémonie d'un Compagnon de la Coupe.

Bien malgré elle, Jalia frissonna, comme à l'approche d'une menace et se recula instinctivement derrière l'une des colonnes couleur sable.

Trop tard ! Tel le faucon dont il portait le nom, il s'élança vers elle, lui bloquant le passage.

— Où est votre cousine ? lui demanda-t-il d'une voix autoritaire.

Par réflexe, Jalia se plaqua contre le pilier... avant de se ressaisir bien vite et de redresser les épaules. Son voile lui recouvrait entièrement le visage. Comment Latif pouvait-il savoir qu'il s'agissait d'elle ?

— Je ne comprends pas de quoi vous voulez parler, lui dit-elle dans un arabe qu'elle savait, hélas, teinté d'un fort accent anglais. Vous faites erreur.

A ces mots, il secoua vivement la tête en la gratifiant de ce regard arrogant qui l'agaçait tant chez lui. Dès que Latif Abd al Razzaq donnait un ordre, il fallait que son entourage se plie à ses désirs sans discuter. Il ne tolérait pas la moindre critique.

D'un coup, la colère submergea Jalia. Ce qu'elle pouvait le détester ! Il incarnait tout ce qu'elle ne supportait pas en Orient !

— Le jeu est fini, Jalia, annonça-t-il entre ses dents. Où est Noor ?

— Je ne suis pas celle que vous croyez. Laissez-moi partir, reprit-elle avec hauteur.

Mais Latif lui barrait obstinément le passage. Sans un mot, il souleva lentement le voile de la jeune femme...

La chevelure de Jalia, d'un blond cendré, ramenée d'un seul côté de son visage, formait une épaisse masse de soie contre sa joue délicate et masquait presque sa prunelle verte quand elle releva le menton pour décocher un regard hautain à Latif.

Ce dernier ne relâcha pas le voile, de sorte que les mèches pâles de la jeune femme effleurèrent ses doigts, tandis qu'ils se défiaient longuement du regard... Une hostilité mutuelle et profonde sembla figer l'air entre eux. Lorsque les doigts de Latif relâchèrent enfin la soie souple et qu'il laissa retomber sa main le long de son corps, l'air parut de nouveau circuler librement entre eux.

— Où votre cousine est-elle partie ? lui redemanda-t-il d'une voix dure et sourde.

A cette question, Jalia plongeait effrontément son regard

de jade dans celui de Latif Abd al Razzaq.

— Ne me parlez pas sur ce ton ! le prévint-elle.

— Où est-elle ? reprit-il, ignorant son avertissement.

— Je n'en ai pas la moindre idée ! Peut-être s'est-elle réfugiée dans l'une des nombreuses salles de bains du palais parce qu'elle avait la nausée ? Moi aussi, je la cherche, figurez-vous ! Et vous me faites perdre mon temps en me retenant ici. Laissez-moi passer, je vous prie.

— J'ai bien peur que votre cousine ne se soit enfuie et qu'elle n'ait quitté le palais.

— Enfuie ? répéta Jalia, prise d'un étrange vertige. Je ne vous crois pas. Et où se serait-elle enfuie ?

— C'est précisément la question que Bari m'envoie vous poser. Où la princesse Noor s'est-elle enfuie ?

— Comment le saurais-je ? se révolta-t-elle. J'attendais tranquillement avec les autres demoiselles d'honneur que la cérémonie commence... J'ignorais qu'elle avait quitté les lieux. Vous semblez d'ailleurs en savoir plus que moi !

Involontairement, Jalia jeta un bref coup d'œil vers sa main fermée, ce qui n'échappa pas au regard perçant de Latif. Dans un geste impérieux, il referma ses doigts agiles sur le poignet de Jalia.

— Que cachez-vous ? demanda-t-il d'un ton cinglant.

– Cela ne vous regarde pas ! Lâchez-moi !

– Ouvrez la main, princesse Jalia !

Elle tenta de se débattre, mais il la tenait fermement et il était illusoire de croire qu'elle allait se libérer aisément de sa poigne de fer. Après un long regard qui exprimait tout le dédain qu'elle lui vouait, Jalia céda sous la pression et ouvrit la main.

A l'intérieur de sa paume, un superbe diamant brillait de tous ses feux...

Latif la fixa alors de son regard vert et l'expression qu'elle lut dans ses yeux la fit frémir.

– Qu'est-ce que c'est ? rugit-il en s'emparant du solitaire.

Il avait relâché si brusquement son poignet qu'elle dut se retenir au pilier pour ne pas perdre l'équilibre.

Il leva la pierre précieuse vers un rayon de lumière qui filtrait à travers les poutres du toit en voûte. La gemme se mit à flamboyer avec insolence. Néanmoins, pour fabuleux qu'il fût, le diamant de la dynastie al Khalid devait rivaliser avec les éclairs que lançaient les yeux de Latif Abd al Razzaq.

– Qu'est-ce que c'est ? répéta ce dernier d'un ton accusateur.

– Une imitation, ironisa Jalia.

Difficile de ne pas reconnaître sur-le-champ le diamant des fiançailles de Noor. Un diamant d'une valeur mille fois plus élevée que la modeste bague de fiançailles en opale que Jalia portait au doigt.

Si le somptueux diamant des al Khalid avait enchanté Noor, il n'avait pas éveillé la moindre jalousie dans le cœur de Jalia, car elle savait pertinemment ce qui était lié à une telle bague : le cheikh Bari al Khalid, un homme autoritaire et implacable, lui aussi Compagnon de la Coupe du nouveau sultan Ashraf al Jawadi.

— Pour la dernière fois, dites-moi où est votre cousine.

— Décidément, vous n'en démordez pas ! Pourquoi le saurais-je ? Je présume qu'elle est quelque part dans le palais. Où pourrait-elle être allée ?

Son voile étant retombé sur son visage, Jalia se mit à retirer non sans nervosité les épingles qui le maintenaient et l'enleva d'un geste rageur. Quelle tradition stupide ! pensa-t-elle, que celle qui voulait tester l'amour et la perspicacité du futur marié en plaçant l'épouse parmi un groupe de femmes toutes voilées. Tout un chacun savait que l'époux avait été renseigné sur la couleur du voile de sa future femme. D'ailleurs, Noor avait soulevé la colère de tous les conservateurs en optant pour du blanc, la couleur associée au mariage en Occident. Dès le départ, ce mariage s'était annoncé des plus délicats, semblait-il.

Eu égard à ce genre de tradition ridicule et pour des dizaines d'autres raisons encore, Jalia était reconnaissante à ses parents d'avoir fui le Bagestan, des années avant sa naissance. Et elle n'envisageait pas d'un bon œil leur décision de revenir s'installer ici.

Latif Abd al Razzaq, un regard froid fixé sur elle, ne la quittait pas des yeux.

Evidemment, il ne la croyait pas. Et pourtant, si opposée qu'elle ait été au mariage hâtif et irréfléchi de Noor, Jalia n'avait absolument rien à voir avec ce sabotage de dernière minute. Oh, et puis zut ! Il pouvait bien penser ce qu'il voulait, elle s'en fichait royalement ! D'un geste agacé, elle lança son voile par-dessus la balustrade, peu soucieuse qu'il atterrisse sur un rosier hérissé d'épines.

— Vous avez la bague, déclara Latif comme s'il pointait du doigt une preuve absolue.

— Effectivement, admit-elle calmement. J'ai la bague. Brillante déduction ! ironisa-t-elle.

— Comment vous l'êtes-vous procurée ? continua-t-il, ignorant le ton moqueur de Jalia.

— De quel droit me posez-vous une telle question, et qui plus est sur ce ton ?

— Quel ton attendez-vous de moi, princesse ? demanda-t-il brutalement, d'un timbre rauque.

Jalia réprima un frisson.

— Ce qui me ferait plaisir, c'est de ne plus jamais entendre votre voix !

Au fond, elle se réjouissait de l'hostilité ouverte de Latif Abd al Razzaq. Un homme de cet acabit ne pouvait être qu'un ennemi et il était préférable que l'inimitié opère au grand jour. Ainsi, nul n'était dupe et savait à quoi s'en tenir.

En l'observant, dans sa veste de soie verte qui soulignait les profondeurs dangereuses de ses yeux émeraude, une épée de cérémonie fourrée dans un baudrier ornant orgueilleusement l'une de ses hanches, elle eut la curieuse sensation que leur antipathie mutuelle était semblable à un courant puissant qui les liait l'un à l'autre.

Elle ignorait pourquoi il la détestait mais elle savait en revanche, pourquoi elle, elle le détestait ; il incarnait tout ce qu'elle ne supportait pas chez un homme : l'autorité, la domination, la confiance éhontée en soi, la fierté d'être un homme et de jouir du pouvoir afférent.

— Noor vous a-t-elle parlé avant de s'enfuir ? A-t-elle laissé des indices ?

— Cessez de penser que je suis l'organisatrice de sa fuite ! Quoi qu'ait pu faire Noor et quels que soient ses complices, je n'ai rien à voir avec cette histoire ! Ne vous a-t-il jamais traversé l'esprit que Noor ait pu fuir sous la

menace ?

— Elle n'a donc pas fui de son plein gré ?

— Mais je n'en sais strictement rien ! Votre rigidité d'esprit vous empêche-t-elle donc de comprendre que je ne sais pas pourquoi Noor s'est enfuie ? Si tant est qu'elle se soit enfuie ?

— Que voulez-vous dire ?

— C'est vous qui prétendez qu'elle s'est enfuie.

Latif la contempla un instant sans rien dire et sembla réfléchir.

— Il faut rejoindre les autres, ordonna-t-il soudain. Venez !

Là-dessus, il s'éloigna rapidement entre les arcades du péristyle, avant de passer sous la voûte qui menait aux escaliers descendant vers le patio principal.

Comme si elle retrouvait brusquement la liberté après un séjour en prison, Jalia ferma les yeux et respira longuement.

Elle devait s'entretenir de toute urgence avec les parents de Noor, ce qui signifiait, hélas, obéir à l'ordre que Latif venait de lui donner. En outre, il détenait le diamant des al Khalid, puisqu'il le lui avait confisqué. Il était donc préférable qu'elle le suive. En son absence, ne risquait-il pas d'inventer une histoire de toutes pièces qui la mettrait dans une position délicate ?

Presque en courant, elle s'empessa de rejoindre Latif.

Chapitre 2.



Jalia et Latif descendirent à pas précipités l'imposant escalier de marbre qui menait au patio principal. Il y régnait pour l'instant une confusion encore contenue. Les invités tournaient en rond, s'interrogeant sur les raisons de ce retard, avançant des hypothèses ou affichant un air déconcerté.

Seuls, le sultan et sa femme, imperturbables, continuaient à discuter tranquillement avec leurs hôtes, créant ainsi un îlot de sérénité apparente dans un océan d'inquiétudes.

- Que s'est-il passé ?
- Où est la princesse ?
- Lui est-il arrivé malheur ?
- Le mariage est-il annulé ?

Un flot de questions se déversait sur le passage de Jalia et de Latif. Ce dernier se frayait rapidement un chemin à travers la foule d'invités sans prêter la moindre attention à quiconque, et Jalia lui était reconnaissante de l'entraîner dans son sillage car elle était incapable de

répondre à la moindre interrogation, n'ayant aucune explication à fournir.

Rassemblées derrière un haut pilier de l'immense salle de réception, les familles des futurs mariés parlaient à voix basse, visages fermés. Sur les nappes richement brodées qui recouvraient les tables rondes, on avait disposé des assiettes en porcelaine de Chine, des verres ouvragés en cristal et des couverts en argent. Le buffet devant accueillir un millier d'invités, le spectacle était des plus impressionnants.

— Jalia ! s'écrièrent sa mère et sa tante en se précipitant vers elle. Que se passe-t-il ?

Toutes deux avaient les yeux remplis de larmes, et le visage ravagé par l'anxiété.

— T'a-t-elle fait quelque confidence avant de partir ? s'enquit vivement sa tante. Où est-elle allée ? Pourquoi ?

— Est-elle... est-elle réellement partie ? articula Jalia, sentant de nouveau l'angoisse l'étreindre.

Comme elle regrettait d'avoir été si radicale dans son opposition au mariage ! De quel droit s'était-elle mêlée de cette histoire ?

— Comment ? Tu ne le sais donc pas ! Elle a pris la limousine et elle s'est enfuie, sans même prendre le temps de se changer !

— En robe de mariée, où peut-elle aller ? s'étonna Jalia,

réprimant un sourire à la vision de Noor, au volant de la limousine, noyée dans un océan de dentelle et de soie. A-t-elle pris des bagages ?

— Selon les domestiques, non. Oh, je t'en prie, dis-nous ce que tu sais, implora sa tante.

— Pas grand-chose, tante Zaynab, je le regrette, répondit Jalia. Je n'étais pas avec Noor au moment de sa fuite.

Dans un ultime effort, elle s'efforça de stimuler sa mémoire, en quête de souvenirs susceptibles d'éclairer la fugue...

— En compagnie des autres demoiselles d'honneur, j'ai rejoint la mariée à l'heure convenue. La coiffeuse nous a alors dit que Noor se trouvait encore dans la salle de bains. Au bout de dix minutes, ne la voyant toujours pas arriver, je suis allée la rejoindre et elle n'y était plus.

Jalia baissa les yeux et soupira.

— Je suis désolée, tante Zaynab, j'aurais dû donner l'alarme aussitôt, mais j'ai songé que ses nerfs avaient pu lâcher, ou qu'elle s'était égarée. Aussi me suis-je lancée à sa recherche. Je pensais réellement que...

— Allons, intervint sa tante en posant une main rassurante sur son bras, tu as pensé qu'il s'agissait d'une tocade de future mariée, ce que tout le monde aurait cru à ta place. Hélas, je crois que c'est plus sérieux que cela. A-t-elle laissé échapper quelque chose pouvant donner à

penser qu'elle avait des idées en tête ? La dernière fois que je l'ai vue, elle semblait heureuse, elle riait et était même tout excitée à l'idée de se marier.

— Ma tante, précisa alors Jalia d'un ton grave, j'ai trouvé sa bague de fiançailles dans la chambre. Elle l'y a probablement laissée avant de partir.

A cet instant, Latif ouvrit la main pour montrer le diamant des al Khalid.

La mère de Noor s'en saisit vivement et étouffa un petit cri horrifié.

— Elle a dû paniquer, suggéra quelqu'un. Un caprice de mariée.

Jalia sentit alors de nombreux regards peser lourdement sur elle. Des regards sombres... Par chance, l'oncle de Bari al Khalid entra à cet instant dans la salle et créa une diversion en annonçant d'un air accablé :

— Bari est parti, lui aussi ! Les gardes affirment qu'ils l'ont vu quitter le palais.

— *Barakullah* ! s'écria Zaynab. De quelle nouvelle folie s'agit-il encore ?

Avec un calme souverain qui tranchait sur la panique ambiante, Latif Abd al Razzaq déclara :

— L'un des gardes a vu la princesse s'enfuir et en a immédiatement avisé Bari qui s'est lancé sur ses traces sans attendre.

Latif se tenait au centre de la salle de réception et tout le monde se retourna vers lui.

— Auparavant, il m'a prié d'interroger Jalia afin d'évaluer ce qu'elle savait.

Tous les regards convergèrent de nouveau vers Jalia.

— Je ne sais rien ! se défendit cette dernière, suffoquant presque sous le poids de tous ces yeux braqués sur elle. Noor ne m'a absolument rien dit.

Furieuse, elle décocha un regard noir à Latif : nul doute qu'il se réjouissait de l'avoir mise sur la sellette!

— A-t-on essayé de la joindre sur son portable ? s'enquit-elle.

— Elle l'a laissé dans sa chambre, elle n'a même pas pris d'argent, l'informa sa mère.

— Oh, ma fille, ma fille..., se lamentait Zaynab. Que pouvons-nous faire ? Si Bari la rattrape, je redoute sa colère.

— Je vais tenter de les retrouver, annonça calmement Latif.

— Oh, merci beaucoup, Votre Excellence ! s'exclama Zaynab, reconnaissante. J'espère que si vous trouvez Noor, elle ne s'entêtera pas à...

— Jalia va venir avec moi ! la coupa-t-il.

— Moi ? s'étrangla cette dernière, indignée qu'il décide

pour elle sans lui demander son avis. Je ne vois pas ce que ma présence...

— Fais ce que te dit Son Excellence, Jalia ! intervint alors sa mère d'un ton sec. Ta présence peut toujours être utile.

Accompagner Latif Abd al Razzaq ?

Cette seule idée résonnait en elle comme une sorte de dangereuse prémonition. Pourquoi lui ordonnait-on de l'accompagner alors que tout le monde était au courant du peu d'estime qu'ils se vouaient ?

— En quoi pourrais-je être utile ? protesta-t-elle encore. Je ne sais absolument pas où Noor a bien pu...

Elle s'interrompit d'elle-même devant le regard noir de Latif qui lui signifiait clairement qu'elle dépassait les bornes. Et il était évident que la majorité de l'assistance partageait cette opinion. « Quel diable d'homme ! » pesta alors Jalia.

— Naturellement, nous te croyons, affirma sa tante Zaynab en lui tapotant doucement la main. Seulement Bari va être si furieux... Je t'en prie, accompagne Latif ! Toi tu seras en mesure de raisonner Noor et de la ramener parmi nous. Tu lui expliqueras qu'il n'est pas trop tard et que son geste n'est pas irrémédiable. Nous attendrons tous ici.

A l'extérieur, une bouffée de vent chaud et sec cingla le visage de Jalia, plaqua violemment les pans de ses

vêtements contre son corps, et fit voler du sable dans ses yeux, lui arrachant une exclamation de colère et d'énervement.

Le rebord inférieur de son ample jupe et le haut de sa tunique étaient incrustés de broderies en fils d'or et de paillettes. Il est ridicule de s'élancer sur les traces d'une fugitive vêtue de cette façon ! pensa-t-elle. Ce costume folklorique était bon pour les femmes des montagnes : elles venaient toujours au souk parées de leurs plus beaux atours qu'elles brandissaient comme un étendard. Certaines avaient les cheveux clairs et les yeux verts, comme Jalia, bien que celle-ci ait toujours prétendu que sa couleur de cheveux lui venait de sa grand-mère française.

Le temps que Latif sorte la limousine du parking et s'arrête devant elle, Jalia était déjà tout en sueur. Qui plus est, elle n'avait rien pris pour se protéger du soleil ! A l'arrière du véhicule, elle aperçut le baudrier décoré de pierres précieuses de l'épée de cérémonie. Elle se glissa sur la banquette avant, à côté de Latif.

Il l'observa un instant en silence.

— Je sais pourquoi vous pensez avoir besoin de moi, décréta-t-elle.

— Moi ? Avoir besoin de vous ? répéta le cheikh d'un ton dédaigneux, tout en l'enveloppant d'un regard indéchiffrable.

A cet instant, une vague de chaleur submergea Jalia, une chaleur étrange, semblable à celle d'un feu invisible qui aurait couvé sous de l'herbe sèche et qui surgit de n'importe où, n'importe quand.

— Je vous ai juste arrachée aux invités avant qu'ils ne se retournent tous contre vous. Encore que vous auriez bien mérité de subir la vindicte publique, conclut-il sèchement.

Lorsque les larges portes s'ouvrirent pour laisser passer la limousine, deux hommes et une femme se jetèrent pratiquement sous ses roues. L'un des hommes portait une caméra sur l'épaule, tandis que la femme tendait un micro en direction de Latif, tout en frappant contre la vitre.

— Excellence ! Pouvez-vous nous dire un mot, s'il vous plaît ?

— Expliquez-nous ce qu'il se passe ! Le mariage a-t-il au lieu ?

— Pourquoi la princesse Noor est-elle partie ?

D'autres journalistes accoururent alors, surgis de nulle part, contraignant Latif à ralentir. Le feu roulant des questions se poursuivait, des questions criées à travers les vitres closes de la limousine, tandis que les flashes crépitaient de toutes parts.

— Par pitié ! s'écria Jalia, excédée.

— Ne leur prêtez pas attention, lui conseilla Latif.

Elle lui glissa un coup d'œil en coin. Force lui était d'admirer le calme de son chauffeur ! Bien que contraint à rouler à un kilomètre à l'heure, il ne donnait pas l'impression d'entendre ou même de voir les journalistes. Jalia, au contraire, sentait sa fureur monter à mesure que les individus gesticulants leur bloquaient le passage, frappant de plus belle contre les vitres. Au cas où on ne les aurait pas remarqués sans doute !

Et, comme par un fait exprès, la climatisation ne fonctionnait pas et l'air de la limousine avoisinait celle d'un four ! « Noor, lorsque je te retrouverai, attends-toi à passer un moment difficile ! »

— Princesse ! entendit-elle subitement.

Jalia se raidit. Comment savaient-ils qui elle était ? se demanda-t-elle, aveuglée par un nouveau flash. Elle qui avait été si prudente.

— Pouvez-vous nous dire pourquoi la princesse Noor s'est enfuie ?

— A-t-elle voulu échapper à un mariage forcé ?

Forcé ? Pas vraiment, pensa Jalia en revoyant la mariée se livrer joyeusement aux préparatifs de la cérémonie.

Inconsciemment, elle secoua la tête.

Un journaliste enchaîna :

— Si le mariage relève réellement de son propre choix, n'êtes-vous pas surprise par le tour que prennent les événements ?

Fixant obstinément un point devant elle, Jalia demeura cette fois immobile mais sentit ses poings se serrer malgré elle.

— Assez, assez, assez ! marmonna-t-elle entre ses dents.

Sans prévenir, Latif appuya alors simultanément et de toutes ses forces sur les pédales d'accélérateur et de frein, faisant tourner les pneus de la limousine dans le vide, sur la route non pavée. Immédiatement, le véhicule fut enveloppé par un lourd nuage de poussière qui aveugla les journalistes.

Les mains sur le nez pour se protéger du sable et des gaz d'échappement, pris de quintes de toux, ces derniers s'écartèrent brusquement. Profitant de la brèche, Latif retira le pied de la pédale de frein, et, dans un ultime nuage de poussière, la limousine s'éloigna en trombe.

Après quoi, les deux passagers éclatèrent de rire, comme deux enfants qui viennent de jouer un bon tour aux adultes.

Jalia lança à Latif un regard empreint à la fois d'admiration et de réserve... S'il s'était agi de n'importe qui d'autre, elle l'aurait chaleureusement complimenté, mais avec lui, elle demeurerait en permanence sur ses gardes. Soudain, elle redevint sérieuse.

— Moi qui ai redoublé de prudence pour que les journalistes ne m'identifient pas, franchement, je ne comprends pas. Comment ont-ils bien pu savoir que j'étais une princesse ?

Contrairement à Noor qui avait accueilli la nouvelle avec une grande joie, Jalia avait été plus que contrariée en découvrant qu'elle pouvait se prévaloir du titre de princesse du Bagestan. Aussi avait-elle résolu de faire en sorte que la nouvelle reste confidentielle. Elle n'en avait même pas parlé à ses amis les plus proches, en Angleterre.

Qui avait bien pu la trahir ? Et pourquoi ?

Latif lui adressa alors un regard moqueur.

Instinctivement, tous ses sens furent de nouveau en alerte. Dieu du ciel, pourquoi lui faisait-il un effet pareil ? Cela l'agaçait prodigieusement, car il n'y avait aucune raison pour qu'elle réagisse de cette façon.

— Ils vous prenaient juste pour une hôte de marque, et votre propre réaction vous aura trahie, lui expliqua-t-il d'un ton tranquille et assuré.

Naturellement, il avait raison !

— Bon sang ! Pourquoi ai-je retiré mon voile ? se lamenta alors Jalia.

Chapitre 3.



Latif éclata de rire, un rire sonore qui fit vibrer l'air de la limousine.

Jalia lui lança un regard noir : ce rire n'avait rien d'amical, il se moquait ouvertement d'elle !

— L'idée de voir votre photo paraître dans les journaux vous effraie-t-elle à ce point, princesse ?

— Vous êtes un Compagnon de la Coupe, rétorqua-t-elle agacée. Une partie de votre tâche consiste à attirer sur vous l'attention des journalistes. En outre, vous êtes douze à porter ce titre. Pour ma part, je suis chargée de cours dans une petite université anglaise, où les princesses ne se comptent pas à la douzaine, et je ne tiens pas à ce que mon nouveau statut s'ébruite.

A cet instant, Latif ralentit pour s'engager sur la route goudronnée qui menait à la ville la plus proche.

Dans le rétroviseur extérieur, Jalia nota avec angoisse qu'ils étaient suivis par deux voitures de journalistes.

— Il ne faut pas exagérer, reprit-il. Vous ne faites pas partie de la famille royale anglaise, tout de même ! Juste

d'un petit Etat du Moyen-Orient.

— Que le ciel vous entende ! Vous l'ignorez sûrement, mais les médias occidentaux sont obsédés par les familles royales des Emirats du Barakat. Ce phénomène remonte à cinq ans environ. Leur attention s'est plus particulièrement focalisée sur le Bagestan au moment de la chute du dictateur Ghasib et du couronnement d'Ashraf al Jawadi. Par conséquent, si l'on découvre que je suis une princesse du Bagestan, je peux dire adieu à ma vie privée.

— Uniquement si vous continuez à vivre à l'étranger, fit observer Latif. Pourquoi ne revenez-vous pas chez vous ?

— Parce que le Bagestan n'est pas mon pays ! répliqua-t-elle en se raidissant. Vous n'êtes pas sans savoir que je suis Anglaise.

A ces mots, Latif lui décocha un mystérieux regard.

— Ce n'est pas grave, déclara-t-il, comme si la nationalité britannique était une sorte de handicap. Vous pourriez facilement avoir une vie agréable ici. Il y a de nombreux postes disponibles dans les universités.

— J'enseigne l'arabe classique à des anglophones, lui rappela sèchement Jalia. Je ne parle même pas l'arabe bagestani.

Elle éprouva soudain une bouffée de nostalgie pour la fraîcheur des automnes anglais, le bruit de la pluie

contre les carreaux, l'odeur des livres et du café qui imprégnait son petit bureau, à l'université, les conversations distrayantes et neutres avec ses collègues.

— L'arabe du Bagestan est très proche de la langue coranique classique. Vous le comprendrez très rapidement, lui assura-t-il.

Il lui adressa un sourire qui découvrit ses belles dents blanches et régulières avant d'ajouter :

— Naturellement, pour comprendre les autochtones du souk, cela vous prendra un peu plus de temps.

Le grand souk de Medina al Bostan était un lieu où l'on vociférait plus que l'on ne parlait, et où se mêlaient les dialectes de la campagne et de la ville de sorte qu'au fil des années, le marché avait développé son propre dialecte, appelé *shaerashouk*, ce qui signifiait littéralement « la poésie du souk ».

Jalia le fixa sans sourire. Elle ne tenait absolument pas à sourire à Latif Abd al Razzaq.

— Je ne vois pas en quoi le fait de maîtriser le bagestani me protégerait des journalistes, marmonna-t-elle d'un ton boudeur.

— Ici, votre statut ne serait pas un état extraordinaire, vous seriez une princesse parmi d'autres et vos diverses activités ne susciteraient pas particulièrement l'attention des médias, à moins que vous ne le souhaitiez. En tout état de cause, le palais vous protégerait.

— Et m'imposerait également sa loi, répliqua-t-elle avec froideur. Non merci ! Je préfère l'indépendance et l'anonymat.

Latif ne répondit pas, mais le léger tressaillement de ses mâchoires n'échappa pas à l'œil vigilant de Jalia. Elle fut sur le point de lui demander en quoi sa réponse pouvait-elle bien le contrarier, mais son instinct lui conseilla vivement de se taire ; avec Latif Abd al Razzaq, il était préférable de ne pas aborder des questions trop personnelles.

Le silence retomba et Latif redoubla de concentration sur sa conduite. Tout à coup, l'une des voitures qui les poursuivaient les doubla, et un objectif braqué sur eux les filma pendant quelques secondes. Puis le véhicule s'éloigna dans un nuage de poussière.

Mais cette fois, Jalia ne se mit pas en colère. Elle réfléchissait à leur petite conversation. De quoi se mêlait-il au fond, ce Compagnon de la Coupe arrogant et fier de lui ? Qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire qu'elle habite à l'étranger ?

— Pourquoi vous rangez-vous sous le même étendard que ma mère ? finit-elle par lui demander. De son point de vue à elle, c'est fort compréhensible, mais du vôtre... En quoi la façon dont je mène ma vie vous regarde-t-elle ?

Latif ne répondit pas immédiatement.

Du coin de l'œil, Jalia l'observait. Pourquoi pesait-il à ce point les mots qu'il allait prononcer ?

— Le sort de ce pays ne vous préoccupe-t-il donc pas ? lâcha-t-il d'un ton sec. Le Bagestan a subi une sérieuse régression durant les trente dernières années. Trop de cerveaux ont fui à l'étranger. Si les gens cultivés ne reviennent pas au pays, comment allons-nous nous en sortir ? Vous êtes la petite-fille de l'ancien sultan, une al Jawadi. En tant que membre de cette illustre famille, vous devriez montrer l'exemple, ne croyez-vous pas ?

La plaidoirie de Latif contraria Jalia. Elle devait hélas reconnaître qu'il n'avait pas tout à fait tort.

Il s'était démené pour retrouver les titres de propriété de sa famille, titres confisqués sous la dictature Ghasib, ainsi que les trésors d'art enfouis, appartenant aux dynasties illustres du Bagestan. C'étaient, entre autres choses, ces investigations qui avaient ramené les parents de Jalia au pays.

« Que cherchait-il encore ? » s'indigna-t-elle en silence.

— Vous avez déjà convaincu mes parents de revenir, et ma plus jeune sœur se demande si elle ne va pas suivre leur exemple. Cela ne vous suffit-il donc pas ?

— Vos parents sont à la retraite et votre sœur est encore étudiante. En d'autres termes, ils ne font pas partie de la population active.

Soudain, elle vit clair dans son jeu : il voulait exercer

une pression sur elle en faisant appel à son sens du devoir.

Voilà pourquoi il l'avait priée de l'accompagner : pour pouvoir la convaincre.

— Je commence à comprendre pourquoi vous m'avez entraînée dans cette course dangereuse, sur les traces des mariés. C'était pour me faire la leçon, n'est-ce pas ? Vous avez manqué votre vocation de mollah, Latif ! Mais il n'est peut-être pas trop tard pour y penser !

— Mon opinion ne vous agacerait pas à ce point si, au fond de vous, vous ne sentiez pas que j'ai raison. C'est contre vous-même que vous êtes en colère, Jalia, contre la part de vous-même qui vous dit que votre devoir est plus important que votre vie personnelle.

Ses arguments la prirent de court. Et pourtant ils étaient aussi ridicules qu'erronés ! Pas plus d'un point de vue affectif que moral, Jalia ne se sentait dans l'obligation de revenir au Bagestan afin d'aider à sa reconstruction après trente ans de gabegie. Il y avait quelques semaines encore, elle n'avait jamais mis les pieds dans le pays natal de ses parents. Pourquoi aurait-il fallu, du jour au lendemain, qu'elle considère le Bagestan comme sa patrie ?

En dépit de tous les efforts prodigués par ses parents pour lui rappeler que ses origines étaient au Moyen-Orient, c'était en Angleterre que Jalia se sentait chez elle.

— Ecoutez, reprit-elle, je mène une vie indépendante et heureuse, et j'ai dû assumer mes propres choix pour y parvenir. Pourquoi devrais-je à présent rejeter l'Angleterre, le pays auquel j'appartiens, pour m'intégrer dans un pays étranger, à la reconstruction duquel je serais censée participer? Le Bagestan a beau être la patrie de mes parents, jamais je ne le considérerai comme mien.

L'œil rivé à la route, Latif ne répondit pas et, de nouveau, le silence les enveloppa. Pour sa part, mal à l'aise, Jalia se mit à fixer le paysage désertique derrière la vitre à peine teintée...

Bien qu'elle fût née à Londres, ses parents avaient tout mis en œuvre pour qu'elle n'ait pas l'impression d'être Anglaise. Au fond d'elle-même, elle leur en tenait grief, car elle avait fini par se sentir moins *légitimement* Anglaise que ses amies. Peut-être était-ce pour cette raison qu'elle tenait tant à sa citoyenneté britannique !

Au moment du coup d'Etat, ses parents venaient juste de se marier. Ils représentaient des cibles parfaites pour les escouades armées de Ghasib : le père de sa mère n'était autre que le sultan déchu, et le père de Jalia était le descendant d'un chef tribal allié par le sang et le mariage aux al Jawadi. Les jeunes époux avaient dû fuir au Parvan et prendre de nouvelles identités. Au bout de quelques mois, le roi du Parvan les avait envoyés en Angleterre, où ils avaient été intégrés au personnel de l'ambassade du Parvan à Londres.

Jalia avait donc passé son enfance dans un pays qui n'était pas le sien, et avait été élevée dans la nostalgie du pays perdu qui, lui, l'était de plein droit. En grandissant, elle avait commencé à craindre la puissance de ces chimères qui exerçaient un effet si inhibiteur sur ses parents. Puis elle s'était mise à éprouver du ressentiment envers sa prétendue patrie si lointaine, de laquelle elle avait été à jamais bannie. Pour une enfant nourrie aux récits d'un pays magnifié, et initiée dès le berceau à d'autres coutumes, elle avait su faire preuve de suffisamment de discernement et de scepticisme afin d'échapper au piège de la nostalgie.

Le jour de ses seize ans, ses parents lui avaient confié le grand secret de leur vie, à savoir qu'ils n'étaient pas des exilés ordinaires, mais qu'ils appartenaient à la famille royale du Bagestan. Le sultan Hafzuddin, le monarque déposé qui figurait dans la plupart des histoires qu'on lui lisait avant de s'endormir, était donc son propre grand-père.

On avait fait jurer à Jalia de ne souffler mot à personne de ses origines, mais en les lui confiant, on lui avait passé le flambeau : un jour, la monarchie serait restaurée, et si ses parents ne vivaient pas jusque-là, Jalia devrait, elle, revenir au pays...

Or, la dictature était tombée plus tôt que ses parents ne l'avaient cru. Ces derniers étaient tout de suite rentrés au pays avec la ferme intention de s'y réinstaller. Et ils

souhaitaient naturellement que leur fille aînée fasse de même. Mais Jalia, qui avait toujours refusé d'entretenir le rêve utopique de la patrie perdue, ne partageait pas du tout cet enthousiasme. Qui plus est, son instinct lui dictait que le Bagestan représentait une menace pour elle.

Pour faire plaisir à ses parents, elle avait tout de même accepté d'assister au couronnement du nouveau sultan. Mais il s'agissait d'une courte visite, rien de plus. Après quoi, elle s'était empressée de rentrer à Londres. Jusqu'à ce que Noor, dans sa belle inconscience, tombe follement amoureuse de Bari al Khalid, l'un des nouveaux Compagnons de la Coupe du sultan, et accepte de l'épouser. Il lui avait donc fallu revenir au Bagestan pour assister au mariage.

— Elle vous montre le chemin, à toi et à ta sœur, avait alors déclaré la mère de Jalia, en essuyant une larme du revers de sa main, et en fixant sans ambiguïté sa fille aînée.

Muna était en effet convaincue qu'il suffisait que sa fille Jalia batte des cils pour que Latif Abd al Razzaq s'agenouille devant elle et la demande en mariage. Et elle ne comprenait absolument pas que Jalia ne daigne pas faire attention à ce si séduisant Compagnon de la Coupe.

Muna, qui n'avait pas perdu de temps, connaissait dans les moindres détails la biographie du beau Latif. Il

n'était pas uniquement Compagnon de la Coupe du sultan, mais également le chef d'une tribu, dans la montagne.

— On l'appelle « shahin », avait-elle confié à Jalia. Personne ne sait exactement s'il s'agit d'un ancien terme pour « roi » ou si cela signifie réellement « faucon », comme le prétend la légende. Toujours est-il que le détenteur d'un titre si honorifique est traditionnellement l'une des voix les plus écoutées du conseil tribal. Et le sultan Ashraf écoute les avis qu'il émet avec une grande attention.

Bien que Jalia n'ait pas cru une seule seconde que le cheikh aux yeux perçants ait le béguin pour elle, la seule perspective des difficultés auxquelles elle devrait faire face en cas d'une demande en mariage de la part de Latif Abd al Razzaq ou de tout autre Bagestani la terrifiait.

Toutefois, il aurait fallu que les Bagestanis fussent bien impudents pour la courtiser ! En revenant au Bagestan en vue d'assister au mariage de sa cousine, elle avait décidé de s'entourer d'une protection implacable : elle portait en effet au doigt la bague de fiançailles de Michael...

— Pourquoi avez-vous évoqué une « course dangereuse » ?

La voix de Latif l'arracha brusquement à ses réflexions. Elle revint au présent et, dardant son regard vert sur son

voisin, demanda à son tour :

— Vous pensez que Noor s'est enfuie de son propre chef, n'est-ce pas ?

— On l'a vue au volant de sa limousine !

— Ce qui signifierait qu'elle a changé d'avis au sujet du mariage.

— En douteriez-vous ?

Jalia haussa les épaules, agacée. Ce n'était pas là qu'elle voulait en venir.

— En toute honnêteté, pensez-vous que si nous la retrouvons, nous allons pouvoir la reconduire gentiment auprès de son mari ? dit-elle d'un ton moqueur.

— Les femmes ne savent pas toujours ce qu'elles veulent, déclara alors Latif avec l'arrogance assurée du parfait machiste.

C'était précisément le genre d'attitudes qui faisait bondir Jalia. Serrant les poings, elle répliqua aussitôt :

— Est-ce réellement l'opinion que vous avez des femmes ?

— Votre pouvoir de persuasion peut l'avoir déstabilisée, mais elle reprendra ses esprits lorsqu'elle comprendra la portée de son geste. Et elle sera soulagée de réaliser que sa fuite n'est pas un acte irrémédiable et qu'elle peut encore faire machine arrière.

— Ne croyez-vous pas qu'elle est déjà revenue à elle? rétorqua Jalia. Et que c'est précisément pour cette raison qu'elle s'est enfuie ? Il est regrettable qu'il lui ait fallu tout ce temps pour redevenir lucide.

— Elle était sur un petit nuage de bonheur jusqu'à ce que vous lui fassiez perdre la tête !

Indignée par le reproche, Jalia déclara avec véhémence :

— Noor était sur le point de contracter un mariage avec un parfait inconnu, mariage qui allait impliquer une transformation radicale de son existence. Et sur la base de quoi s'engageait-elle de façon définitive ? Sur la base d'une attirance physique ! Pouvez-vous encourager un tel comportement ?

Tournant tranquillement la tête vers elle, Latif lui lança un regard implacable, un regard qui l'irrita autant qu'il la troubla, puis demanda d'un ton neutre:

— Pourquoi pas ?

Jalia ne releva pas.

Noor s'était enfuie parce qu'au dernier moment, le mariage lui avait fait peur. Naturellement, cette dérobade allait plonger son entourage dans l'embarras, mais ne valait-il pas mieux causer une confusion passagère plutôt que de se marier précipitamment ?

Sa cousine avait été littéralement ensorcelée par les regards séducteurs de Bari, par son corps d'athlète, par

l'incontestable sex-appeal qui émanait de toute sa personne. Mais cela ne suffisait pas à construire une relation solide, et encore moins à se marier. Sans compter que ce mariage la déracinait de son pays de naissance, l'Australie, pour la transplanter en une terre étrangère, le Bagestan.

— Tout d'abord, parce qu'elle n'est pas amoureuse de lui, reprit-elle néanmoins. Elle est aveuglée par...

— Si elle ne l'aime pas encore, cela ne tardera pas, la coupa-t-il. Bari y veillera, une fois qu'ils seront mariés.

Ces ultimes propos révoltèrent Jalia. Elle opta pourtant pour l'ironie.

— Selon vous, un homme peut faire en sorte qu'une femme l'aime, juste en claquant des doigts ?

— Quel genre d'homme est donc celui qui ne peut pas se faire aimer de sa propre femme ?

L'arrogance du *shahin* la laissa sans voix. Au bout de quelques secondes, elle finit par demander, sachant obscurément qu'elle ferait mieux de se taire :

— Je serais curieuse de savoir comment un homme s'y prend pour arriver à de telles fins.

— Quel genre de personnage est donc votre fiancé s'il n'est pas capable de vous faire comprendre le pouvoir d'un homme sur une femme ? enchaîna alors tranquillement Latif avec un grand sourire.

Chapitre 4.



Jalia étouffa un cri.

Un gouffre sembla brusquement s'ouvrir devant elle. D'instinct, elle comprit qu'un péril inconnu la guettait et qu'elle devait redoubler de prudence.

— De quoi parlez-vous donc ? demanda-t-elle en s'efforçant de prendre un ton détaché.

La limousine venait de s'arrêter à un feu rouge. Ils avaient atteint les faubourgs de Medina al Bostan. Devant eux, se profilait le magnifique tableau que constituait la ville. Les dômes et les minarets dorés de la grande mosquée du shah Jawad étincelaient sous l'éclat du soleil, dont les rayons piquaient par ailleurs la mer de filets d'or. La vue était d'une beauté à couper le souffle ; cela, Jalia ne pouvait pas le nier !

Elle sentit soudain le regard intense de Latif braqué sur elle...

— Vous savez parfaitement ce à quoi je fais allusion, rétorqua-t-il d'un ton accusateur.

Si Latif insinuait que les prouesses sexuelles d'un

homme l'avaient déjà réduite au rang d'esclave énamourée, il se trompait lourdement. Ses propos relevaient d'une arrogance typiquement masculine qu'elle exérait au plus haut point.

— Si je suis correctement votre pensée, reprit-elle, j'en déduis que le sexe constitue pour vous un moyen d'asservir une femme.

— L'asservir ? Non, la satisfaire !

— Et combien de femmes rendez-vous heureuses de cette façon ? demanda-t-elle d'une voix moqueuse.

— Vous savez bien que je ne suis pas marié !

— Mais lorsque vous le serez, votre femme vous aimera *forcément*, n'est-ce pas ? Oh, comme je l'envie ! s'écria-t-elle avec une ironie consommée.

Ce disant, un frisson lui parcourut l'échine... La dernière femme dont elle enviait le sort, c'était bien la future épouse de Latif Abd al Razzaq, pensa-t-elle avec effroi.

— Je n'en crois pas un mot, marmonna-t-il en rivant sur elle un regard sombre.

— Quel est donc le secret du bonheur conjugal éternel ? poursuivit-elle en dépit de la petite voix qui lui conseillait vivement de ne pas insister.

— Souhaitez-vous que je vous livre mes secrets sur la voie publique ? laissa-t-il tomber.

Le sachant tout à fait capable de freiner brutalement pour lui faire une démonstration, elle répondit hâtivement que non. Et enragea de le voir relever le coin des lèvres d'un air moqueur... Revenant à la charge, elle enchaîna :

— Néanmoins, votre secret doit être bien gardé, sinon, il y aurait davantage de mariages heureux, ne croyez-vous pas ? Peut-être pourriez-vous faire fortune en faisant breveter le procédé ?

Elle avait bien conscience qu'elle commençait à lui taper sérieusement sur les nerfs. Et s'en réjouissait fortement ! Néanmoins, elle évita de le lui montrer, sentant inconsciemment qu'elle ne devait peut-être pas jouer à ce petit jeu-là avec lui.

Latif lui décocha un long regard menaçant avant de déclarer :

— Permettez-moi de douter qu'un manuel explicatif puisse être d'une grande aide à votre fiancé.

— *Mon fiancé ?*

Nonchalamment, Latif lâcha le volant d'une main pour effleurer du doigt les trois chatons en opale qui ornaient la bague de Jalia.

En toute hâte, elle retira sa main, comme si ce contact l'avait brûlée.

— Avez-vous l'intention d'épouser cet homme ?

— A votre avis ?

— A mon avis, vous êtes folle d'envisager un tel mariage.

A cet instant, le feu passa au vert et, changeant de vitesse, Latif se concentra de nouveau sur la circulation.

A ses côtés, Jalia enrageait. Un étrange mélange de colère et de trouble l'avait envahie. Naturellement elle aurait été bien peu avisée de vouloir épouser Michael, mais comment Latif pouvait-il le savoir ? Possédait-il un sixième sens que seuls les hommes des montagnes possédaient ?

— Qu'il est aimable à vous de vous préoccuper de mes intérêts ! observa-t-elle sur un ton ironique. Cependant, vous ignorez tout de Michael.

— Erreur...

— Pardon ? Et que prétendez-vous savoir de lui exactement ? Vous ne l'avez jamais vu !

— Mais je vous ai vue *vous*.

— Vous ne connaissez rien de moi !

— Suffisamment toutefois pour me forger une opinion.

— Et qu'avez-vous appris de moi qui vous permette d'émettre un jugement sur mon avenir ?

La question avait jailli malgré elle. Or, une seule seconde de réflexion lui aurait permis de comprendre

qu'elle n'allait pas sortir victorieuse de cette joute verbale.

Fixant délibérément l'asphalte, Latif répondit, petit sourire à l'appui :

— Votre fiancé n'a jamais réellement éveillé de passion en vous.

Jalia se cala au fond de son siège, comme s'il venait de la gifler. Une rage inhabituelle, inconnue, se propageait à tout son être...

Elle avait une envie primitive de se jeter sur lui, de le griffer, de lui faire une démonstration en règle d'une de ces colères théâtrales de la femme orientale qu'elle avait toujours trouvées ridicules. Mais son éducation d'Occidentale étouffa le sang oriental qui la poussait à une telle violence, et elle se contenta de répliquer avec hauteur :

— Comment osez-vous ?

A ces mots, Latif éclata de rire, renforçant la colère de Jalia.

— J'imagine que c'est le genre de répliques que vous lancez à votre fiancé anglais ! Pensez-vous qu'une telle pique puisse me bouleverser ?

— Et que faudrait-il donc pour vous arrêter ? Que je vous tranche la gorge ?

— Ah, si seulement vous acceptiez que je vous édifie

sur les choses de l'amour, vous ne voudriez plus que je m'arrête, lui assura-t-il alors en lui adressant un sourire effronté.

Son insolence la mit hors d'elle. Elle savait pertinemment qu'il ne l'appréciait pas et qu'il n'avait pas du tout l'intention de lui faire l'amour. Pourquoi, dans ces conditions, tenir des propos si allusifs ?

— Les poules auront des dents le jour où vous m'apprendrez quelque chose sur l'amour, marmonna Jalia, soudain fort mal à l'aise. Je vous suggère donc de cesser de vous mêler de ma vie privée, d'accord ?

Comme Latif demeurait silencieux, Jalia coula un regard en biais vers lui... et se heurta à son profil fermé, ses mâchoires serrées. Le dédain et un autre sentiment qu'elle n'arrivait pas à définir empreignaient tous ses traits.

— Dites-moi où votre cousine s'est réfugiée ! ordonna-t-il à brûle-pourpoint.

Pourquoi cherchait-il ainsi à détourner la conversation ? se demanda Jalia. Elle avait pourtant la sensation que Latif avait envie de la questionner sur un tout autre sujet que sa cousine... Mais, pour intriguée qu'elle fût, elle se garda de l'interroger sur ses motivations profondes et se contenta de répondre d'un ton morne :

— Je vous ai déjà dit que je l'ignorais.

A présent, ils n'étaient plus loin du centre-ville. Le

dôme surgissait dans les trouées entre les immeubles, tandis que la limousine filait à vive allure dans les rues.

— Vous devez bien avoir votre petite idée tout de même ! insista Latif.

— Si vous pensez que je suis devin, vous me surestimez. Et si vous croyez qu'elle m'a mise au courant, dans ces conditions, allez au diable !

Dardant un regard lourd de suspicion sur elle, il enchaîna néanmoins :

— Ce que je crois, c'est que votre cousine a noué des amitiés en ville, et que vous connaissez sûrement ses nouveaux amis. Par ailleurs, vous savez forcément quels endroits elle fréquente et où elle serait susceptible d'avoir trouvé refuge. Un parc ou un restaurant, par exemple.

Avec son regard perçant, son nez aquilin, ses mains agrippées au volant telles des serres, Latif Abd al Razzaq ressemblait réellement à un faucon à qui le monde appartenait.

Cependant, pour une raison qui échappait à Jalia, il s'efforçait de conserver une parfaite maîtrise de lui-même.

— Dois-je vous rappeler que Noor porte une robe de mariée et un voile ? répondit-elle. La croyez-vous assez bête pour se rendre dans un lieu public dans une telle tenue, à moins de tenir absolument à se faire remarquer ?

— Où a-t-elle bien pu aller, alors ?

Pourquoi diable refusait-il de comprendre qu'elle n'en savait strictement rien ? Où pouvait-on bien se cacher, lorsqu'on portait une robe de soie blanche brodée de pierres précieuses et dotée d'une traîne assez grande pour recouvrir un terrain de football, ainsi qu'un voile tout aussi majestueux ?

Ce fut alors que, sans prévenir, Latif appuya sur le frein pour se garer sur le bas-côté, où, à l'ombre d'un parasol défraîchi, un enfant vendait des grenades. Obéissant promptement aux ordres du Compagnon de la Coupe, le garçonnet plaça une demi-douzaine de grenades dans un sac en plastique et le lui apporta.

Lorsque Latif lui tendit l'argent qu'il lui devait, il en profita pour lui poser une question en arabe local. Si elle parvint à saisir le sens de la demande, Jalia fut en revanche incapable de comprendre la réponse du gamin. Néanmoins, aux gestes excités qui accompagnaient ses propos, elle devina qu'il avait bien vu passer Noor.

Latif jeta le sac rempli de grenades sur la banquette arrière et redémarra sans un mot.

— Et alors ? s'enquit Jalia au bout d'un moment.

— Il a vu passer une grosse voiture blanche avec une femme au volant et un drapeau blanc qui sortait du toit, lui répondit Latif, un sourire de satisfaction aux lèvres. Cela fait une demi-heure environ. Un autre conducteur

lui a posé la même question que moi, peu après le passage de la limousine.

— Un drapeau blanc ? s'écria Jalia. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Le signe de sa capitulation, peut-être. A moins que ce ne soit son voile qui dépassait du toit ouvrant.

A ces mots, Jalia manqua éclater de rire, mais parvint cependant à se contenir. Elle n'avait aucune envie de devenir la complice de son tourmenteur.

A présent, ils se trouvaient au centre-ville et Latif sillonnait lentement les rues, tournant au hasard. A son côté, Jalia scrutait les véhicules en circulation ainsi que ceux garés dans les parkings... En vain !

Soudain, elle poussa un soupir de découragement et s'exclama :

— Voilà qui ressemble tout à fait à Noor ! Faire la sourde oreille devant ce qui ne lui plaît pas ! Si seulement elle avait consenti à m'écouter quand je voulais discuter avec elle, nous n'en serions pas là ! Mais non ! Il a fallu qu'elle attende qu'il soit trop tard et que sa décision engendre le chaos intégral.

— Vous voulez dire que si vous n'aviez pas tenté de lui imposer votre point de vue erroné, elle n'aurait pas pris brusquement peur, à deux doigts du mariage.

— Erroné ? Pourquoi auriez-vous systématiquement

raison et moi, tort ?

— C'est la décision de Bari et de Noor que vous avez remise en cause, pas la mienne ! Je n'ai pas d'opinion particulière sur leur couple, mais ce que je sais, c'est que lorsque deux personnes ont décidé de se marier, il convient de les laisser lier leurs destinées.

— Vraiment ? s'étrangla-t-elle. Et que faisiez-vous donc tout à l'heure ? Ne me conseilliez-vous pas de ne pas épouser Michael ?

A ces mots, ils se jaugèrent durement. Et, pour furieuse que fût Jalia, les prunelles de Latif la troublèrent... Elle réalisa aussi qu'un frémissement agitait ses traits. Se rete-nait-il de rire ? Il est vrai que la situation était cocasse, mais elle était bien trop agacée pour s'en amuser.

— Vous déplorez que votre cousine n'a pas sérieusement pris en compte vos doutes concernant son futur mariage, mais vous refusez d'entendre les miens en ce qui concerne le vôtre. Vous aussi vous- avez vos petites contradictions, princesse, conclut-il d'un air triomphant.

Elle se retint de sourire et dut reconnaître que les discussions avec Latif ne manquaient pas de piquant, et qu'elle avait toujours aimé les esprits vifs. Mais elle décida néanmoins de rester sur ses gardes.

— Faut-il en conclure que nous sommes tous deux

aussi hypocrites l'un que l'autre ? demanda-t-elle avec détachement.

Au lieu de répondre, Latif se pencha subitement en avant, comme si le spectacle qu'il voyait le stupéfiait.

— *Barakullah !* s'écria-t-il.

Il avait pris le grand boulevard qui menait au front de mer. A l'horizon se déployait le golfe de Barakat, une large étendue d'eau étale et scintillante, ainsi que des kilomètres de ciel tout aussi limpide...

Eblouie par la lumière, Jalia plissa les yeux. A droite, une forêt de mats argentés signalait le bassin réservé aux yachts.

— Un yacht ! s'écria-t-elle alors. Bon sang, mais pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ! Je parie qu'elle connaît quelqu'un qui possède un yacht ! C'est la cachette idéale lorsque...

— Regardez ! la coupa vivement Latif en pointant son doigt vers le ciel.

Un petit avion brillait sous le soleil, tout en prenant la direction des montagnes.

— Oui, c'est un avion et alors ? demanda Jalia non sans agacement.

— C'est l'avion de Bari !

Elle poussa un petit cri avant de demander, le cœur

battant :

- En êtes-vous sûr ?
- Nous allons très rapidement en avoir confirmation.
- Mais qu'est-ce que...

Elle s'interrompit d'elle-même. Inutile de poser des questions auxquelles ni l'un ni l'autre ne pouvaient répondre.

Latif fit rapidement demi-tour sur la rocade qui longeait la mer, puis il s'engouffra par une porte des remparts qui menait à un petit bâtiment en briques et de verre. L'enseigne indiquait qu'il s'agissait du service de taxis aériens qui reliaient entre elles les îles du golfe. Quelques petits avions amarrés se mouvaient doucement au gré de la légère houle.

Latif freina brusquement et, de nouveau, lui désigna quelque chose du doigt...

Devant eux, sur le tarmac, occupant négligemment trois places de parking comme si le conducteur avait été trop affairé à fuir pour songer à se garer correctement, se trouvait une limousine blanche... et vide.

Sans mot dire, Jalia et Latif descendirent de leur véhicule.

— Est-ce la limousine des al Khalid ? questionna Jalia, certaine de la réponse.

Latif hocha la tête.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, déconcertée.

Elle releva alors la tête pour suivre la progression de l'oiseau argenté, là-bas, dans le ciel.

— Pensez-vous que Noor soit aux commandes ? demanda-t-elle alors. Où peut-elle bien aller ? Et où est Bari ?

D'un coup d'œil rapide, Latif balaya le parking où étaient garées une dizaine de voitures...

— Je ne vois pas le véhicule de Bari, déclara-t-il d'un air préoccupé. Mais son chauffeur a pu repartir avec.

De nouveau, Jalia scruta le ciel comme si la vue de l'avion allait la renseigner. Une bourrasque de vent chaud plaqua sa tunique contre son corps tandis que quelques grains de sable charriés par la brise lui piquaient les joues.

A son côté, immobile, Latif observait lui aussi le ciel. Mais ce n'était pas l'avion que ses prunelles traquaient.

Intriguée, Jalia suivit la direction de son regard...

De gros nuages noirs s'étaient amoncelés derrière les montagnes, et cette masse impressionnante montait à une vitesse spectaculaire. Dans quelques minutes, ils obscurciraient la ville. Et l'orage promettait d'être terrible.

Pour l'instant, le ciel restait bleu et clair au-dessus du rivage, comme un répit avant la tempête.

Jalia tourna une dernière fois la tête vers l'avion, espérant qu'il allait faire demi-tour, que le pilote avait aperçu les nuages menaçants qui se profilaient et qu'il avait pris la décision d'atterrir.

Hélas ! Le petit appareil, dont les ailes étincelaient encore sous le soleil, s'éloignait doucement, inexorablement...

Chapitre 5.



Cette nuit-là, au palais, peu de personnes parvinrent à trouver le sommeil. Les téléphones sonnaient constamment ; la famille éloignée et les amis appelaient régulièrement pour prendre des nouvelles, sans compter les autorités, qui avaient déjà mis en place une cellule de crise, et naturellement les journalistes du monde entier mobilisaient les lignes, en quête de détails sur la fuite périlleuse de la princesse Noor.

Cependant, selon le chauffeur de Bari que l'on avait interrogé à son retour au palais, Bari était arrivé à l'aéroport avant que le petit avion ne décolle. Selon toute vraisemblance, il était avec Noor, ce qui rassura quelque peu tout le monde.

Mais l'inquiétude augmenta de façon notable lorsque la disparition du couple fut annoncée officiellement au journal télévisé du soir. La voix du journaliste résonna avec une gravité telle que l'on pouvait en déduire que la princesse Noor et son fiancé étaient probablement décédés.

Néanmoins, personne ne pouvait se résoudre à éteindre la télévision. Il était tout à fait possible qu'un journaliste

ait vent d'une nouvelle émanant de la cellule de crise et la diffuse avant même que la famille n'en soit informée. A chaque bulletin d'informations, tout le monde se réunissait fébrilement devant le poste de télévision pour écouter les nouvelles.

Le lendemain matin, les yeux embrouillés de sommeil après une nuit blanche, Jalia prenait son petit déjeuner sur la terrasse tout en répondant à l'appel d'un journaliste. Quand elle raccrocha, elle se heurta au regard pénétrant de Latif...

Sa silhouette se découpait sur le soleil matinal et elle ne put distinguer son visage. Elle baissa les yeux pour avaler une gorgée de café.

— Des nouvelles ? lui demanda-t-elle.

Cette question était devenue une sorte de rituel depuis quelques heures.

— Savez-vous que les Emirats du Barakat ont mis deux avions à la disposition de la cellule de crise ?

Jalia hocha la tête.

Latif se servit une tasse de café.

— A part cela, il n'y a pas de nouvelles.

— Mon Dieu ! s'exclama Jalia. Que je déteste rester là à ne rien faire, à part répondre aux coups de fil des médias ! Si seulement je pouvais agir !

Elle se sentait d'autant plus inutile qu'elle accusait le contrecoup des préparatifs du mariage, période de frénésie sans pareille durant laquelle elle avait été constamment occupée. En outre, son travail à l'université lui manquait terriblement.

Latif ne s'était pas assis, mais s'était contenté de s'appuyer contre la table et de fixer le patio. Tout en faisant tourner son café dans sa tasse, il demanda :

— Alors pourquoi ne pas agir ?

— Que voulez-vous dire ?

A cet instant, les yeux de la jeune femme tombèrent sur une valise, près de la table. Déconcertée, elle sourcilla.

— Partez-vous en voyage ?

Comment pouvait-il s'en aller alors que la panique la plus absolue régnait au palais ? Bari n'était-il pas l'un de ses meilleurs amis ?

Avalant une gorgée de café, Latif répondit tranquillement :

— Je me rends dans les montagnes pour interroger les villageois. Peut-être ont-ils vu ou entendu un avion atterrir durant la tempête, hier.

— Quelle excellente idée ! s'écria Jalia avec enthousiasme. J'aimerais tellement pouvoir mener une action aussi utile.

— Qu'est-ce qui vous en empêche ?

— La barrière de la langue. Il me faudrait au moins une semaine pour déchiffrer les réponses que l'on me ferait, répondit-elle en soupirant.

Les deux dialectes répandus dans les montagnes étaient bien trop différents de l'arabe bagestani parlé dans les villes, langue que Jalia avait déjà des difficultés à comprendre.

Sans répondre, Latif reposa sa tasse et sonna. Un domestique apparut et s'enquit de ce qu'il désirait manger.

— Rien. Merci, Mansour, répondit-il en arabe. Il me semble que tu as un fils prénommé Shafi, n'est-ce pas ?

— Par Allah, oui. Il a quinze ans et c'est déjà presque un homme.

— Je vais me rendre dans les montagnes pour participer aux recherches, lui annonça Latif. J'ai besoin d'une autre paire d'yeux. Permettrais-tu à Shafi de m'accompagner et d'être mon assistant ? Je serai absent pendant quelques jours.

Une expression catastrophée se peignit alors sur le visage de Mansour.

— Cela aurait été avec plaisir, Excellence. Hélas, il n'est pas à la maison en ce moment. Comme vous le savez, il...

— Merci, Mansour, l'interrompt Latif.

Alors que le domestique s'apprêtait à quitter la terrasse, Jalia le rappela et lui demanda, dans un arabe classique suranné :

— Pourriez-vous apporter de la nourriture à Son Excellence afin qu'il se restaure avant son départ ?.

Puis, se tournant vers Latif, elle ajouta en anglais :

— Vous ne pouvez pas partir le ventre vide.

Latif se mit à rire.

— Apporte-moi une omelette, Mansour.

Ce dernier s'inclina et sortit.

Dans le citronnier du patio, un oiseau poussait de joyeux trilles, mais son chant ne parvenait pas à dissiper la mélancolie qui alourdissait le cœur de Jalia.

— Qu'allez-vous faire exactement ? s'enquit-elle au bout d'un moment.

— Je n'ai pas de plan préconçu, dit-il en s'asseyant en face d'elle.

Sans prendre la peine de lui demander la permission, Latif se saisit d'un toast encore chaud dans l'assiette de Jalia et mordit dedans à pleines dents. Ce geste qui laissait supposer une intimité qui n'existait pas entre eux ne manqua pas de la troubler.

— Dans les villages de montagne, poursuivit-il, il n'y a ni télévision ni téléphone. La seule façon de...

— Qui allez-vous emmener avec vous, comme seconde paire d'yeux ? l'interrompit-elle.

— C'est sans importance.

Bien sûr que si, cela en avait ! Il ne pouvait pas à la fois conduire et scruter le terrain.

— J'avais prévu de rentrer demain en Angleterre. Etant donné les circonstances, je vais reporter mon départ ; je ne peux pas m'en aller avant que l'on n'ait retrouvé Noor. Aussi...

Elle hésita, puis ajouta :

— Je peux vous accompagner, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Devant sa proposition, il parut se raidir.

— Je compte poursuivre mes recherches jusqu'à ce que j'aie obtenu des résultats concrets. Cela peut prendre plusieurs jours.

— Où comptez-vous dormir, la nuit ?

— Dans des refuges ou à la belle étoile, en fonction de l'endroit où je me trouverai. Ce ne sera pas confortable. Et il se peut tout à fait que, dans les refuges, il y ait des puces.

Etait-ce la réticence de Latif qui renforça la détermination de Jalia à l'accompagner ? L'angoisse qu'engendrait l'inaction ? Le désir d'échapper aux

médias et aux regards inquiets de la famille ?

La jeune femme ne fut pas longue à se décider.

— Je préfère être piquée par quelques puces plutôt que de rester à me morfondre au palais avec ma mère et ma tante.

Visiblement, sa suggestion n'enchantait guère Latif.

De son côté, elle n'avait pas, non plus, grande envie de passer du temps en sa compagnie. Pourtant ne devaient-ils pas faire fi de leur hostilité réciproque et joindre leurs efforts afin de retrouver Noor et Bari ?

— Ne pensez-vous pas qu'une deuxième paire d'yeux vous serait utile ? insista-t-elle. Il s'agit de ma cousine, Latif.

— Et Bari est mon meilleur ami ! Il n'empêche que les conditions risquent d'être rudimentaires. Et je doute fort que vous...

— Je saurai m'adapter !

— Je crains que vous ne sous-estimiez l'adjectif « rudimentaire »...

Il cherchait délibérément à la décourager, la lueur qui brillait dans ses yeux en attestait. Ne comprenait-il donc pas que son attitude suscitait une réaction contraire chez elle ?

— Vous ne serez pas en mesure de repérer d'éventuels

débris d'avion si vous conduisez seul, car vous devrez vous concentrer sur votre conduite, notamment sur ces routes sinueuses. Et même si vous en voyiez, comment pourriez-vous...

Elle s'interrompit brusquement.

Un éclair de lucidité venait de lui traverser l'esprit : un voyage dans la montagne, seule avec Latif Abd al Razzaq ? Avait-elle perdu la tête ?

— Très bien, n'en pari...

Mais Latif la coupa :

— Vous avez raison, à deux nous serons plus efficaces. J'accepte votre aide. Mettez des pulls dans votre valise, les nuits sont froides dans la montagne.

Le piège venait de se refermer, songea Jalia, beaucoup moins sûre d'elle à présent.

— Nous partons dans une heure, conclut Latif.

— Pouvez-vous m'exposer précisément vos plans ? demanda Jalia, alors qu'ils roulaient déjà depuis un long moment.

La route devenait pentue et les montagnes se dessinaient devant eux, dangereuses et attrayantes... A l'instar de Latif, pensa furtivement Jalia.

Lorsqu'elle avait annoncé à sa mère son intention d'accompagner Latif Abd al Razzaq dans les montagnes,

elle croyait que cette dernière allait la mettre en garde, en invoquant le fait qu'au Bagestan, où la liberté de mœurs était encore timide, il était nécessaire de veiller à ne pas offenser la population en violant ses coutumes. Mais sa mère n'avait pas réagi ainsi devant la nouvelle. Désireuse de la pousser dans ses derniers retranchements, et souhaitant secrètement qu'elle la dissuade de partir, Jalia lui avait alors demandé si les gens ne seraient pas choqués de la voir voyager en compagnie d'un homme qui n'était pas de la même famille qu'elle. Muna s'était alors contentée de hausser les épaules.

— Ghasib a été à la tête d'un gouvernement séculier pendant trente ans, par conséquent les gens ne sont pas excessivement formels en ce qui concerne la religion, avait-elle répondu. Ici n'auras qu'à dire que Latif est ton mari.

— Excellente idée, maman ! avait répondu Jalia, scandalisée. Et de la sorte, ils nous mettront dans le même lit !

— Eh bien, dis que c'est ton garde du corps ! lui avait alors conseillé sa mère d'un air las. Pour l'amour du ciel, Jalia, ne sois pas si vieux jeu ! Noor a disparu, ta tante est morte d'inquiétude. Tu peux tout de même passer quelques jours en compagnie d'un homme pour tenter de retrouver ta cousine ! Cela ne représente pas un sacrifice énorme, il me semble.

Naturellement, sa mère avait raison. Les parents de Noor avaient toujours été d'une incroyable gentillesse envers Jalia. Chaque été, quand elle était enfant, ils l'accueillaient pour les vacances chez eux, en Australie, et elle en gardait des souvenirs fabuleux. Noor était comme une sœur pour elle. Elle devait donc laisser ses problèmes personnels à l'écart et tout tenter pour la retrouver.

Néanmoins, elle ne pouvait se départir du sentiment d'avoir subi un chantage affectif, et la présence de Latif à son côté dans la voiture ne l'aidait pas beaucoup à y voir clair.

— Mes plans ? répéta-t-il alors. Mon seul plan est de suivre le conseil de Mulla Nasruddin.

Le nom était familier à Jalia. Dans les contes populaires arabes, c'était un personnage comique et récurrent, mais il y avait longtemps qu'elle ne s'intéressait plus à ce genre d'histoires. Devant son étonnement, Latif poursuivit :

— Un jour, l'un de ses voisins découvrit Mulla à quatre pattes sous le lampadaire qui éclairait les alentours de sa maison. Intrigué, il lui demanda s'il avait un problème. « Je cherche ma clé que j'ai laissée tomber », répondit Mulla. Immédiatement, le serviable voisin s'agenouilla lui aussi, pour aider Mulla dans ses recherches. Comme ils ne trouvaient pas la clé, le voisin finit par demander : « Où l'as-tu laissée tomber exactement ? » « Devant ma

porte d'entrée », répondit Mulla. Le voisin lui adressa un regard étonné et lui demanda alors : « Dans ces conditions, pourquoi la cherchons-nous dans la rue ? » Se redressant, Mulla répliqua : « N'avez-vous pas remarqué que c'est le seul endroit éclairé ? »

A cet instant, Latif ébaucha un sourire en coin et Jalia se mit à rire. Il avait des dons de conteur, pensa-t-elle avec étonnement. Néanmoins...

— Je ne suis pas certaine d'avoir perçu la pointe, avoua-t-elle.

— Nous ne savons pas où l'avion est tombé, si tant est qu'il soit tombé. Aussi le rechercherons-nous là où nous pouvons chercher, lui expliqua-t-il dans un sourire.

Jalia émit de nouveau un petit rire et leurs regards se croisèrent furtivement...

A cet instant, elle eut la sensation qu'un lien puissant les reliait l'un à l'autre, d'une tout autre nature que l'hostilité contenue qui d'ordinaire flottait entre eux.

Ce fut alors qu'elle réalisa à quel point Latif était séduisant. Physiquement, bien sûr, avec ses cheveux noirs, son regard de faucon et son corps d'athlète, mais aussi spirituellement.

Et alors ?

Elle n'était tout de même pas attirée par cet homme odieux ! Et quand bien même, cela ne la conduirait pas à

tourner le dos à la vie qu'elle s'était construite en Angleterre pour venir s'installer en Orient.

De son côté, Latif Abd al Razzaq était lié de manière inextricable au Bagestan. Il avait œuvré dans la clandestinité et lutté durant de longues années pour que le sultan Ashraf puisse reconquérir le trône.

Par conséquent, son cœur n'avait aucune raison de se mettre à battre comme si elle venait de découvrir un danger... Entre elle et lui, tout projet commun était donc exclu, se persuada-t-elle avec rationalité.

Leur hôtesse s'affairait dans sa modeste cuisine en leur souriant gentiment de temps à autre. Pour préparer le thé à la menthe, elle avait revêtu l'une des plus belles tenues que Jalia ait jamais vue : la jupe était en velours, d'un grenat profond, et la longue tunique de soie orange qu'elle portait par-dessus était ourlée de fils d'or au niveau du col et des poignets. En outre, le haut était incrusté de verroterie, de sorte que la tunique pouvait rivaliser de splendeur avec celles que portaient les demoiselles d'honneur, au mariage brutalement interrompu de Noor.

La chevelure de la femme était enturbannée dans de la mousseline noire à laquelle étaient accrochés des médaillons dorés. Ses bras étaient ornés de bracelets en perles, et ses yeux, cernés de khôl, exprimaient la puissance et le mystère de la féminité.

Dans la montagne, les femmes étaient réputées pour la magnificence de leurs vêtements. Quelle femme se sentait-on à porter tous les jours de si beaux atours ? se demanda Jalia, rêveuse. Devant la maisonnette, une jeune fille vêtue de façon tout aussi raffinée pilait des épices dans un mortier en pierre. Elle avait pris soin de protéger son visage avec un voile. Une odeur âcre et forte commençait à emplir l'air, alentour.

— Il est heureux que le sultan soit de retour, déclara la femme.

Soit le dialecte du village était extrêmement pur, soit l'oreille de Jalia s'était rapidement habituée à la langue. Toujours est-il qu'elle n'éprouvait aucune peine à comprendre son hôtesse.

— Dites-lui qu'il est toujours le bienvenu chez nous, ajouta-t-elle.

Le festin qu'elle avait préparé en leur honneur fut servi à l'extérieur, à l'ombre d'un gros arbre, sur une couverture multicolore fabriquée par les femmes du village.

Jalia était embarrassée devant la quantité des mets, car de toute évidence, leurs hôtes étaient peu fortunés. Leur hôtesse, ainsi qu'elle le leur avait expliqué, rassemblait du menu bois et le revendait au village, pour arrondir les revenus fort modiques que le couple tirait de la terre.

— Auront-ils de quoi se nourrir demain ? s'enquit Jalia

auprès de Latif une fois qu'ils furent repartis.

— Allah y veillera.

— Après trois années de sécheresse, observa-t-elle durement, comment osez-vous évoquer la bienveillance divine ?

— Vous raisonnez comme une Occidentale. Pensez-vous qu'en matière de générosité et d'hospitalité, nous imitons les Occidentaux et que nous ne donnons que ce qui ne nous coûte rien ? Ici, dans les montagnes, l'hospitalité est un principe fondamental. Connaissez-vous l'histoire d'Anwar Beg ?

Parfois, elle avait la sensation que Latif était une véritable encyclopédie vivante, et ce côté de sa personnalité la subjuguait.

— Racontez-la-moi ! le pria-t-elle.

— Anwar Beg possédait un cheval magnifique que l'un de ses amis souhaitait acheter. Ce dernier lui en proposa un bon prix, mais Anwar refusa de se séparer de sa prestigieuse bête. L'acheteur doubla son offre. En vain. Il finit par renoncer. Et puis un beau jour, il apprit qu'Anwar Beg traversait une période difficile, et qu'il n'avait plus rien à mettre dans sa marmite. L'homme vit là une occasion inespérée d'entrer en possession du magnifique cheval et se rendit séance tenante chez Anwar Beg.

Faisant une pause pour donner de l'ampleur à son récit,

Latif reprit alors :

— Celui-ci l'invita à entrer chez lui et l'ami voulut négocier sans attendre le prix du cheval. Mais Anwar refusa de parler affaires avant que son ami n'ait accepté son hospitalité. Contenant son impatience, l'homme attendit que le repas se prépare puis il dégusta avec délectation le délicieux tajine que l'on avait confectionné à son attention. « Anwar, déclara-t-il, une fois le repas terminé, je voudrais te faire une nouvelle proposition concernant le cheval que tu as toujours refusé de me vendre. »

De nouveau, Latif s'interrompit quelques secondes et jeta un rapide coup d'œil à Jalia. Puis il poursuivit le récit :

— « Impossible », répondit Anwar en secouant la tête. « Allons, étant donné ta situation financière, tu ferais mieux d'accepter. Je t'en offre un très bon prix. » « C'est impossible », répéta Anwar. « Tu es mon hôte et je me devais de t'offrir l'hospitalité. N'ayant pas les moyens d'acheter de la viande, j'ai ordonné que l'on abatte le cheval. »

L'histoire terminée, Jalia observa longuement Latif. Ce récit était-il censé la rassurer ? Si tel était le cas, le but était manqué. Elle se sentait encore plus coupable pour l'hospitalité qu'on lui avait offerte aujourd'hui !

— Je ne pourrais pas vivre selon de tels principes, finit-

elle par décréter.

— Il ne s'agit que d'une fable, d'une utopie vers laquelle nous devons tendre. Vous êtes bien plus généreuse que vous ne le croyez, cela se lit dans vos yeux. C'est inscrit dans vos gènes. Les al Jawadi sont traditionnellement connus pour leur grande générosité. Pensez à votre grand-père ! Il a élevé le jeune Ghasib, celui qui plus tard devait le trahir, comme son propre fils. Le même sang coule dans vos veines, Jalia, même si vous ne le savez pas. Lorsque vous cesserez enfin d'avoir peur, vous découvrirez votre propre générosité.

— Lorsque je cesserai d'avoir peur de quoi ? demanda-t-elle, agacée par ses leçons de morale.

— Je ne peux pas faire tout le travail pour vous ! Ce sont des choses que vous découvrirez par vous-même, lui répondit-il avec assurance.

Une assurance qui, sans qu'elle ne comprenne bien pourquoi, effraya d'autant plus la jeune femme.

Chapitre 6.



Latif se concentrait sur sa conduite, s'exhortant au calme. Comment Jalia pouvait-elle être aussi volontairement aveugle ? Il en voulait presque à la terre entière...

Au fond, pensa-t-il soudain, pourquoi blâmait-il Jalia ou la destinée, alors qu'il était le seul responsable de son énervement ?

Le destin avait placé Jalia sur son chemin et lui, Latif Abd al Razzaq, avait osé douter de la sagesse de la Providence, comme seuls les fous peuvent le faire. Tout cela parce qu'il avait eu peur de s'engager dans la voie qui s'ouvrait à lui !

— Princesse Muna, cheikh Ihsan, avait dit le sultan, je vous présente mon Compagnon de la Coupe, mon allié et mon bras droit durant la lutte : Latif Abd al Razzaq Shahin. Il vous aidera, vous et votre famille...

Le reste du discours s'était alors perdu dans les circonvolutions du cerveau en émoi de Latif. Et pour cause ! Entre la princesse Muna et le cheikh Ihsan, son regard clair et droit posé sur lui, se trouvait la femme

qu'il attendait depuis toujours...

Son digne port de tête, le dessin précis de sa bouche, la noblesse qui empreignait son visage, tout en elle indiquait qu'elle appartenait sans conteste à une lignée royale.

A l'aristocratie de ses traits s'ajoutait une beauté stupéfiante qui prêtait un caractère inaccessible à la princesse. Ses yeux brillaient d'intelligence tandis qu'elle le regardait fixement sans sourire. Latif se jura alors de percer le secret de son cœur qu'il devinait passionnément généreux.

Quant à son propre cœur, il battait violemment à ses tempes, presque douloureusement...

L'épaisse masse de sa chevelure ramenée d'un seul côté de son visage évoquait une coulée de miel, une promesse de voluptés si tangibles qu'il dut serrer les poings pour ne pas glisser ses mains dans ses mèches soyeuses, y enfouir son visage, s'enivrer de leur l'odeur...

— ... princesse Jalia, avait-il entendu prononcer lorsqu'il était revenu à lui.

Alors, une main sur la poitrine, il s'était incliné devant elle.

— Princesse Jalia, avait-il articulé.

La jeune femme avait forcément perçu son trouble.

Telle était la première pensée qui l'avait assailli, et il s'en était voulu de ne pas avoir su se maîtriser. Mais il savait que la personne à qui il venait d'adresser ces mots allait définitivement changer le cours de sa vie.

— On ne m'appelle jamais ainsi, avait-elle répondu avec un dédain ostentatoire. Mon nom est Jalia Shahbazi, Excellence.

A l'instar d'un navigateur se heurtant brutalement à un iceberg, Latif s'était aussitôt ressaisi. De toute évidence, la jeune femme était hostile à toute forme de protocole et se tenait sur ses gardes, sans qu'il sache d'ailleurs pourquoi. En tout état de cause, la logique lui dictait que la patience était de mise. Il devait juste laisser du temps à la princesse.

Pourtant, son instinct le poussait à la défier.

Il était convaincu que le feu de sa propre passion ferait fondre la glace qui figeait le cœur de la belle. Et voilà que, sans prévenir, Jalia était repartie pour les terres lointaines et froides où elle avait vu le jour. Lorsqu'il avait questionné ses parents sur ce départ impromptu, ces derniers lui avaient simplement répondu qu'elle était rentrée « à la maison ». L'expression lui avait transpercé le cœur.

Durant les semaines qui suivirent, alors qu'il remplissait consciencieusement ses différentes fonctions auprès du sultan et qu'il prodiguait des conseils aux

parents de Jalia concernant leurs propriétés et leurs trésors perdus, il n'avait cessé de se traiter de fou. Comment pouvait-il être à ce point aveuglé par la beauté d'une femme ? Pourquoi ce besoin insensé de vouloir défier sa froideur ? Cette obsession ressemblait à un caprice d'enfant et n'était absolument pas digne de lui !

L'annonce du mariage de Noor et de Bari avait finalement ramené Jalia au Bagestan. Mais cette fois, avec une bague de fiançailles au doigt !

Dès qu'il l'avait revue, il avait été plongé simultanément dans la joie la plus profonde, et dans une colère extraordinaire lorsqu'il avait aperçu la bague. Cette femme avait-elle aliéné sa raison et allait-elle lui briser le cœur ? s'était-il alors demandé...

La vision qu'il venait d'avoir arracha brusquement Latif à ses méditations. Du doigt, il désigna à Jalia un point brillant sur la crête de la montagne, une sorte d'aiguille argentée qui scintillait sous le soleil éclatant.

Le souffle court, Jalia s'empara des jumelles...

— Alors ? interrogea Latif en ralentissant.

Les yeux rivés aux jumelles, Jalia déclara lentement:

— C'est quelque chose d'apparemment métallique... qui remue au vent.

Mais ce n'était pas forcément les restes d'un avion qui se serait écrasé au sol..., pensa-t-elle, le cœur battant.

— Je n'arrive pas à voir ce que c'est exactement, finit-elle par avouer.

Latif gara le véhicule sur le bas-côté et, sans mot dire, en descendit pour s'élancer sur le chemin.

Jalia lui emboîta le pas; la peur chevillée au ventre.

Ce n'était pas la première fois qu'ils repéraient un objet incongru pouvant évoquer les débris d'un avion. Chaque fois, le cœur de la jeune femme se mettait à battre à tout rompre et un curieux poids venait se loger dans son estomac.

La respiration doublement saccadée par l'effort et l'angoisse, Jalia escaladait à présent le versant de la montagne. Mon Dieu, qu'allaient-ils découvrir ? Le pic qui se dressait devant eux donnait sur une falaise. Si l'avion était tombé par ici, il se pouvait fort bien que la carlingue soit au fond du ravin...

Hors d'haleine, elle arriva enfin à la hauteur de l'objet qui avait attiré leur attention. Latif s'était déjà agenouillé pour l'examiner de plus près.

— C'est la porte d'un avion-cargo, déclara-t-il comme elle s'accroupissait près de lui.

— Seigneur...

La porte se trouvait en équilibre sur l'arête de la falaise ; la tôle en était toute froissée, comme si elle était passée dans un broyeur. Un léger fil d'acier attaché à l'un de ses

gonds se balançait au vent. C'était ce qu'ils avaient repéré, du 4x4.

— Pensez-vous... que cela provienne de l'avion de Bari ? demanda-t-elle la gorge serrée.

— Non. Il s'agit d'un avion commercial ou militaire. Cela fait longtemps qu'il s'est écrasé ici.

— Le ciel soit loué ! murmura-t-elle en poussant un soupir de soulagement.

Malgré elle, elle reprit ses jumelles et inspecta le ravin, frissonnante. Et subitement elle s'écria :

— Une vallée ! Il y a une vallée en bas !

Nichée entre les falaises escarpées, elle ressemblait à une oasis verdoyante et la vie semblait y régner. Jalia retira les jumelles pour l'observer à l'œil nu.

— C'est incroyable, reprit-elle. De la route on ne devinerait jamais l'existence de la vallée... Oh ! Regardez ces deux rochers ! On dirait des faucons ou des aigles. Comme c'est beau !

— Ce sont des faucons royaux, lui précisa alors Latif en souriant.

A cet instant, un profond sentiment de paix submergea Jalia...

Au loin, le mont Shir semblait veiller sur toute la région, présence à la fois protectrice et mystérieuse

autour de laquelle se déployait le reste du paysage, comme des enfants accrochés au sein de leur mère.

Relevant lentement la tête, Jalia se mit à scruter l'azur...

Ce fut alors qu'elle eut une révélation : l'attitude défensive qu'elle avait adoptée jusque-là envers ce pays l'avait empêchée d'en apprécier la majesté et la beauté ! Pour la première fois, elle se laissait imprégner par les paysages et l'air environnant... Un air pur et frais, chargé d'énergie, comme si la montagne était génératrice de vie.

— C'est un endroit réellement magnifique, murmura-t-elle en souriant à Latif. Je commence à comprendre pourquoi mes parents n'ont jamais perdu l'espoir de revenir ici.

De nouveau, elle contempla la vallée. Il n'existait pas de mots adaptés pour décrire le calme et la beauté du tableau qui s'étendait à ses pieds.

— Je vois même des chèvres ! Et des fermes. Comment cet endroit peut-il être si vert après toutes ces années de sécheresse ? Et tous ces arbres..., ajouta-t-elle d'un air rêveur. Savez-vous comment s'appelle la vallée ?

— Nous l'appelons Sey-Shahin, lui dit-il. « Trois faucons ».

A ces mots, elle se tourna vivement vers lui. Shahin ?

— Oui, confirma Latif Abd al Razzaq Shahin, cette vallée est mon foyer. On l'appelle également Marzuqi.

— Marzuqi, répéta doucement Jalia.

Ou « la bénie »... Elle comprenait aisément d'où lui venait l'appellation. L'endroit, fertile et protégé, évoquait l'Arcadie.

— Nous avons été moins affectés par la sécheresse que le reste du pays, expliqua Latif. Dès les premières pluies, tout a reverdi, ici.

— Pouvons-nous descendre dans la vallée ? demanda Jalia.

A première vue, cela semblait impossible. Mais Latif lui désigna du doigt une ligne serpentine qui émergeait d'un cercle noir, aux pieds des roches en forme de faucon, et descendait vers la vallée.

— Le cercle que vous apercevez est un tunnel. Hélas, il a été sévèrement endommagé par les dernières pluies, aussi la vallée n'est-elle plus accessible qu'à pied ou à dos de mulet.

— Comment font les villageois ?

A cet instant, sans le vouloir, elle délogea un galet de son emplacement, avec son coude. La pierre rebondit sur le sol, puis tomba dans le ravin. La jeune femme frémit. Devait-elle y lire une sorte d'avertissement ?

— Nous sommes habitués à nous passer du tunnel. Il a été creusé il y a peu d'années, à la hâte. Ghasib en avait ordonné la construction car chaque fois qu'il envoyait

des émissaires dans la vallée, ils se perdaient dans les cols. Certains prétendent d'ailleurs que Genghis Khan se heurtait aux mêmes difficultés, des siècles avant eux.

— Est-ce pour cette raison que la vallée n'a jamais été conquise ?

Latif acquiesça.

— Même l'islam a pénétré très tard à Sey-Shahin. C'est pourquoi il existe ici des rites que l'on ne trouve nulle part ailleurs. Les ethnologues aiment venir étudier les coutumes de la vallée.

— Et eux, ne s'égarèrent-ils pas dans la montagne ?

— Certains peut-être...

A ces mots, leurs regards se croisèrent. Devant la lueur malicieuse qui brillait alors dans les yeux de Latif, Jalia éclata de rire. Visiblement, le sort de ces malheureux était le cadet de ses soucis.

Bien qu'elle-même universitaire, elle déplorait que cette vallée enchantée fût l'objet d'études de la part de ses collègues et, tout comme Latif, elle ne plaignait pas ceux qui s'y étaient perdus. Soudain, elle s'aperçut que Latif la fixait d'un air amusé... Des picotements lui parcoururent délicieusement l'échine...

— Supposez que je désire...

Elle s'interrompit brusquement devant le regard pénétrant de Latif. Pourquoi avait-elle cru qu'il la

détestait ?

En tout état de cause, elle venait de comprendre que Latif la désirait ! Tout en lui trahissait ce désir : son farouche regard émeraude, ses mâchoires carrées, sa main étroitement agrippée à la falaise dont chaque muscle et chaque ligament lui criaient une vérité qu'elle avait niée pendant des semaines. Une vérité qu'elle avait perçue lors du premier voyage, du premier regard, mais à laquelle elle avait résolument tourné le dos en fuyant...

En fuyant aveuglément par peur du danger, un danger qu'elle était revenue affronter, tout aussi aveuglément.

A présent, elle voyait clair dans le jeu de Latif : il l'avait conduite dans les contrées saisissantes de ses ancêtres, au cœur de sa propre existence, afin que la force du paysage s'impose au sang et au cœur de celle qu'il convoitait. C'était un merveilleux tour de psychologie de sa part !

De plus, cela correspondait exactement aux souhaits des parents de Jalia, à savoir que leur fille soit conquise par la majesté du Bagestan. Quelle inconscience d'avoir joué avec un homme aussi redoutable que Latif Abd al Razzaq ! Son premier instinct, qui lui avait conseillé de fuir, avait été le bon. Jamais elle n'aurait dû revenir au Bagestan, avec ou sans bague de fiançailles. A quoi servait cette bague, si son propre cœur la trahissait ?

En silence, Latif observait le jeu des émotions

contradictoire qui agitaient Jalila et se reflétaient sur son beau visage.

— Que vouliez-vous dire ? lui demanda-t-il.

— Rien, éluda-t-elle. Partons !

Une fois qu'ils furent remontés dans le 4x4, elle observa discrètement le profil de Latif...

Désormais, elle avait conscience qu'elle était réellement en danger, car, malheureusement, elle n'était pas insensible à l'aura de virilité qui émanait de Latif, et qui semblait affirmer : « Je suis un homme et tu es une femme. » Avec tout ce que cela impliquait !

Le pire, c'était que Latif ne correspondait pas à son type d'hommes ! Ah, il avait été bien désinvolte de sa part d'accepter ce voyage, un voyage qui la plongeait au milieu d'une contrée à la beauté stupéfiante et troublante, et la plaçait au cœur même de ses contradictions ! Elle qui s'était toujours vantée de mener sa propre vie comme elle l'entendait et d'être toujours lucide...

Néanmoins, il était trop tard pour les regrets.

Mon Dieu ! pensa-t-elle encore, en regardant autour d'elle d'un air inquiet. Ils étaient réellement au milieu de nulle part... Même la route qu'ils suivaient s'était transformée en une sorte de piste défoncée. Si elle décidait de fuir Latif, on retrouverait son squelette dans vingt-cinq ans... Et encore, dans le meilleur des cas !

Elle était donc obligée de rester avec lui.

Il lui était impossible, par ailleurs, de le prier de la ramener au palais. D'une part, il refuserait, et d'autre part, il exigerait des explications... Or elle ne tenait pas à ce qu'il comprenne le pouvoir qu'il exerçait sur elle.

Si au moins elle pouvait détourner les yeux de son profil !

Mais Latif était si séduisant... Si vivant, si félin... On pouvait sentir son sang battre sous sa peau. Et voilà qu'il était parvenu à s'infiltrer dans son cœur...

Elle l'avait peut-être dans la peau depuis le début, réalisa-t-elle brusquement. C'était pour cette raison qu'elle était partie bien vite après la cérémonie du couronnement. Pour cette raison aussi qu'elle portait la bague de Michael...

En compagnie de Latif Abd al Razzaq, elle se trouvait au bord d'un précipice et il se pouvait fort bien que, tel le galet tout à l'heure, elle tombe dans le vide...

Chapitre 7.



La nuit tombait rapidement dans les montagnes.

Latif et Jalia se tenaient autour d'un feu de camp, admirant les derniers éclats du soleil couchant.

Dans les grandes étendues qu'ils traversaient, les villages étaient fort espacés les uns des autres. Au bas du plateau sur lequel ils se trouvaient, un jeune garçon essayait de rassembler des chèvres maigres le long d'un sentier étroit. Du village qu'ils apercevaient, tout en bas, montait de la fumée.

Etait-ce une femme qui entretenait ce feu ? se demanda soudain Jalia. Quel genre de vie pouvait-elle bien mener ?

Ils avaient de nouveau une vue plongeante sur Sey-Shahin mais d'un autre angle, car la route qu'ils empruntaient depuis le départ s'entortillait autour des flancs de la montagne.

Ils avaient passé la nuit précédente dans un petit village accroché à une falaise escarpée. Depuis, ils n'avaient plus vu âme qui vive.

Aujourd'hui, ils avaient franchi plusieurs cols et s'étaient rapprochés des rochers en forme de faucons pour atteindre un plateau étroit, juste au-dessus de la vallée.

Ils avaient choisi de dresser leur tente devant une cascade.

Elle coulait faiblement, car le torrent qui l'alimentait était quelque peu à sec depuis la sécheresse.

Le tintement des clochettes qui pendaient au cou des chèvres résonnait dans le lointain, se mêlant à la voix du muezzin. Le soleil couchant lançait ses langues de feu derrière les montagnes, et les grandes ombres qui s'allongeaient alentour enserraient le paysage comme un joyau rare sur lequel veillaient les sentinelles de roc.

Le mont Shir dominait l'ensemble, baigné dans une lumière d'or liquide.

Jalia aurait aimé que le paysage fût d'une beauté moindre, car sa splendeur l'émouvait de façon douloureuse et presque dangereuse, éveillant en elle une quantité de possibles par trop inquiétants...

Néanmoins, depuis cet après-midi, depuis qu'elle avait découvert la vallée de Sey-Shahin, elle avait pris conscience d'une curieuse réalité : si Ghasib n'avait pas trahi son grand-père, ce pays aurait été le sien. Elle aurait connu chaque col et chaque falaise du paysage, toutes les vallées magiques, avec leur population fière et

valeureuse, là où la vie avait une tout autre valeur que dans le pays où elle avait grandi.

Alors elle aurait sûrement été heureuse qu'un homme de la trempe de Latif Abd al Razzaq, un guerrier capable de prendre en main toutes les situations, pose sur elle un oeil possessif et lui montre comment un mari rendait sa femme amoureuse...

« Quel genre d'homme est donc celui qui ne peut pas se faire aimer de sa propre femme ? »

La conversation qu'ils avaient eue, le jour de la disparition de Noor, lui revint curieusement à la mémoire alors qu'elle s'abîmait dans les somptueux mystères du paysage.

Elle se rappelait aussi les valeurs que Latif avait énumérées : le code de l'honneur des montagnards, leur bravoure, leur virilité envers leur femme.

Pour la virilité, elle croyait qu'il s'agissait d'une pure provocation de sa part. Mais, depuis la révélation au bord de la falaise, quelque chose avait changé en elle. Entre eux...

Aussi tentait-elle de réévaluer ses paroles à l'aune d'un jugement nouveau. Si Latif lui avait tenu de tels propos, c'était parce qu'elle l'attirait. Et lorsqu'il évoquait le pouvoir de l'homme sur la femme, c'était d'amour dont il lui parlait.

L'attraction que Jalia avait ressentie pour lui lors de

leur toute première rencontre ne cessait de grandir depuis qu'ils voyageaient tous les deux. Comme elle avait été insensée de se lancer dans cette recherche avec cet homme ! Elle risquait non seulement de ne pas sauver Noor, mais de s'exposer, elle, à un danger fatal.

Elle sentait à présent l'intensité du désir de Latif : elle avait l'impression que l'air s'épaississait autour d'eux, chaque fois qu'il s'approchait d'elle. En outre, il lui semblait que ce désir devenait à chaque instant plus présent, plus puissant... Et terriblement réciproque.

A présent, elle en avait pleinement conscience ; même lorsque Latif s'éloignait, comme en ce moment où, tapi dans l'ombre, il guettait un gibier. Ce désir l'enveloppait tout entière et insufflait en elle une chaleur sensuelle délicieusement excitante... caressant ses cheveux... embrassant sa peau avec une urgence dont elle n'avait jamais rêvé, même dans ses rêves les plus fous...

Inconsciemment, elle souleva la masse de sa chevelure et l'enroula sur sa nuque, dans un mouvement lascif, les yeux fermés... Le désir qui la consumait prêtait à chacun de ses gestes une langueur nimbée d'érotisme.

« Quel genre de personnage est donc votre fiancé s'il n'est pas capable de vous faire comprendre le pouvoir d'un homme sur une femme ? »

Subitement, Jalia rouvrit les yeux, le cœur battant.

Latif était sorti de l'ombre et se tenait de l'autre côté du

feu. Des airs de pirate flottaient sur son visage. Un pirate qui avait découvert un trésor et qui entendait bien s'en emparer.

La respiration lui manqua et elle se mit à le fixer elle aussi à travers les flammes qui le magnifiaient et le rendaient encore plus dangereux.

Il aurait pu la prendre sur-le-champ, son regard le lui certifia. Oui, pour une nuit, il aurait pu la faire sienne.

Cette nuit...

Le regard de Latif glissait sur elle, avec la force et la ténacité d'une flamme qui consume tout sur son passage. Ses lèvres s'entrouvrirent, puis il referma résolument la bouche ! La passion le disputait à la volonté en lui, mais cette dernière était de fer.

Néanmoins, si un homme comme lui se laissait aller...

... Alors la montagne devait se mettre à craquer de toute part !

Brusquement, Latif détourna le regard et se pencha pour enfoncer d'un geste sec et précis un morceau de bois nouveau à l'extrémité du feu. Il en enfonça un autre du côté opposé avant de placer une broche de fortune sur ces deux supports. La carcasse d'un lapin sauvage y était accrochée. Rapidement, les flammes se mirent à griller sa chair.

Deux heures plus tard, Latif et Jalia étaient étendus l'un

à côté de l'autre, chacun dans son sac de couchage. Au-dessus d'eux, les étoiles se détachaient sur le dôme de la nuit. Elles étaient innombrables, fascinantes et si lointaines...

Jalia était aussi repue que fourbue et, malgré tout, elle ne parvenait pas à trouver le sommeil. Aussi scrutait-elle attentivement les étoiles, se demandant lesquelles étaient encore vivantes et lesquelles s'étaient éteintes depuis des milliers d'années.

A côté d'elle, Latif se tourna dans son sac de couchage, et elle glissa un regard dans sa direction. Il était étendu sur le dos, les mains croisées derrière la tête. La lueur du feu se reflétait dans ses yeux. Lui non plus ne parvenait pas à s'endormir, et elle savait pourquoi...

Non, songea-t-elle, il aurait été bien trop dangereux de lui permettre de l'aimer.

« Même pour une nuit, une seule... ? » lui susurra une petite voix caressante.

Oui ! Même pour une nuit !

— Racontez-moi une histoire, le pria-t-elle d'une voix douce.

Surpris, il tourna la tête vers elle. Dans son regard ne brillait plus qu'un feu intérieur, un feu d'une intensité presque farouche.

— Une histoire ?

— Vous avez toujours une fable appropriée à la situation dans laquelle nous nous trouvons. N'en avez-vous pas une à me raconter, ce soir ?

— Appropriée à quelle partie de la situation, Jalia ? demanda-t-il alors avec une douceur inquiétante. A la recherche de Noor ? Ou au désir que nous ressentions l'un pour l'autre, et que nous feignons d'ignorer bien qu'il nous consume à chaque seconde davantage ?

Jalia ne put retenir un petit cri de surprise, et son désir de lui se fit alors plus précis, plus intense. Elle fut obligée de reconnaître que dans son inconscient, elle avait déjà commencé à faire l'amour avec Latif depuis bien longtemps ; les mots qu'il venait de prononcer n'avaient fait que rendre son fantasme plus réel encore.

— Latif..., commença-t-elle.

Elle ne put aller plus loin, ne sachant si elle devait le supplier de lui faire l'amour ou lui ordonner de la laisser tranquille.

— Vous vouliez une histoire, reprit-il. Dois-je vous conter celle du feu que je ressens pour vous et qui ne cesse de grandir, Jalia ? Mais à la réflexion, grandit-il réellement ? J'ai la sensation qu'il est né avec une force inimaginable. Dès l'instant où j'ai posé les yeux sur vous, il était puissant et redoutable. Je ne pouvais que tenter de l'apprivoiser, comme un tigre que l'on prend dans un filet. Est-ce cette histoire-là que vous voulez

entendre ?

Latif se tut un instant, pour lui donner le temps de répondre, mais Jalia fut incapable de prononcer la moindre parole. Alors il enchaîna :

— Vous êtes venue dans ce pays bien décidée à le haïr, à lui résister, à lui dénier les droits qu'il a sur votre esprit et votre cœur. Je l'ai senti dès notre première rencontre et pourtant, mon inconscient savait déjà que vous étiez mienne. Vous m'appartenez, Jalia, votre cœur, votre esprit, votre corps, votre âme sont à moi... Tout mon être le sent.

Sous sa couette, Jalia tremblait de peur et de désarroi. C'était encore bien pire que tout ce qu'elle avait imaginé. Et c'était précisément ce dont elle avait voulu se prémunir en arborant la bague de Michael comme un talisman.

— Vous vous trompez, parvint-elle enfin à articuler, paniquée.

— Pourquoi le nier, Jalia ? Vous savez comme moi pourquoi vous vous êtes littéralement enfuie après le couronnement.

Vous m'avez fui parce que vous saviez vous aussi que vous m'apparteniez.

Latif s'interrompt, avant de reprendre d'une voix plus sourde :

— J'aurais pu me taire, moi aussi, et m'en remettre au temps pour nouer nos destins. Mais lorsqu'un homme a croisé la femme dont son destin va dépendre, comment peut-il choisir l'attente ? Naturellement, je ne pouvais pas vous rejoindre dans les froides contrées où vous résidiez, en raison de toutes les responsabilités qui me retiennent ici. Et quand bien même vous aurais-je suivie, comment aurais-je pu vous convaincre de revenir au Bagestan avec moi ? J'ai alors tenté de me raisonner, de me persuader qu'un homme ne pouvait pas aimer pour toujours sur un simple regard.

Des frissons parcouraient à présent le corps de Jalia, comme si elle avait de la fièvre ; l'émotion qu'elle ressentait était si puissante qu'elle lui donnait le vertige.

— J'ai été bien insensé de me réfugier dans une telle illusion, continua-t-il d'une voix lente. Vous êtes à moi, Jalia et ce, depuis le premier instant. Rien n'y changera, que vous restiez ou que vous repartiez, que vous l'admettiez ou non. Vous êtes mienne parce que mon cœur a été lié au vôtre avant même votre naissance. Parce que le destin nous a donné un cœur pour deux.

Les lèvres de Jalia eurent brusquement un curieux goût de sel ; elle découvrit alors qu'elle pleurait. Oui, elle versait des larmes sur la femme qu'elle était, sur celle qu'elle ne pourrait plus être, sur celle dont le cœur appartenait à Latif et qui voyait son destin, sa vie entière emprisonnée dans le discours passionné d'un homme.

— Oh, Latif ! s'exclama-t-elle sur un ton désespéré.

— Je dois finir de vous raconter l'histoire que vous avez exigée de moi, Jalia, déclara-t-il alors d'un ton impassible. Ici, dans ce pays qui est le mien, je dois vous en apprendre la fin...

Il reprit son souffle et continua alors d'une voix lancinante :

— Si vous êtes revenue au Bagestan, ce n'était pas initialement pour me revoir, mais pour assister au mariage de votre cousine Noor. Néanmoins, en foulant de nouveau la terre du Bagestan, vous saviez que nous allions être conduits à nous croiser. Or, vous redoutiez tellement cette deuxième rencontre que vous vous êtes prémunie contre moi à l'aide de votre fameuse bague de fiançailles, affirmant haut et fort que vous apparteniez à un autre homme. Voilà, c'est cela mon histoire, Jalia.

Chapitre 8.



Son discours terminé, Latif se souleva sur un coude pour en juger les effets sur sa compagne. Sa tête occulta un instant la lueur de la lune montante... Instantanément, l'obscurité apaisa Jalia. C'était le genre de pénombre dans laquelle tout était possible. Alors, sans réfléchir, mue par une urgence contre laquelle elle ne pouvait lutter, elle tendit la main vers lui.

Sans un mot, il l'attira contre lui. Durant quelques secondes interminables, il ne bougea pas, ne dit rien, puis il se pencha vers elle et recouvrit ses lèvres des siennes.

Le cœur de Jalia fit un bond dans sa poitrine, tel un animal sauvage voulant sortir de sa cage...

Il l'embrassa avec une ardeur et une impétuosité qui ne dissimulèrent rien du désir fou qu'elle lui inspirait.

Dans un petit gémissement, Jalia noua ses mains autour du cou de Latif et lui rendit son baiser, prête enfin à lui accorder tout ce qu'il désirait...

Elle s'anima rapidement d'une passion dont elle fut la première surprise. Son sang courait à vive allure dans

ses veines, telle une rivière de flammes incendiant toutes les parties de son corps et de son âme. Ses seins s'écrasaient délicieusement sur le torse chaud et palpitant de Latif, et l'idée que son cœur batte si près du sien la grisait. Sa peau brûlante frissonnait sous la progression des mains savantes de Latif qui exploraient son dos, ses bras, son cou, son visage...

La bouche de son compagnon se détacha bientôt de la sienne pour tracer un sillon brûlant dans son cou. Docile, elle rejeta la tête en arrière et il laissa ses lèvres courir jusqu'à la pointe de sa gorge, là où son pouls battait comme un oiseau fou...

Subitement, Latif releva la tête et, saisissant brusquement le poignet de Jalia, il la fixa un instant avant de déclarer :

— Mais mon histoire ne s'arrête pas là.

Sa voix haletante trahissait les efforts qu'il faisait pour maîtriser les élans naturels de sa chair, de son sang et de son cœur.

— Latif, gémit-elle alors d'une voix suppliante. Fais-moi l'amour...

Loin de s'exécuter, son compagnon se redressa. Un froid subit envahit Jalia ; le contact chaud de son torse lui manquait déjà.

— Latif ! s'écria-t-elle en cherchant de nouveau à l'attirer à elle.

Elle avait la sensation qu'elle allait mourir si elle ne le retenait pas, s'ils ne faisaient pas l'amour tout de suite.

Saisissant alors la main de Jalia, Latif la brandit vers le clair de lune.

— Comment peux-tu me demander de te faire l'amour avec ce que tu portes au doigt ? s'exclama-t-il d'une voix vibrante de colère.

Jalia eut l'impression que l'on venait de l'arracher à un rêve délicieux en la secouant trop brusquement. Le souffle lui manqua soudain. Seigneur ! elle avait oublié Michael, la bague...

— Oh, Latif, je t'en prie..., insista-t-elle néanmoins, d'un ton cajoleur.

— Enlève cette bague, lui ordonna-t-il alors d'une voix lascive tout en la laissant se blottir contre lui.

— Mmm... ? dit-elle en déposant un petit baiser dans le creux de son épaule.

— Retire la bague de cet Anglais. C'est moi que tu épouseras. Jure-le-moi, et je pourrai te faire l'amour. Et tu seras mienne pour toujours.

Ce fut de cette façon que le serpent entra au paradis...

— Que veux-tu dire ? articula-t-elle enfin.

— Penses-tu que je veuille te prendre pour une nuit, une semaine ou un an ? Tu es à moi, Jalia, pour toujours.

Ton cœur m'appartient déjà. Reconnais-le et je te ferai l'amour.

Le regard émeraude de Latif étincelait dans l'obscurité. Ses mains la tenaient toujours aussi fermement. La curieuse idée qu'elle serait toujours en sécurité avec lui traversa furtivement l'esprit de Jalia...

— Je ne peux pas t'épouser, Latif, murmura-t-elle pourtant.

— Tu ne peux pas ? répéta-t-il d'une voix dure qui contrasta soudain avec le moment de tendresse qu'ils venaient de partager.

— Tu sais bien que c'est impossible. Tu l'as dit toi-même : ici, ce n'est pas mon pays, je ne m'y sens pas chez moi.

— Une femme doit vivre auprès de son mari dont elle doit épouser le pays. Tu es une Bagestani, Jalia, ton sang et ton cœur le sont. Ton peuple a besoin de toi, tout comme moi.

Ses doigts se resserraient plus étroitement sur le poignet de Jalia à mesure que ses mots se déversaient sur le cœur meurtri de cette dernière. Puis, brusquement, il se pencha vers elle et l'embrassa de nouveau... Une langue de feu balaya le corps de Jalia au contact de cette bouche fougueuse qui semblait communiquer directement avec son âme.

— Réponds-moi, lui ordonna-t-il, sa bouche collée à la

sienne.

— Je veux être ta maîtresse. Je t'en prie, Latif, ne m'en demande pas davantage et accepte d'être mon amant.

A ces mots, il se redressa brusquement, révélant son torse musclé dans le clair de lune.

— Comment peux-tu être aussi insensée ? Penses-tu que nous puissions être amants pendant un certain temps et qu'ensuite, je te laisse repartir en Angleterre pour épouser un autre homme ? Crois-tu que je puisse oublier ce que nous aurons vécu ? Oublier que mon corps t'aura fait sien ?

Il s'interrompit un instant pour reprendre son souffle avant de poursuivre d'une voix rauque :

— Si nous faisons l'amour, tu seras à moi pour toujours, Jalia. Tu me seras plus proche que mon propre cœur. Comment peux-tu me demander d'être uniquement ton amant ?

Dans la pénombre, son visage semblait plus anguleux, et sa ressemblance avec l'oiseau de proie dont il portait le nom n'en était que plus saisissante.

Le cœur de Jalia se tordit de douleur... Néanmoins, la peur d'un tel engagement était plus forte que la douleur.

Sans mot dire, elle se glissa tout au fond de son sac de couchage. Il ne pouvait s'agir d'amour éternel entre eux, du moins en ce qui la concernait ; elle ne le connaissait

pas depuis assez longtemps ! Non. Elle ne brûlait que d'assouvir un désir physique impétueux qui n'était dû qu'à cette folle attirance qu'il exerçait sur elle. Ce n'était qu'un désir passager, autant dire une mascarade, et non le vrai visage de l'amour. Et elle aurait été complètement folle d'y succomber, sachant que le prix à payer était le mariage et le Bagestan.

N'était-ce pas le piège dans lequel était tombée Noor ? Noor, qui à l'heure actuelle se trouvait dans un avion qui s'était sûrement écrasé au sol, qui gisait peut-être entre la vie et la mort, pour avoir joué avec le feu d'une magie illusoire. Elle qui avait fait preuve de clairvoyance pour le cas de sa cousine n'allait tout de même pas fermer les yeux pour ce qui la concernait !

— Je ne suis *pas* une Bagestani, Latif, reprit-elle d'une voix voilée. Je suis *Anglaise*. On ne peut pas changer le passé, pas plus que je ne peux adopter les coutumes de ce pays.

Le regard que Latif lui adressa alors, un regard obscurci par l'ombre des étoiles, Jalia s'en souviendrait certainement toute sa vie. Tel un animal blessé, il serra les mâchoires avant de se lever brusquement pour disparaître dans la nuit.

Les rayons du soleil et des craquements de bois tirèrent Jalia de son sommeil. Elle ouvrit les yeux... Accroupi devant elle, lui offrant en spectacle la ligne parfaite de son dos nu, Latif allumait le feu.

Cette posture paraissait si naturelle que l'on avait la sensation que son corps était élastique. Une posture qui lui fit réaliser que Latif était aussi à l'aise dans les montagnes, au milieu de nulle part, qu'au palais, avec l'apparat afférent.

Elle comprenait mieux à présent ce que les gens voulaient dire lorsqu'ils le définissaient comme un homme des montagnes. Le sultan lui avait confié que, lors de leur longue lutte secrète pour renverser Ghasib, Latif avait fait office de chef de liaison avec les tribus des montagnes. Les nomades qui y vivaient étaient difficilement gouvernables et ne respectaient aucune frontière. Latif épousait leur déplacement sans le moindre problème.

Jalia se rendit soudain compte qu'il possédait une qualité qu'elle avait sentie en lui jusque-là sans pouvoir la nommer : le silence. Il avait une capacité extraordinaire à se taire, comme s'il avait appris la patience dans les montagnes. Et c'était un trait de caractère qui la séduisait terriblement chez lui.

Soudain, Latif sentit qu'on le fixait et il tourna la tête. Leurs regards s'enchaînèrent... La veille, elle s'était endormie avant qu'il ne revienne.

— *Sabah al kheir*, lui dit-il.

C'était une expression poétique pour souhaiter le bonjour et qui signifiait littéralement : « un matin de joie

».

— *Sabah al noor*, répondit-elle en souriant.

Pour sa part, elle lui souhaitait « un matin de lumière ».

Il est vrai que la matinée était lumineuse. L'air était frais et clair, revigorant. Comme il était agréable de se réveiller dans la nature, après une nuit passée à la belle étoile ! Elle ne boudait plus le plaisir de ces joies simples, pensa-t-elle en s'étirant sans chercher à retenir un formidable bâillement.

Comme elle refermait la bouche et commençait à se lever, elle se heurta aux prunelles indéchiffrables de Latif.

— Tu es belle, lui dit-il simplement.

Ces mots lui firent l'effet d'une caresse possessive et elle sentit sa peau frémir... Brusquement, elle eut conscience de son corps, de sa poitrine ferme, de la sensualité de ses hanches, de la longueur de ses jambes... Ses pieds nus se plantèrent fermement dans le sol. Elle se sentait aussi solide que le roc et aussi légère que l'air. En un mot, vivante...

Inspirant un long trait d'air, elle croisa les bras et les opales de sa bague miroitèrent sous le soleil.

— Tu es belle, répéta-t-il, et tu m'appartiens. Tu ne veux pas l'entendre, pourtant, c'est la vérité. Tu es à moi, Jalia. Même si tu portes la bague d'un autre homme,

même si tu finis par l'épouser, cela ne changera rien à la vérité. Personne n'a le pouvoir de la transformer.

La fixant avec une intensité redoublée, il continua :

— Nous sommes destinés l'un à l'autre, Jalia. J'ai eu tort de me taire lors de notre première rencontre, j'aurais dû te prévenir d'emblée. Ainsi, tu ne te serais pas engagée auprès d'un autre homme. C'est ma faute si aujourd'hui tu portes cette bague.

Naturellement, il aurait fallu qu'elle nie. Si seulement elle avait pu parler ! Mais elle était livrée à un flot de sensations qui allaient de l'indignation à l'attendrissement... Si elle ouvrait la bouche, elle ignorait ce qu'elle allait dire.

Puis, sans attendre sa réaction, Latif pivota sur ses talons pour s'occuper de nouveau du feu.

Jalia s'empara précipitamment de ses affaires de toilette et disparut derrière la colline pour une rapide toilette dans le torrent.

À l'évidence, il ne lui reparlerait pas de ce qu'il s'était passé entre eux la nuit précédente, il ne lui adresserait aucun reproche. Il n'était pas homme à boudier lorsqu'il n'obtenait pas ce qu'il voulait, pensa Jalia en poussant un petit cri au contact de l'eau glacé. Comment serait la vie avec un mari comme lui ? s'interrogea-t-elle alors, songeuse.

La plupart des hommes qu'elle avait connus ne

cachaient pas leur mécontentement lorsqu'ils étaient contrariés, comme s'ils étaient toujours de grands enfants.

Latif, lui, semblait estimer que les contretemps faisaient partie intégrante de la vie, et il ne cherchait pas à rejeter la faute sur autrui, à l'instar de nombreux hommes, y compris Michael.

Durant toute son enfance, son père n'avait cessé de lui répéter que les hommes de la montagne étaient des personnes à part. Peut-être fallait-il venir jusqu'au Bagestan pour trouver un homme digne de ce nom. Si toutefois vous en cherchez un ! Or, en ce qui concernait Jalia, les jeux étaient faits. Pour épouser un homme de la trempe de Latif, il aurait fallu qu'elle naisse ici. Comment pouvait-elle s'intégrer dans ce pays, en adopter la culture, alors qu'elle avait été élevée dans une grande ville occidentale ?

Au fond, elle ne le regrettait pas. Elle appartenait à un autre monde, un monde où elle se sentait bien, où elle était heureuse. Naturellement, si l'histoire avait été différente, le Bagestan aurait été sa patrie. Mais la vie en avait décidé autrement. Il n'y avait rien à ajouter à cela.

Bien sûr, s'avoua-t-elle en se frictionnant vigoureusement le corps avec sa serviette de toilette pour se réchauffer, une petite part d'elle-même déplorerait toujours de n'avoir pas connu les bras passionnés du cheikh...

Nul doute qu'elle n'oublierait jamais la déclaration passionnée de Latif et qu'elle resterait le moment le plus romantique de sa vie. Quel Occidental pourrait rivaliser avec une telle déclaration ?

S'habillant rapidement, Jalia revint vers leur camp de fortune, où une agréable odeur de café l'accueillit.

Latif avait fait réchauffer des *naans*, petites crêpes locales. Il en tendit une à Jalia qui la savoura avec du fromage de chèvre et du miel. C'était absolument divin, pensa-t-elle en se léchant les doigts.

— Où allons-nous, ce matin ? demanda-t-elle pour briser le silence.

— Je souhaite me rendre dans la vallée. C'est un voyage que l'on ne peut effectuer qu'à pied, en raison des éboulements dans le tunnel. Veux-tu m'accompagner ou préfères-tu rester ici ?

— Combien de temps cela prendra-t-il ?

— Si je m'y rends seul, quelques heures. Si nous y allons ensemble, ce sera un peu plus long.

Etait-ce par arrogance qu'il prétendait qu'elle le ralentirait ? A moins que cela ne fût un prétexte pour partir seul... Qu'à cela ne tienne ! Elle allait l'accompagner ! La détermination avec laquelle elle lui fit part de sa décision arracha un sourire à Latif...

Chapitre 9.



Arrogant ou non, il avait proféré l'entière vérité. Latif traversait les grosses ornières que les pluies avaient creusées avec une aisance et une assurance qui terrifiaient Jalia. Pour sa part, elle avançait en s'agrippant frileusement au bras de son compagnon.

Soudain ils parvinrent à une dénivellation plus redoutable que les autres, et tout naturellement Latif lui proposa de la porter sur son dos. La puissance et la force qu'elle sentit brusquement émaner de lui, lui envoyèrent un message profondément érotique. D'instinct, elle resserra les jambes... Surpris, Latif en perdit presque l'équilibre et ils manquèrent chavirer tous les deux dans l'immense ornière remplie d'eau.

Une fois la difficulté passée, Jalia redescendit de son dos et rajusta ses vêtements, tremblant de peur et de désir, et fort irritée de ne pas pouvoir mieux cacher ses sentiments. Si elle ne se ressaisissait pas immédiatement, elle allait finir par se retrouver mariée à Latif, pour la bonne et seule raison qu'elle voulait impérativement savoir comment il faisait l'amour !

Et tout à coup, un éclair de lucidité s'imposa à elle avec

la force d'un coup de tonnerre : chaque fois qu'elle avait discuté avec Noor sur la folle attirance que cette dernière ressentait pour Bari, c'était d'elle-même qu'elle parlait ! Inconsciemment, elle avait toujours été attirée par Latif.

Quel aveuglement impardonnable ! Si elle s'était autorisée à regarder la vérité en face, elle aurait agi avec plus de discernement et aurait soigneusement évité sa compagnie ! En tout état de cause, elle n'aurait sûrement pas été aux abois comme elle l'était en ce moment, dépendante de lui pour sa survie... Et espérant par-dessus tout qu'il finisse par craquer et lui fasse l'amour avant que ce ne soit elle qui cède et lui promette tout ce qu'il voulait, quel qu'en soit le prix.

— Pourquoi ne veux-tu pas me faire l'amour ? demanda-t-elle inopinément, suivant le cours de ses pensées.

Les mots étaient sortis malgré elle, alors qu'ils escaladaient de gros rochers tombés sur la route.

Latif lui lança un regard qui ne trahissait aucune surprise, comme s'il s'attendait à sa question.

Si en plus, ils pensaient la même chose au même moment, pensa Jalia, elle n'allait pas résister bien longtemps...

— Je te ferai l'amour, lui assura-t-il, confiant.

A son corps défendant, sa réponse fit naître un sourire sur les lèvres de Jalia ainsi qu'une bouffée de plaisir

dans son cœur. Comme s'il percevait les émotions qui se jouaient en elle, Latif l'enlaça et l'attira tout contre lui.

Les flammes de la passion l'enveloppèrent instantanément, et Jalia releva légèrement le menton, dans un geste d'invitation au baiser. Ce fut alors que Latif ajouta :

— Lorsque tu auras mon alliance au doigt au lieu de la bague que tu portes actuellement.

Là-dessus, la bouche de Latif s'écrasa sur la sienne avec un sens de la possessivité qui fit vibrer toutes les parcelles de son corps. Leurs corps étaient unis par une telle fusion que Jalia se sentit chavirer...

Une main enfouie dans les cheveux de Jalia, Latif maintenait la tête de sa compagne, tandis que de l'autre, il caressait ses hanches. Elle se rendit alors compte de sa puissance dominatrice, et cette prise de conscience ne l'en troubla que davantage.

Relevant la tête, Latif plongea son regard vert, assombri par le désir, dans celui de Jalia. Elle n'avait jamais vu un vert si profond, et elle aurait pu contempler pendant des heures la magie de cette couleur émeraude... Ses yeux la renvoyaient autant au danger qu'elle courait qu'au bien-être qu'elle ressentait en sa compagnie. Elle eut alors la sensation que le temps retenait son souffle, posé en équilibre instable.

— La lutte qui s'annonce sera difficile, reprit Latif d'une

voix rauque. Qui de nous en sortira vainqueur?

Jalia s'efforça de respirer calmement et de recouvrer ses esprits.

Ils reprirent leur chemin et croisèrent bientôt un groupe d'hommes qui réparaient les dégâts d'un éboulement sur la route. A l'aide de quelques ânes et à la force de leurs seuls bras, ils rassemblaient les grosses pierres qui étaient tombées sur la route et les plaçaient dans les ornières creusées par les pluies. Le travail était ardu, voire dangereux, mais les hommes l'effectuaient dans l'enthousiasme et la bonne humeur.

A l'approche de Latif et de Jalia, ils levèrent la tête et les saluèrent à la façon bagestani, c'est-à-dire en plaçant le poing sur le cœur. Puis ils reconnurent Latif.

— Vous venez à un moment favorable, lui dirent-ils en signe de bienvenue.

— Que votre ombre ne diminue jamais !

— Venez-vous assister au conseil ? s'enquit l'un d'eux. J'ai une pétition à vous remettre...

Aucun des hommes ne courbait l'échine devant lui, nota Jalia, bien qu'il fût celui qu'ils appelaient « shahin ». Visiblement, ils le respectaient trop pour être obséquieux. D'ailleurs, entre Latif et ces hommes, le respect était mutuel. Et cependant, il était manifeste qu'ils accepteraient son jugement sans protester.

— J'escorte la princesse Jalia qui recherche sa cousine, la princesse Noor, déclara Latif.

Il leur relata alors leur découverte concernant l'avion qui s'était écrasé. De son côté, Jalia approuvait en hochant la tête mais se gardait bien d'ajouter quoi que ce soit. Avec sa chemise en lin, son jean et ses boots, elle devait représenter une vision inhabituelle pour ces hommes, mais aucun ne la regardait. C'était la coutume dans la montagne.

Ainsi que son père le lui avait appris dans son enfance à travers les innombrables récits qu'il lui lisait, le peuple bagestani des montagnes était farouchement réservé. Jamais les hommes n'auraient dévisagé une étrangère.

La conversation était à présent trop rapide pour qu'elle en saisisse toutes les nuances, d'autant que plusieurs hommes s'exprimaient parfois en même temps. Néanmoins, elle saisit qu'aucun d'entre eux n'avait entendu parler d'un accident d'avion dans la région.

Il lui sembla ensuite qu'ils encourageaient Latif à séjourner un ou deux jours dans la vallée afin qu'il assiste au conseil qui se tenait au village, conseil durant lequel des sujets déterminants pour la communauté seraient abordés. Enfin, l'un des hommes abandonna son travail pour conduire Latif et Jalia dans la vallée. Nul doute que Latif avait accepté de présider le conseil.

L'homme les emmena chez lui, où sa femme et ses filles

préparèrent un repas à leur intention. Comme de coutume, ils se restaurèrent en silence, et ce n'est qu'une fois le repas terminé que Latif déclara :

— Le conseil va débattre de sujets graves. Il est important que j'y assiste. Cela signifie que nous passerons la nuit ici. Des jeunes gens du village vont retourner au 4x4 pour nous ramener ce dont nous avons besoin, poursuivit-il. Que désires-tu ?

— Mon sac à dos suffira.

Plus tard, alors que les membres du conseil s'étaient rassemblés chez un des leurs après avoir accueilli Latif avec une joie manifeste, les femmes conduisirent Jalia en haut d'une colline, dans une maison isolée, posée au cœur d'un jardin à la luxuriance extraordinaire, entouré de fortifications.

— A qui appartient cette maison ? demanda Jalia dans son bagestani archaïque.

— Lady Jalia, c'est la maison de votre futur époux, lui répondit-on en souriant. Si Allah le veut, vous serez bientôt familière de l'endroit.

Le sourire de Jalia se figea légèrement. Son futur époux ! Mon Dieu ! Quel dilemme ! Si elle niait être la fiancée de Latif, elle devrait être logée ailleurs ; elle connaissait suffisamment les traditions du pays ! Or elle ne voulait pas dormir ailleurs qu'ici, avec Latif. Et elle n'allait pas laisser échapper une telle occasion...

Par conséquent, elle ne démentirait pas.

Après tout, si Latif devait par la suite s'expliquer auprès de sa tribu sur le fait que la princesse Jalia ne l'accompagnait plus dans la vallée, ce serait son problème à lui, pas le sien !

— Les coutumes du monde extérieur sont curieuses, observa l'une des femmes, en riant. Ici, dans la vallée, aucun homme n'emmène sa future épouse chez lui avant la cérémonie de mariage. Comment pourrez-vous négocier une dot convenable, Lady Jalia, si vous remettez votre trésor à votre futur mari avant qu'il ne l'ait payé ?

— Un aristocrate comme Latif nourrit les mêmes rêves que le commun des mortels : prendre une femme sans rien donner en retour, renchérit une autre femme.

— Amina, veux-tu te taire ! Quand un homme de la valeur de Son Excellence se déclare devant témoins, cela vaut pour contrat de mariage !

Toutes éclatèrent de rire, et Jalia eut la sensation d'être une jeune épouse que l'on conduisait vers le lit de son mari. A son grand désarroi, elle se sentit rougir...

— Quand le moment sera venu, Lady Jalia, reviendrez-vous dans la vallée et nous permettrez-vous de nous occuper de la cérémonie de mariage ?

La femme qui venait de lui poser cette question était jeune et jolie, et d'après ce que Jalia avait cru

comprendre, eu égard à certaines plaisanteries, récemment mariée.

— Tu n’y penses donc pas, Parvana ! intervint vivement une autre villageoise. La cérémonie aura lieu au palais, bien sûr...

Et tout le monde d’éclater de rire. La visite de la demeure et des jardins se poursuivit dans la bonne humeur. La maison était la plus grande du village, sans être pour autant démesurée : elle possédait deux dômes, alors que les autres n’en avaient qu’un, et un immense jardin fortifié.

— En temps de troubles, les femmes et les enfants de la vallée viennent se réfugier derrière les fortifications. Alors les hommes et les chefs peuvent partir tranquillement à la guerre, lui précisa-t-on simplement, comme si les guerres faisaient partie de la vie du village, au même titre que les pluies ou les mariages.

— Lorsque les hommes de Ghasib sont venus après la construction du tunnel, nous savions qu’il était préférable de ne pas combattre, car son armée de soldats était bien trop nombreuse...

— La plupart des trésors que possédait cette maison ont été enterrés, Lady Jalia, expliqua une autre femme en désignant les murs, les sols et les alcôves vides. C’est de cette façon que nous nous sommes protégés du pillage de Ghasib.

— Ne craignez pas que Ghasib nous dépossède des richesses de notre *shahin...*, commença l'une d'elles.

— ... car c'est la terre qui les possède, continuèrent les autres en chœur.

Il devait s'agir d'une blague car toutes les femmes éclatèrent de rire.

Pour sa part, Jalia ne chercha pas à comprendre. Elle appréciait tout simplement la convivialité des villageoises, même si elle ne comprenait pas forcément leur sens de l'humour, et si les subtilités de la conversation lui échappaient parfois.

— Nous avons entendu dire que Latif nous rendrait visite, mais nous ignorions qu'il devait venir en compagnie de sa future épouse. Aussi n'avons-nous pas eu le temps de décorer la chambre. Mais nous allons rapporter des lampes et des parfums...

Jalia ne protesta pas, déjà habituée à cette idée...

Pourquoi ne pas créer une atmosphère sensuelle dans l'alcôve qu'elle partagerait avec Latif ? Même si elle ignorait qui séduirait l'autre et qui se laisserait séduire...

Chapitre 10.



Les villageoises entreprirent la décoration rituelle de la chambre. On eût dit que, pour compenser les licences que prenait le cheikh par rapport à la tradition, elles avaient décidé d'aller au-devant du destin en décrétant que cette nuit serait leur nuit de noces.

Elles consacrèrent leur après-midi entier aux préparatifs, et mijotèrent des plats spéciaux pour le couple. Ainsi que le voulait la tradition, elles répartirent, dans l'alcôve des futurs époux, des fleurs et des rameaux emmêlés qui y répandirent mille senteurs subtiles. Elles se livrèrent également à de petits rituels mystérieux, dont Jalia savait qu'ils auraient éveillé le plus vif intérêt de l'une de ses collègues ethnologues, à l'université.

On lui remit un superbe pyjama brodé, coupé dans une soie souple, couleur de jade. Au niveau des chevilles, le pantalon comportait des fronces qui lui donnaient du bouffant, tandis que la veste était bien ajustée sur la poitrine. Il s'agissait d'une tenue artisanale qui avait été confectionnée sur mesure pour une jeune fille qui la lui offrait généreusement. Jalia avait eu beau protester, on ne lui avait pas permis de refuser le pyjama qui semblait

par ailleurs avoir été fait pour elle, tant il lui seyait.

Les femmes l'aidèrent à prendre son bain, puis enduirent sa peau d'un baume parfumé. Elles tressèrent ensuite quelques *nœuds d'amour* dans ses cheveux, déplorant que sa chevelure ne lui tombât pas jusque sur les reins. « Comme le monde extérieur devait être étrange, lui dirent-elles, si les femmes se coupaient les cheveux, leur bien le plus prestigieux, de leur plein gré ! »

Elles s'émerveillèrent en revanche devant la blondeur de sa chevelure si lisse : dans la vallée, la plupart des femmes étaient brunes et bouclées. Selon elles, les femmes de la tribu Kamrangi possédaient le même type de cheveux que Jalia. C'était ce qu'avait rapporté le grand-père de l'une d'entre elles qui, des années auparavant, avait servi de guide à des voyageurs étrangers.

A mesure que passaient les heures, Jalia tombait de plus en plus sous le charme des villageoises et de leur belle vallée. Les valeurs qu'elles cultivaient étaient simples et authentiques, leurs rires contagieux, leur beauté et leur sagesse impressionnantes. A l'aune de cet environnement pur, son propre monde lui paraissait dénué de sens ; il sonnait faux, comme une fumée toxique dans l'air frais de la montagne.

Néanmoins, tout n'était pas idyllique ici. A commencer par le conseil du village, exclusivement constitué

d'hommes ; les femmes n'étaient-elles pas contrariées de ne pas y participer et de ne pouvoir prendre des décisions à l'instar des hommes ?

Cette question suscita des sourires parmi l'assemblée. Autrefois, expliqua l'une des villageoises, le conseil était uniquement composé de femmes, et tout était alors dans l'ordre des choses, dans la mesure où les femmes étaient meilleurs juges de la nature humaine que les hommes. Cela, tout le monde le savait !

Cependant, il fallait reconnaître aux hommes leur meilleure aptitude à lire la loi et à l'interpréter. Or, la plupart des pétitions soumises aujourd'hui au conseil relevaient de problèmes juridiques. Il s'agissait notamment de trancher des litiges relatifs à un héritage ou à un titre de propriété. En outre, ces demandes étaient totalement dénuées d'intérêt et d'importance quant à l'essence même de la vie. Mais bien sûr, les hommes avaient un autre avis sur la valeur de leur rôle ; et il ne fallait pas leur enlever leurs certitudes !

Les questions essentielles pour la vie tribale, celles notamment liées aux mariages, aux fêtes ou encore aux dates des semences et des récoltes étaient, quant à elles, toujours réglées par les femmes.

Finalement, Jalia cessa de comparer le monde dont elle était issue et celui qu'elle découvrait pour jouir en toute plénitude de l'agréable compagnie des villageoises et comprendre leur point de vue qui relevait d'une certaine

sagesse et d'une grande philosophie.

Quand le soleil bascula derrière les fortifications du jardin à la luxuriance sauvage, les femmes avaient terminé les préparatifs. Elles déclarèrent alors que le conseil devait être levé et prirent congé de Jalia en la priant de demeurer dans la chambre des époux, doucement éclairée et parfumée, et de conserver sa tunique et son pantalon de soie vert. Elles lui promirent que Latif ne tarderait pas à la rejoindre.

En effet, une heure plus tard, il pénétrait dans l'alcôve, douché, parfumé et vêtu d'un costume blanc magnifiquement brodé, dont la soie fluide soulignait sa musculature virile.

Il était incroyablement beau, un mystérieux sourire éclairant son visage farouchement aristocratique.

Il demeura quelques instants sur le seuil pour admirer Jalia dans le jeu des ombres que projetaient les photophores...

Le cœur de la jeune femme s'emballa follement devant les messages qu'elle lut alors dans les yeux de Latif : ils exprimaient la possessivité, l'urgence et la détermination.

En un rien de temps, l'atmosphère parut se densifier autour d'eux... Les yeux verts de Latif s'assombrirent, un signal auquel le corps de Jalia réagissait à présent sur-le-champ. Le désir s'empara de tout son être et, inclinant

lascivement la tête sur le côté, elle lui adressa à son tour un petit sourire...

— Les femmes ont préparé de la nourriture pour toi, annonça-t-elle d'une voix suave.

Il ne l'entendit pas, trop occupé à la contempler, à s'imprégner de l'odeur qui émanait d'elle, à la déguster à distance.

Elle était d'une beauté envoûtante dans ce costume traditionnel d'épouse. Un costume qui semblait respirer à même son corps, qui en révélait les pleins et les déliés, la sensualité et la force. Ses cheveux chatoyants étaient tressés de fleurs, sa peau était huilée et parfumée, de sorte que le moindre de ses mouvements dégageait une volupté qui attisait son désir.

La femme de sa vie se tenait devant lui, apprêtée comme une épouse tribale, toute de soie et parfums, les yeux soulignés de khôl, engageante, apprêtée, comme il l'avait rêvé depuis ce fameux moment où il s'était noyé dans son regard vert tranquille...

En deux pas, il fut près d'elle, et prit fébrilement son visage entre ses paumes : il contempla alors longuement son beau visage, une fleur parfaite, dotée de deux grands lacs verts d'où émanait une telle douceur que le cœur de Latif cessa de battre pendant quelques secondes...

— Tu es à moi, lui dit-il d'une voix rauque et vibrante

d'émotion. Tu t'es engagée devant les femmes du village.

Et, avant qu'elle ne puisse protester, il pencha sa tête vers elle. De sa bouche, il effleura les lèvres de Jalia, tendrement, délicatement, comme s'il s'agissait d'un bouton de rose dont il désirait absorber uniquement le parfum.

Cet effleurement subtil fit trembler les lèvres de Jalia et des frissons de désir coururent sur ses reins. Cédant à l'assaut, sa bouche s'entrouvrit... Immédiatement, Latif renforça son baiser, goûtant la douceur de sa compagne, nourrissant son propre désir.

Puis il coula une main sous la veste de soie de Jalia et l'attira plus étroitement contre lui. La jeune femme ne put retenir un léger cri au contact de cette force virile et autoritaire. Leurs corps, qui s'épousaient sensuellement à présent, formaient un bel arc en équilibre. Retenue par les bras de son compagnon, Jalia, qui touchait à peine le sol, avait la sensation de léviter.

D'un pouce habile, Latif dégrafa en partie la veste de son pyjama et se mit à caresser son ventre, sa gorge, sa poitrine...

Chaque caresse, aussi douce qu'électrique, incendiait son esprit, enflammait son sang... Un feu inconnu la consumait à présent... Une faim profonde la tenaillait... Ce fut alors que, détachant sa bouche de la sienne, Latif

se mit à la fixer d'un air interrogateur, avant de lire la réponse qu'il attendait dans les prunelles consentantes de la jeune femme.

Alors, avec un naturel qui la bouleversa, Latif glissa sa main vers son sexe brûlant et le monde chavira pour elle...

Toujours penché sur elle, la maintenant en équilibre, il dévorait sa bouche, ses oreilles, sa gorge sans cesser de caresser sa peau brûlante, sous son pyjama. Puis elle entendit le crissement de la soie qui glissait sur ses jambes.

Le sentiment de sa vulnérabilité totale l'enveloppa d'un coup...

Elle poussa un petit cri lorsque la main de Latif recouvrit son mont de Vénus avec possessivité... Puis la volupté la submergea et elle accepta le désir violent qu'elle éprouvait pour lui.

Tout en explorant l'intimité de Jalia, Latif enchaîna ses yeux aux siens, des yeux de braise qui proclamaient qu'elle était à lui. Ses caresses la tourmentaient délicieusement, sensuellement... Une chaleur intense l'inondait à présent... Elle se cambra sous sa caresse, comme un arc tendu, jusqu'à ce qu'un flot de plaisir cascade dans tout son corps...

Les jambes flageolantes, elle se pressa contre le corps souple et chaud de Latif.

— Merci, murmura-t-elle spontanément.

Elle soupira et voulut se redresser, mais il continuait à la caresser, et la volupté qu'elle venait d'éprouver fut supplantée par la promesse d'un plaisir renouvelé. Un plaisir plus intense.

— Penses-tu que je vais en rester là ? lui demanda-t-il d'une voix enrouée.

Il ressemblait à un séduisant pirate avec ses yeux verts qui chatoyaient comme deux pierres précieuses et son sourire presque inquiétant...

Quelques minutes plus tard, les ondes du plaisir se propageaient de nouveau dans le corps de Jalia sous les caresses passionnées et appliquées de son compagnon.

Latif la rendait folle.

Jamais aucun homme n'avait montré une détermination si farouche à la satisfaire, jamais aucun homme ne lui avait manifesté une passion si ouverte. Jamais elle ne s'était sentie aussi libre d'apprécier et d'exiger la félicité de la chair. Jamais elle n'avait perdu à ce point le contact avec le reste du monde. Jamais elle n'aurait cru qu'il fût possible de s'évanouir de plaisir...

Ce fut alors que, telle une mer berçante et merveilleuse se retirant d'un coup, les caresses cessèrent... Et Latif brandit vivement la main de sa compagne vers la lumière. Le trio d'opales qu'elle portait au doigt scintilla comme une menace.

— Pourquoi n’as-tu pas enlevé cette bague ? gronda-t-il d’une voix rauque, son regard flamboyant fixé sur elle.

Elle sentit les doigts de Latif se resserrer sur le sien, et une onde électrique la parcourut.

— Demande-moi de te la retirer ! lui ordonna-t-il. Jure-moi que tu vas rompre cet engagement.

Pour toute réponse, Jalia se mit à sourire. Il l’avait enivrée de plaisir, son esprit était à présent noyé dans l’ivresse de la volupté... Le reste du monde était si loin...

— Je ne peux pas..., murmura-t-elle cependant.

— Devons-nous donc mettre un terme à nos étreintes ? répliqua-t-il d’un ton sec. Dois-je cesser de t’aimer, ma Jalia, mon épouse ? Dois-je te laisser rejoindre cet Anglais, toi qui m’es destinée ?

Ce fut alors que, sur un ton tranquille, Jalia ajouta :

— ... parce que lui et moi n’avons jamais été fiancés.

Elle avait prononcé ces derniers mots d’un air rêveur.

Etait-elle réellement consciente qu’elle était en train de se départir d’une armure implacable ? Désormais, rien ne pouvait plus la protéger de la force dévastatrice de cet amour. Toujours dans le même état absent, elle précisa encore :

— Il s’agissait de pseudo-fiançailles. Michael est l’un de mes amis, à l’université.

Elle sentit la bague glisser de son doigt, puis l'entendit rebondir sur le tapis avant d'atterrir sur le carrelage... « Finie la comédie », pensa-t-elle.

Dans un élan félin, Latif l'entraîna alors vers la couche fleurie et parfumée que les villageoises avaient préparée à leur intention. Il arracha plus qu'il ne lui retira sa veste de pyjama et la douce lumière des photophores baigna un instant les seins gonflés de désir de Jalia. Les yeux et les mains de Latif glissèrent alors sur son corps, imprimant des sillages brûlants sur sa chair... Elle avait la sensation qu'à chaque caresse, il prenait un peu plus possession d'elle... Il s'inscrivait un peu plus profondément dans son corps, dans son cœur, dans son âme...

Lorsqu'il enleva le costume de soie blanche qui voilait encore son corps, elle attira tout naturellement sa virilité gorgée de désir vers la fleur de son intimité et Latif la pénétra...

Un cri de volupté échappa à Jalia, tandis qu'un plaisir sourd bouleversait tout son être.

Combien de temps restèrent-ils à s'étreindre, dans l'extase de la passion ? Elle l'ignorait... Latif ondulait sur elle sans répit, lui offrant un indicible plaisir. Elle en perdit la notion du temps et d'elle-même, ne sachant plus où elle finissait et où commençait Latif.

Peu à peu, un plaisir grondant, formidable se distilla

dans tout son être... Une sensation qu'elle n'avait encore jamais expérimentée... Elle criait, gémissait, marmonnait et l'appelait par son prénom tandis que le plaisir montait par palier en elle, les halètements de Latif rajoutant aux prodigieuses impressions qu'il lui procurait.

Le cheikh des montagnes flamboyantes, le *shahin* de la tribu du bout du monde, la révélait au plaisir absolu.

Désormais, elle savait que les frissons qu'elle avait connus autrefois dans les bras d'autres hommes n'étaient qu'un pâle avant-goût de la félicité profonde et parfaite que Latif lui offrait. Une félicité qui explosait à présent en elle tel un feu d'artifice, et les emportait tous deux dans un fabuleux courant. Elle avait tout simplement la sensation de se trouver à l'embouchure du bonheur quand il se déversait sur la terre avant de se répartir entre tous ses habitants...

Ce fut de cette façon que Latif Abd al Razzaq prit sa bien-aimée et en fit sa femme.

Comme il l'avait toujours désiré.

Chapitre 11.



Tête posée contre le torse sombre et humide de son amant, Jalia avait la sensation qu'il était dans l'ordre des choses qu'elle fût là où elle se trouvait. Les souvenirs liés aux voluptés que Latif lui avait procurées continuaient de faire vibrer son corps.

Soudain, elle sentit que Latif effleurait doucement mais avec persistance, son annulaire gauche. Se redressant sur un coude, elle se heurta à son regard.

– Tu n'étais donc pas véritablement fiancée avec cet homme ?

– Michael était mon armure... contre mes parents, admit-elle, sans oser dire : « Contre toi ».

– Comment un homme peut-il prétendre être ton fiancé et ne pas souhaiter concrétiser cette relation ? C'est inconcevable ! C'est un stratagème de sa part. Il ne voudra jamais renoncer à toi, le moment venu.

A ces mots, un sourire éclaira le regard de Jalia.

– Aucun danger, lui assura-t-elle. Michael est gay. Cependant, comme il n'a pas encore fait son *coming oui*

auprès de ses parents, il lui arrive de m'inviter à des fêtes familiales en me faisant passer pour sa petite amie pour ne pas faire de peine à sa mère. Aussi, quand j'ai eu besoin d'un service en retour...

Le regard de Latif l'arrêta dans ses explications. Son expression indiquait clairement que ce qu'elle lui racontait avait tout intérêt à être l'exacte vérité.

— J'espère que tu dis vrai, murmura-t-il d'un ton rauque. Je veux te garder auprès de moi, Jalia, tu es ma femme, c'est le destin qui l'a voulu ainsi.

Alors, pendant quelques secondes, Jalia se prit à souhaiter que ces incantations scellent son destin... Cette nuit, elle vivait un rêve. Demain, il serait bien assez tôt pour se réveiller et retrouver la réalité.

— Les villageoises ont préparé des plats délicieux à notre intention, observa-t-elle. Désires-tu les goûter maintenant ?

Au lieu de répondre, Latif se mit à caresser les hanches de la jeune femme qui, pour fatiguée qu'elle fût, sentit immédiatement son corps réagir à ce contact.

— Pour la nourriture de la vallée, j'ai toujours faim, lui répondit-il enfin, tout en suivant les douces courbes de ses épaules. Tout comme j'aurai toujours faim de toi, jusqu'à la fin de mes jours.

Ces ultimes propos émurent si profondément Jalia qu'elle sentit les larmes lui brûler les paupières.

S'efforçant de sourire, elle se leva. A présent, elle se tenait nue dans la lumière tamisée et le regard que Latif posa sur elle lui fit l'effet d'une coulée de miel chaud et sensuel sur le corps.

— Viens, murmura-t-elle en désignant un grand plateau posé sur un brasero.

Ils enfilèrent tous deux le pantalon de leur pyjama, puis s'installèrent sur les coussins. Latif ressemblait à un génie sorti de sa lampe et Jalia à une danseuse orientale, avec sa poitrine nue qui chatoyait sous l'éclat de l'huile et de la sueur de leurs étreintes.

Des aubergines grillées à l'huile d'olive, de la viande épicée, de la sauce au yaourt et à l'ail, du fromage de chèvre frais mêlé à des herbes aromatiques, une galette de pain frit... Jalia n'avait jamais rien goûté de si exquis.

Ils mangèrent en silence, murmurant parfois des compliments sur la nourriture ou sur ce qu'ils venaient de vivre, leurs regards se promettant de nouvelles aventures dans le plaisir. Puis ils s'amusèrent à se nourrir mutuellement, unissant leurs lèvres au passage.

— Les femmes de la vallée sont de véritables cordons-bleus, décréta Jalia en léchant ses lèvres épicées tant par la nourriture que par les baisers de Latif.

— La cuisine marzuqi est réputée dans tous les pays frontaliers du golfe de Barakat, lui apprit-il.

— L'une des villageoises, Golnesar, je crois, a fait

allusion à des trésors cachés par la tribu afin que les hommes de Ghasib ne mettent pas la main dessus. Puis toutes ont éclaté de rire, comme s'il s'agissait d'une plaisanterie, mais aucune n'a pris la peine de m'expliquer pourquoi.

— Tu n'es pas sans savoir le goût que Ghasib cultivait pour les bijoux de l'art ancien, commença Latif.

Jalia hocha la tête. L'une des missions du cheikh avait consisté à aider ses parents à retrouver l'héritage familial confisqué par Ghasib et ses sbires. Celui-ci avait été réquisitionné en vue d'une prétendue dation aux musées nationaux, mais en réalité, Ghasib en avait détourné la plus grande partie.

— Nous savions tous que la construction du tunnel signifiait le pillage de nos trésors. Or la vallée renfermait de nombreux bijoux, certains d'une valeur inestimable, retraçant notamment l'histoire de nos ancêtres.

S'interrompant pour ponctuer son discours, ainsi qu'en véritable conteur il en avait l'habitude, Latif reprit alors :

— Désireux de se protéger des exactions, mon père a alors prié les villageois de rassembler tous leurs trésors chez lui, trésors que lui-même cacherait ensuite dans un endroit secret.

— N'aurait-il pas été préférable de les disperser dans de nombreuses cachettes, de sorte que si les pilleurs en trouvaient une, il n'était pas certain qu'ils dénichent les

autres ?

— N'oublie pas que Ghasib ne reculait devant rien pour faire parler les gens ! S'il avait appris qu'une famille avait enfoui des trésors, toute la vallée aurait été menacée. En l'occurrence, en cas de soupçon, les gens du village pouvaient dire qu'ils avaient remis leurs possessions au *shahin*, et ignoraient ce qui en était advenu.

— Et ton père aurait été torturé !

— Exactement. Mais il misait sur le fait que le secret serait mieux gardé si tous avaient conscience que la vie du *shahin* était en jeu. Et il avait raison. Les hommes de Ghasib s'emparèrent de quelques objets précieux qui avaient été laissés dans certains foyers pour éviter les suspicions, et ne devinèrent jamais la vérité.

— Pourquoi les trésors n'ont-ils pas été déterrés depuis le retour du sultan ?

— Parce que mon père les a trop bien cachés ! Seuls lui et un vieux domestique qui lui était entièrement dévoué en connaissaient l'emplacement. Or, les deux ont rendu l'âme avant de livrer l'endroit de la cachette secrète.

Malgré la triste fin de l'histoire, Jalia se mit à rire.

— Et tu n'as pas la moindre idée de l'endroit où ton père aurait pu les cacher ?

— Pour l'instant, non, mais ayant été absent pendant

très longtemps, je n'ai pas eu véritablement le temps de mener des recherches, pas même celui de trier les papiers de mon père. Il a peut-être laissé des indications codées. Lorsque le sultan aura moins besoin de mes services, je procéderai à des fouilles en règle.

Latif paraissait confiant et sincère. Quant à Jalia, elle venait encore une fois d'expérimenter le choc des cultures. En Occident, le père de Latif aurait immédiatement été suspecté d'avoir volé ou revendu les bijoux de son peuple, et son fils aurait dû tout mettre en œuvre pour lever cette suspicion.

Manifestement, Latif n'avait aucune crainte de ce côté-là. Il avait confiance en la probité de son père et le peuple partageait cette confiance.

— Je sais à présent pourquoi on appelle ta famille le troisième *shahin*, déclara subitement Jalia.

— Vraiment ? dit-il en sourcillant.

— Cet après-midi, j'ai questionné les villageoises sur l'origine du nom de la vallée.

— Et que t'ont-elles dit ?

— Sey-Sahin, trois faucons royaux, répondit-elle d'un ton énigmatique, en adoptant inconsciemment le ton du conteur, comme si elle était née dans la vallée. Dans des temps très reculés, la vallée était fertile, mais exposée, hélas, aux quatre vents, de sorte que les semences étaient emportées par la brise avant d'avoir pris racine. Les gens

de la vallée mandatèrent alors un messenger auprès du Grand Roi — Allah en personne selon certains — et en réponse, le Grand Roi leur envoya son faucon royal favori, afin qu'il veille sur la vallée et la protège des vents. Le faucon resta si longtemps et les protégea si loyalement qu'il devint lui-même un roc et continue aujourd'hui encore de monter la garde.

Elle fit alors une pause pour ménager le suspens du récit avant de poursuivre :

— Néanmoins, les gens de la vallée n'étaient pas au bout de leurs difficultés car, au printemps suivant, plus rien ne les détournant, les eaux des montagnes inondèrent les champs et charrièrent les semences dans leur sillage. Les villageois envoyèrent un deuxième émissaire auprès du Grand Roi. Ce dernier lui remit un deuxième faucon royal, destiné à protéger la vallée des inondations. Le faucon resta si longtemps et les protégea si loyalement qu'il devint lui-même un roc et continue aujourd'hui encore de monter la garde. Alors la vallée prospéra entre ces deux rocs imposants, mais un nouveau souci s'empara de l'endroit : les temps étaient troublés et un grand conquérant était en marche.

Elle s'interrompit pour reprendre son souffle, puis continua :

— Les villageois envoyèrent donc un nouvel ambassadeur auprès du Grand Roi, pour lui demander une protection contre l'envahisseur. Celui-ci remit un

troisième faucon au messager, qui se révéla un grand chef. Ce dernier régna longtemps et les protégea si bien que sa famille devint un roc pour les gens de la vallée et que chaque génération produisit un chef fort et charismatique, capable de les protéger. Ces chefs s'appellent les *shahinis*, les faucons, et ils régneront dans la vallée jusqu'à la fin des temps. Tu fais partie de cette lignée, Latif, et les villageois sont fiers de toi.

Lui adressant un regard mi-amusé mi-dubitatif par-dessous ses lourdes paupières, il demanda alors :

— Et quoi d'autre ?

— La vallée était donc à l'abri des vents, des inondations et des conquérants étrangers, mais il restait une chose non protégée : le cœur des gens.

— Ah, ah..., dit-il d'un air faussement intéressé, comme si elle allait lui apprendre quelque chose.

— Ils adressèrent leur requête au Grand Roi, qui leur envoya un quatrième protecteur : l'islam. Et à présent, la vallée est protégée aux quatre points cardinaux, et il ne peut plus rien arriver à ses habitants. Voilà pourquoi on les appelle les Marzuqi, ou « les bénis », conclut-elle dans un sourire. Ai-je bien conté l'histoire de la vallée ?

— Merveilleusement bien ! Un jour, tu la raconteras à nos enfants.

Sans répondre, elle détourna le regard.

Ils finirent le repas par des fruits frais puis se lavèrent les mains et la bouche avec de l'eau de rose, s'aspergeant mutuellement à l'aide d'une aiguière en argent.

Latif repoussa ensuite les plats et le brasero sur le côté, et Jalia s'étendit sur les coussins. Elle se sentait incroyablement libre, presque étrangère à elle-même avec sa poitrine dénudée et son pantalon bouffant, comme une femme d'un harem.

Appuyé sur un coude, Latif était allongé près d'elle et la fixait d'un œil si pénétrant que Jalia en frémit.

Soudain il retira une fleur blanche restée accrochée dans la chevelure de la jeune femme, la porta à son nez, comme un connaisseur humant du vin. Puis, tout en dardant sur elle un regard qu'elle n'oublierait jamais, il porta le bouton de fleur à sa bouche et le mangea...

Jalia voulut protester, mais Latif, l'attirant à lui, ne lui en laissa pas le temps. Sa poitrine fut brusquement en contact avec son torse viril, et de nouveau leurs lèvres s'unirent. D'une main possessive, Latif se mit alors à lui caresser les reins.

— Pourquoi les femmes ont-elles fait tout cela pour nous ? murmura-t-elle en désignant les plateaux vides. Elles savent bien que nous ne sommes pas mariés.

— Selon elles, la date était très favorable pour le mariage du *shahin*. Il n'y aura pas de jour aussi propice avant de longs mois, peut-être même des années, si l'on

se fie à la méthode qui permet d'établir ce genre de prédictions.

— Et en quoi consiste cette méthode ?

— Seules les femmes le savent.

— Crois-tu que ces prédictions soient fiables ?
s'inquiéta soudain Jalia qui, bien que née et élevée en Angleterre, avait été nourrie des légendes et des croyances de son pays d'origine.

— L'an passé, elles m'ont prédit que cette année serait bénéfique et que nos efforts pour ramener le sultan sur le trône seraient couronnés de succès. Elles avaient également prévu que la sécheresse s'arrêterait avec le retour du sultan.

— Impressionnant ! Néanmoins, nous ne sommes pas mariés, aussi en quoi cela pourrait-il nous être bénéfique de décorer la chambre selon les rituels ?

Cette question fit sourire Latif.

— Selon les règles anciennes et la tradition préislamique, nous sommes mariés. Il suffit que les futurs époux soient baignés et parfumés, puis conduits à leur lit nuptial par les villageoises.

— Pardon ? dit-elle comme frappée par un coup de tonnerre.

Latif éclata de rire et poursuivit :

— De plus, le rituel autorise les femmes de la tribu à s'assurer que les époux disposent des bons attributs pour que tout fonctionne entre eux. Certains aspects du rituel ont été abandonnés. Avant, l'époux devait faire la démonstration de ses talents amoureux auprès des femmes du village...

Jalia lui lança un regard suspicieux tandis qu'il enchaînait, imperturbable :

— La pratique n'a cependant pas entièrement disparu. La tradition est encore très puissante dans la vallée, et sans elle, de nombreuses personnes n'auraient pas la sensation d'être mariées.

Retirant une nouvelle fleur de la chevelure de Jalia, il demanda en souriant :

— Les femmes ne te l'ont-elles pas expliqué ?

— Non..., marmonna-t-elle, soudain perdue dans ses pensées. Latif, que leur diras-tu quand tu reviendras ici sans moi ?

Le visage de Latif demeura impassible et pourtant, elle sut pertinemment qu'elle l'avait blessé.

— Que fait un homme quand il a perdu ce qu'il avait de plus précieux ? répondit-il à son tour d'une voix rauque. Je leur dirai la vérité... Que je n'ai pas pu retenir ma femme, et que l'avenir est désormais bien sombre pour moi.

Chapitre 12.



Dans la matinée, le conseil siégea de nouveau. Pendant ce temps, les femmes firent visiter à Jalia les maisons du village et lui présentèrent les enfants et les animaux. Puis elles se mirent à évoquer leur vie et leurs problèmes, riant gentiment de l'arabe archaïque de leur princesse.

L'arabe bagestani n'était pas la langue maternelle des tribus des montagnes, et la plupart des gens d'ici parlaient le parvani, même si tous s'exprimaient sans difficulté en bagestani.

Naturellement, Jalia n'était pas dupe de leur jeu : parce qu'elle était la femme du *shahin*, les villageoises tentaient de la sensibiliser à leurs difficultés. De cette façon, elles espéraient attirer l'attention du cheikh sur leur quotidien.

Pourquoi n'avait-elle donc pas annoncé dès le départ aux villageoises qu'elle n'allait pas épouser leur chef ? se demandait Jalia, assaillie de vifs remords.

Allons, elle était tout de même la cousine du sultan. A ce titre, il se pouvait donc qu'elle leur fût utile. De sorte

qu'elle écouta patiemment les plaintes des villageoises, comme si elle était réellement la femme du *shahin*.

Plus tard dans la matinée, après avoir été conviée à un thé à la menthe accompagné d'irrésistibles petits gâteaux aux amandes, on lui proposa de visiter l'atelier de tissage du village.

— Je suis fort honorée par la visite, ne cessait de répéter Jalia, provoquant le rire clair et spontané des petites filles à cause de son arabe suranné.

Jalia n'avait jamais vu de métiers à tisser manuels. En l'honneur de la visite que leur rendaient Latif et Jalia, le jour était chômé, mais l'atelier devait bourdonner comme une ruche lorsque tout le monde était au travail, ainsi qu'en attestaient les magnifiques tapis en cours d'exécution, sur les métiers à tisser, et les nombreuses bobines de fil disséminées un peu partout dans la pièce.

Parmi la laine et la soie, la couleur bleu-violet dominait. Poussant un cri de surprise, Jalia se pencha sur le métier à tisser.

— Des tapis marzuqi ! s'exclama-t-elle en anglais.

Elle n'avait jamais fait le rapprochement auparavant, mais tout amateur de tapis orientaux aurait reconnu la couleur qui les caractérisait ainsi que leurs motifs bien particuliers.

Les tapis marzuqi étaient extrêmement prisés, et fort chers. Il n'était pas aisé de s'en procurer. Muna en possédait un qu'elle chérissait comme la prune de ses yeux.

— Mon honorée mère, la princesse Muna, possède un tapis marzuqi qu'elle considère comme un joyau. Ce sont les plus beaux du monde !

Naturellement, le compliment alla droit au cœur des villageoises.

Hélas, Jalia n'en avait pas prévu les conséquences : on lui présenta immédiatement un tapis de soie juste tissé, le résultat d'une année de travail de la part d'une femme. En d'autres termes, un présent royal !

De plus, elle était à peu près certaine que ce tapis était une commande. Mais il lui parut difficile de refuser sans les offenser...

Aussi gênée que ravie de recevoir un tel cadeau, Jalia en examina attentivement le motif décliné dans un camaïeu du fameux bleu-violet, et composé également de noir, de blanc, de rose et de vert.

— C'est un motif sacré, lui expliqua-t-on. Il est destiné à attirer la Vérité. Nous détenons ce secret de nos mères. Il remonte aux temps précédant la loi des hommes.

« Les temps précédant la loi des hommes. » Quelle étrange expression ! Jalia ne l'avait jamais entendue auparavant et pourtant elle semblait faire partie de

l'usage ici. Elle se pencha sur le magnifique tapis, attentive aux explications des femmes qui lui exposaient la signification des signes et symboles, et en soulignaient le puissant mystère qui ne pouvait être exprimé par des mots.

Puis elles roulèrent le tapis et l'attachèrent étroitement avec une corde. Jalia les remercia, non sans évoquer la colère du client à qui il était certainement destiné.

— Ce tapis a été confectionné à l'attention du *shahin* Latif, pour le jour où il reviendrait dans la vallée, lui répondit-on. Razan est la meilleure tisserande de la vallée. Qui d'autre qu'elle aurait pu tisser un tapis pour votre époux ? C'est un honneur pour nous de vous l'offrir. Vous l'emporterez à la ville de sorte que vous et Latif vous rappeliez toujours où est votre véritable maison.

Pourquoi ces paroles lui firent-elles monter les larmes aux yeux ? se demanda Jalia, trop perturbée pour répondre. La vallée n'était pas son foyer et ne le serait jamais, elle était bien trop éloignée de ses racines. Et pourtant, une partie d'elle-même avait la nostalgie de ce qui aurait pu être.

Après le déjeuner, quelques hommes escortèrent Latif et Jalia jusqu'au 4x4. Ils placèrent le tapis et un panier de nourriture à l'arrière, puis agitèrent longuement la main en signe d'adieu.

Alors qu'ils étaient à peine partis, Jalia aborda le sujet qui préoccupait tellement les villageoises, un problème qui menaçait leur gagne-pain et, à terme, l'avenir de la vallée.

— Elles doivent faire face à un double problème, expliqua-t-elle. L'exportateur des tapis, à qui les lie un contrat d'exclusivité, a commencé à faire fabriquer des contrefaçons bon marché au Kaljukistan, qu'il essaie de vendre comme des originaux. Il prétend que les femmes ne travaillent pas assez vite pour répondre à la demande, mais la vérité, c'est qu'il préfère vendre des copies car il peut toucher une plus grande clientèle, dans la mesure où il les vend moins cher.

Reprenant sa respiration, elle poursuivit :

— Seulement, il se heurte à une difficulté : il ne parvient pas à obtenir cette fameuse couleur bleu-violet à l'aide de colorants chimiques. Or, la couleur détermine pour moitié la beauté et la valeur d'un tapis marzuqi. Aussi essaie-t-il de leur extorquer leur secret. C'est inadmissible ! Il essaie de tirer profit de...

— Les temps changent et les villageoises devraient accepter de se moderniser pour produire plus, l'interrompit-il alors.

— Latif ! se récria-t-elle, outrée. Les tapis artisanaux marzuqi sont fort prisés en Occident depuis le siècle dernier. Et il en sera ainsi tant que le marché restera

authentique. En revanche, si des copies bon marché envahissent l'Occident, les villageoises peuvent dire adieu à leur économie.

— Cela ne retirera rien à la beauté des véritables tapis qui trouveront toujours preneur auprès des amateurs.

Jalia n'arrivait pas à en croire ses oreilles. Elle s'était lourdement trompée en pensant que Latif serait d'emblée acquis à la cause !

— Je croyais que tu t'intéressais à ton peuple, Latif, s'exclama-t-elle, déçue. Ils ont besoin de ton aide.

— Crois-tu ?

— L'exportateur exerce un horrible chantage sur ces femmes, et menace de ne plus vendre leurs tapis alors qu'il détient un contrat d'exclusivité sur les ventes, ce qui signifie qu'elles ne peuvent pas s'adresser à quelqu'un d'autre. Il prétend que les tapis sont trop chers et que leur confection requiert trop de temps. Il leur a dit qu'après la livraison des tapis déjà commandés, c'est-à-dire dans six mois, il paiera chaque tapis moitié prix. En outre, pour que le travail soit plus rapidement exécuté, il veut leur imposer un motif. Résultat : les femmes ne pourront plus laisser libre cours à leur imagination, et la culture et les traditions de la vallée vont progressivement disparaître. Naturellement, toutes sont contre. Chaque tapis est unique et représente une œuvre d'art. Or, cet homme veut ravalier les

villageoises au rang de simples techniciennes.

— Quel genre d'aide réclament-elles ?

— Elles veulent rompre le contrat d'exclusivité avec l'exportateur et l'empêcher d'inonder le marché de contrefaçons. Hélas, après trois ans de sécheresse, aucune ne peut payer un avocat. Et d'ailleurs, elles n'en connaissent pas.

— Il ne va pas être aussi facile que tu sembles le croire de s'opposer aux projets de l'exportateur. En outre, les hommes m'ont rapporté de nombreux problèmes, ce matin. Celui-ci n'est pas le plus important.

— J'en conclus donc que les problèmes des hommes passent en premier ! s'écria-t-elle, indignée.

— Je ferai ce que je pourrai, Jalia, mais le problème ne sera pas résolu en une seconde.

A ces mots, elle sentit une subite fureur monter en elle : comment Latif pouvait-il faire preuve d'une telle désinvolture envers son propre peuple ?

— Je présume qu'il ne sert à rien de t'exposer les plans et les idées que les villageoises et moi avons échangés, n'est-ce pas ? Puisque les intérêts masculins sont prioritaires !

— Si les femmes t'ont chargée de me transmettre le message, c'est parce qu'elles sont certaines que tu es ma femme, laissa-t-il tomber.

Ignorant la colère qui sourdait dans la voix de Latif, elle répondit :

— Exact. Tout comme elles espéraient que tu te conduirais en véritable *shahin*.

— Non, ce n'est pas ainsi qu'elles raisonnent. Ce qu'elles pensent, c'est que je t'aime et que je donnerai à ma femme tout ce qu'elle réclame. C'est pour cela qu'elles ont fait appel à toi.

— Alors elles se sont trompées...

Pendant quelques secondes, il détourna son attention de la route et la fixa d'un œil curieux.

— Non, répondit-il enfin. Seulement, tu n'es pas ma femme. Refais-moi cette demande en tant que telle et tu obtiendras ce que tu voudras.

— C'est honteux ! s'exclama Jalia. Pourquoi ne veux-tu rien faire ? Il s'agit tout de même de ton peuple !

— Et du tien aussi, Jalia ! Les Bagestanis dans leur ensemble sont ton peuple. Ne viens pas me faire la leçon alors que toi-même, tu t'apprêtes à nous tourner le dos à tous pour aller vivre à l'étranger !

— Vas-tu punir les femmes Marzuqi parce que je ne veux pas faire ce que tu exiges ?

Elle sursauta et poussa un petit cri lorsque la main de Latif, tel un étau, enserra sa nuque, l'obligeant à tourner la tête vers lui.

— Epouse-moi, Jalia ! lui dit-il d'un ton désespéré. Ne vois-tu donc pas que tu es ma femme ? Mon peuple te réclame, tu as touché leur cœur. Tu ne peux pas rester insensible à cet appel.

Se dégageant de son étreinte, elle tourna résolument la tête.

— Réponds-moi ! lui ordonna-t-il.

— Je t'ai déjà répondu, Latif ! Pour l'amour du ciel, je suis Anglaise. Je ne peux pas faire ce que tu me demandes.

La route longeait à présent un précipice si profond que Jalia se sentait presque mal à l'aise.

— Tu ne peux pas ? répéta Latif excédé. Qu'est-ce que cela signifie ?

Un magnifique panorama se profila soudain devant eux. La route passait sous deux arcs formés par la falaise. Le troisième ouvrait sur l'immensité...

— Penses-tu qu'une personne née et élevée à Londres soit prête pour ce genre de transition ? Je ne peux pas m'engager dans un mode de vie si radicalement différent du mien. Je deviendrais folle au bout d'un mois.

Au loin, une rivière serpentait au fond d'un gouffre impressionnant, fait de roche rouge sur laquelle poussaient des arbres touffus. Le tableau arracha un petit cri de surprise à Jalia. Le paysage faisait en général

alterner montagnes sauvages et vallées verdoyantes. Or cette vue, qui mêlait les deux, était particulièrement poignante.

— Tu peux ! insista-t-il.

— Ma vie est ailleurs, Latif !

— Ne parle pas comme une Occidentale pour qui seul compte l'argent ! lui ordonna-t-il en lui jetant un regard noir. Ton cœur appartient à ce pays. Ta vie ne peut pas se dérouler ailleurs qu'ici.

— Mon Dieu, regarde la route, Latif ! Ne vois-tu pas comme cette falaise est profonde ?

— Je connais cette route, tout comme je connais ton cœur ; mieux que toi-même !

— Je connais en revanche parfaitement mon esprit et c'est ce qui compte ! rétorqua-t-elle.

— Ne fais pas l'insensée !

— Quelle est ta définition d'une « insensée » ? Une femme qui ne partage pas ton avis ?

Deux éclairs verts la foudroyèrent.

— Hier soir, tu as appris que tu m'aimais. Pourquoi ne pas tirer les conséquences de cette découverte ? Tu fais preuve de faiblesse en tournant, le dos à la réalité.

— Cette nuit, nous avons fait l'amour, Latif. C'est tout. Aussi merveilleux que cela fût, et je ne le nie absolument

pas, je...

– Suis-je donc juste un technicien pour que tu me complimentes sur mes performances ? la coupa-t-il durement.

– Décidément, tu n'es jamais content !

– Oh si ! Il est facile de me contenter, et tu sais de quelle façon !

Chapitre 13.



Après leur nuit dans la vallée, les relations entre Jalia et Latif devinrent progressivement plus tendues. Leurs échanges étaient vifs et aucun d'eux ne pouvait prononcer une parole sans que l'autre n'y voie un double sens.

Et pourtant, la nuit venue, bien que tout son être lui criait qu'il creusait un peu plus son malheur en lui faisant l'amour, Latif ne parvenait pas à lui résister. Aussi acerbes qu'aient pu être les propos échangés durant le jour, aussi déterminé qu'il fût à ne pas céder de nouveau, à la tombée de la nuit, sous la tente, lorsque le souffle doux et régulier de Jalia emplissait le silence, il ne pouvait réprimer l'urgence qui le tenaillait... Alors il cherchait à tâtons son corps dans le noir et le trouvait.

Jalia souffrait du même déchirement. Quoi qu'il ait pu dire dans la journée qui l'ait rendue furieuse ou l'ait bouleversée, quel que fût le ressentiment qu'elle portait dans son cœur quand elle se glissait dans son sac de couchage, dès que Latif la touchait, toutes ses résistances fondaient, et elle venait se blottir contre lui dans un soupir qui en disait long sur son désir, et qui faisait

voler en éclats les ultimes réticences de son compagnon.

Latif lui faisait l'amour avec passion et tendresse, et dans son esprit, il était clair qu'il étreignait sa future épouse et la mère de ses enfants. Le respect qu'il lui manifestait renforçait l'abandon de Jalia ; elle se donnait à lui en toute confiance, ce qui attisait la passion de Latif. Chaque nuit, ils chevauchaient ensemble les contrées indicibles du plaisir.

Il lui susurrail des mots d'amour qu'il n'avait jamais dits à aucune autre femme. Il se faisait l'effet d'un homme qui, ayant inopinément hérité d'un précieux trésor, le touche, le caresse, contemple sa beauté incomparable non sans craindre constamment qu'on ne le lui reprenne.

Mais le jour venu et jusqu'au coucher du soleil, il la punissait pour les incertitudes qu'elle alimentait en son cœur, pour la façon dont la beauté de son âme, de son visage, de son corps lui demeurait d'une certaine manière inaccessible, pour la part d'elle-même qu'elle ne lui livrait pas, au creux même de la passion.

— Tu m'aimes, lui disait-il d'un ton accusateur tout en se mouvant sur elle pour la conduire dans le précipice du plaisir.

— Oui, murmurait-elle d'un ton langoureux.

— Tu es à moi, Jalia ! Dis-moi que tu es à moi pour toujours ! lui ordonnait-il.

— Latif, n'exige pas l'impossible de moi ! le suppliait-elle alors.

Ces mots stimulaient l'ardeur de son compagnon qui était persuadé que le plaisir immense qu'il lui procurerait viendrait à bout des derniers blocages de Jalia.

Et parfois, il obtenait ce qu'il voulait entendre !

Oui, parfois, elle lui chuchotait :

— Oh, Latif, oui... Tout ce que tu veux... Oh, mon Dieu ! Tu me rends folle...

Plus tard, quand le plaisir s'était dissipé, elle démentait, lui reprochant de lui avoir arraché des promesses sous la contrainte.

— La contrainte ? s'était-il étranglé la première fois qu'elle avait prononcé ce terme. Quelle contrainte ?

— La contrainte du plaisir, avait-elle répondu avec audace.

Il avait éclaté de rire, un rire qui sonnait faux, un rire où sourdait la colère.

Mais elle n'en avait pas démordu.

— Il est déloyal de ta part de me demander de changer d'avis, alors que tu es en-train de me faire perdre l'esprit. Tu sais très bien que je te dirai tout ce que tu veux entendre lorsque je suis enivrée par tes caresses.

Devant les regards dubitatifs de son amant, elle insistait pourtant :

— Je n'ai jamais ressenti avec un autre ce que j'éprouve dans tes bras. Je suis sans défense. C'est pourquoi, une fois que j'ai recouvré mes esprits, je me réserve le droit de me rétracter par rapport aux aveux que tu m'exhortes dans l'ardeur du moment.

Et ce discours le déchirait. Naturellement, il éprouvait de la satisfaction à savoir qu'il lui procurait un plaisir inégalable, mais il était furieux que ce plaisir n'ait pas sur elle le même pouvoir de conviction que sur lui.

Pour sa part, il savait que ce lien les unissait pour toujours.

A aucun moment durant leurs longues tribulations, ils n'entendirent parler d'un avion qui aurait eu des difficultés lors du dernier orage.

Leur périple devenait de plus en plus difficile et inutile, dans la mesure où, en raison de la majesté toujours plus imposante des montagnes et de la densité de la végétation, ils ne pouvaient pratiquement plus rien voir de la route. Il se pouvait fort bien qu'à quelques mètres d'eux, derrière une crête, un rocher, un avion se soit écrasé et qu'ils passent sans le voir.

Bien sûr, ils auraient pu tout aussi bien explorer la montagne à pied, mais le terrain était fort dangereux et les risques encourus énormes.

— Lorsque nous aurons atteint l'aéroport Matar Filkoh, nous ferons demi-tour et rentrerons à la maison, décréta un jour Latif. Il est inutile de poursuivre les recherches dans la zone de l'aéroport car si l'avion était passé par là, les radars l'auraient repéré.

A ces mots, Jalia sentit sa gorge se nouer.

Au fond de son cœur, elle savait que Latif avait raison. Ils avaient couvert tout le territoire possible de la route. Soit l'avion s'était écrasé dans une zone si éloignée que seuls des alpinistes chevronnés le retrouveraient peut-être un jour, par hasard, soit Noor et Bari ne s'étaient pas enfuis dans cette direction...

En même temps, n'était-ce pas un soulagement de savoir qu'elle allait bientôt échapper au huis clos infernal que lui faisait vivre Latif Abd al Razzaq Shahin ?

— Non ! s'écria-t-elle pourtant.

Et si l'avion se trouvait derrière le prochain rocher ? S'il leur suffisait d'un seul petit jour supplémentaire pour retrouver Bari et Noor ?

— Pardon ? dit Latif, incrédule, en dardant sur elle le rayon vert de son regard.

— On ne peut pas renoncer maintenant !

A ces mots, il serra les mâchoires.

Nul doute que lui aussi en avait assez de toute cette histoire, pensa Jalia envahie brusquement par un

sentiment de tristesse et de soulagement ; de déception peut-être aussi.

— La route se termine à l'aéroport, lui apprit-il. Ensuite, il n'y a plus que des pistes jusqu'au Joharistan. Impraticables en voiture.

Le Joharistan était un Etat minuscule, pratiquement inaccessible, où les troubles entre clans faisaient rage.

Mais cela ne sembla pas décourager Jalia. Elle se sentait responsable de la fuite de Noor et elle voulait aller jusqu'au bout. Son cœur se tordait de douleur à l'idée d'affronter sa famille sans être porteuse de la moindre nouvelle. Et si la compagnie de Latif était le prix à payer...

— Nous n'avons pas fait l'impossible, plaida-t-elle d'un ton obstiné.

— Nous ne pouvons tout de même pas escalader la montagne ! s'exclama-t-il. Où irions-nous ? Dans quelle direction ? Nous risquerions inutilement notre vie. Et nous n'avons pas la moindre petite certitude que l'avion soit venu dans le coin !

Jalia appuya alors sa tête contre la vitre, apparemment vaincue, avant de se redresser dans un sursaut.

— Il doit bien y avoir quelque chose à faire, s'entêta-t-elle.

— Pas ici.

— Je ne te crois pas. Tu en as assez de moi et tu veux mettre un terme à notre collaboration, c'est tout.

A ces mots, Latif freina brutalement et se tourna tout aussi brusquement vers elle.

— Bien sûr que j'en ai assez ! s'écria-t-il d'un ton énervé. Penses-tu que j'apprécie les tourments que tu me fais endurer ? Chaque nuit, je crois que je t'ai convaincue, et chaque matin j'apprends que tu es une femme qui peut se troubler en faisant l'amour mais que mon amour ne pourra jamais troubler définitivement. Oui, j'en ai assez, sachant que le soir venu, je serai incapable de te résister et que tout ce qu'il me restera, au final, ce seront des souvenirs ! Des souvenirs synonymes pour toi d'une liaison brûlante, alors que moi j'y vois l'union de nos vies ! Comment pourrais-je ne pas souhaiter que tout cela cesse ?

Il s'interrompit pour souffler un peu et tenta de se calmer.

— D'une façon ou d'une autre, tu fais partie de mon futur, Jalia. Soit sous la forme d'un regret éternel, soit comme ma femme et la mère de mes enfants. Et je suis bien conscient que plus nous ferons durer la situation, plus le souvenir de ce que nous avons vécu me fera souffrir, au cas où la deuxième solution ne devrait pas l'emporter.

Son discours avait fait pâlir Jalia. Des larmes lui

nouaient de nouveau la gorge...

Sans ajouter un mot, Latif redémarra.

— Je suis désolée, dit-elle enfin d'une petite voix. Je ne voulais pas...

— Non ! l'arrêta-t-il en levant impérieusement la main pour lui signifier de se taire. Ne me dis surtout pas que...

A cet instant, les roues du 4x4 glissèrent dans une dangereuse ornière qu'il ne put éviter. Il manœuvra vivement pour que le véhicule ne soit pas entraîné dans le ravin.

Jalia observa ses mains sur le volant, viriles, expertes, sûres d'elles... Elle se rappela ces mêmes mains sur son corps. C'était de cette façon qu'il la guidait, la nuit, la précipitant dans les abîmes du plaisir...

Dans un accès de folie passagère, elle se prit à souhaiter qu'ils tombent dans le précipice. Ainsi, elle échapperait à la torture de l'indécision. Parfois, elle avait la sensation que seule la mort lui permettrait de résoudre le dilemme qui déchirait son cœur.

La nuit, dans ses bras, la conviction que Latif l'aimait et que cet amour pourrait tout vaincre la rassurait. Alors une sorte de certitude irréaliste la submergeait... Son véritable avenir n'était pas en Angleterre, mais ici, au Bagestan, dans le pays de ses ancêtres, aux côtés de cet homme si fort, si aimant, qui se battrait pour leur construire une vie meilleure.

Dans la pleine lumière du jour, la certitude complètement opposée s'emparait d'elle. Elle était folle de s'imaginer qu'elle pourrait renoncer à sa vie de Londres pour un homme, et prétendre que ce rude pays était le sien. Elle en voulait alors à Latif d'abuser de ses faiblesses charnelles, de lui prodiguer un plaisir insensé pour arriver à ses fins.

Or, alors qu'il lui proposait de mettre fin à l'impossible situation qu'ils vivaient, elle refusait. Aimait-elle être ainsi tourmentée ? Elle n'avait jamais cherché à connaître ce qui se tramait dans les profondeurs de son cœur pour la bonne raison qu'elle avait toujours été certaine de ses choix. Absolument certaine.

A moins qu'elle n'ait jamais été réellement mise au défi...

Lorsqu'elle avait refusé de suivre ses parents au Bagestan, ces derniers lui avaient opposé de la tristesse, mais peu d'arguments pour la faire changer d'avis.

Quand elle avait décidé de devenir maître de conférences, la vie ne lui avait pas mis de bâtons dans les roues. Certes, elle ne possédait pas encore une chaire dans une université prestigieuse, mais elle était encore jeune pour réaliser ses ambitions.

A bien y regarder, elle n'avait jamais été véritablement confrontée à l'adversité. Or, voilà qu'elle découvrait aujourd'hui que le doute était un ennemi redoutable.

C'était donc pour cette raison que, à cet instant précis, elle envisageait presque la mort comme une délivrance qui mettrait fin à ses doutes.

Outre son incertitude, elle était rongée par le remords d'avoir finalement convaincu Noor qu'elle faisait un bond dans le vide en épousant Bari al Khalid. Et tant qu'elle était dans les montagnes, active, à leur recherche, elle ne voyait pas la réalité dans sa vérité, à savoir que chaque jour qui passait réduisait les espoirs de retrouver les disparus vivants...

Si seulement elle avait reconnu à temps ses propres frayeurs, si elle avait regardé en face sa propre faiblesse en ce qui concernait Latif, au lieu de la transférer sur Noor, cette dernière n'aurait pas eu d'hésitations de dernière minute et ne se serait pas enfuie.

— De l'aéroport, déclara soudain Latif, il y a un autre chemin qui conduit à la plaine et permet de rejoindre Medina al Bostan. Ce n'est pas réellement une route, et il est possible que les pluies l'aient rendu impraticable. Nous aviserons le moment venu.

Jalia hocha la tête, incapable de parler, tourmentée par la culpabilité et l'indécision. C'était la première fois qu'elle était si incertaine du cours qu'allait prendre son existence.

Et l'angoisse lui coupait le souffle.

De l'aéroport, ils appelèrent le palais, mais n'apprirent

hélas rien de nouveau. La cellule de crise n'avait pas abandonné ses recherches, la disparition d'une princesse et d'un Compagnon de la Coupe mobilisant un grand nombre de personnes.

Latif et Jalia remontèrent en voiture, silencieux.

La route qui conduisait à Medina al Bostan était praticable, mais terriblement chaotique et dangereuse, car étroite et cernée de précipices.

En outre, le terrain ne permettait pas de dresser la tente ou de trouver un endroit confortable pour dormir à la belle étoile. Par conséquent, ils dormaient dans le 4x4 secoué par le souffle impressionnant du vent contre les vitres, un vent qui cherchait à introduire dans leur petit havre bien précaire, l'hostilité de la nature et des éléments.

Etendue sur la banquette arrière, Jalia écoutait le vent souffler pendant des heures avant de trouver le sommeil. La nuit, sa personnalité déchirée la torturait. Elle devait s'empêcher de se relever, de se pencher vers Latif qui dormait à l'avant, de le réveiller avec des baisers et de le supplier de la consoler et de lui faire l'amour. De prendre une décision pour elle.

Afin d'y résister, elle faisait défiler en boucle les images de ses plus beaux moments en Angleterre, réalisait des projets merveilleux. Mais le souffle régulier de Latif à son côté finissait rapidement par mettre un terme à ses

pitoyables efforts pour penser à autre chose.

Quel immense soulagement lorsqu'ils retrouvèrent la plaine et les champs bruns, or et verts qui s'étendaient à perte de vue devant eux ! Quel bonheur de revoir des villages, de découvrir de nouvelles têtes et de s'apercevoir que la vie avait continué durant l'épreuve.

Hélas, ils demeuraient toujours sans nouvelles de l'avion de Bari. Chaque jour rendait plus plausible la thèse selon laquelle il s'était écrasé en mer.

— S'ils sont tombés dans l'eau..., commença Jalia hésitante.

— On ne peut rien prédire, la coupa Latif. Cela dépend de la façon dont ils sont tombés. S'ils ont été frappés par la foudre dans les airs ou non... Seul Allah en a décidé. Mais il est aussi possible que Bari ait pu atterrir sans problème.

— Dans ces conditions, pourquoi n'ont-ils pas envoyé des balises ou des fusées de détresse ? Combien de temps peuvent-ils tenir sans être secourus ?

Jalia avait entrepris ces recherches pleine d'espoir, convaincue que deux personnes aussi vibrantes de vie que Noor et Bari ne pouvaient pas disparaître comme cela. Ils devaient forcément avoir laissé des traces derrière eux !

Mais quand les jours se transformèrent en semaines, ses espoirs diminuèrent. A présent, tout ce qu'elle

souhaitait, c'était rentrer au palais, retrouver la chaleur de sa famille et d'un environnement familial, où l'on avait peut-être commencé le travail de deuil...

Ce fut avec soulagement qu'ils virent se dessiner la ville de Medina al Bostan, à l'horizon.

Lorsqu'elle aperçut le grand dôme doré de la mosquée et ses minarets si pittoresques qui rougeoyaient sous l'éclat du soleil, Jalia se rendit compte qu'elle était recouverte de poussière et de sable. L'envie d'un long bain chaud et d'un lit confortable s'imposa à elle comme un besoin impérieux.

Peu avant midi, ils franchirent les grilles du palais qui, après avoir fait office de musée pendant trente ans, hébergeait de nouveau le sultan, sa famille et ses proches collaborateurs.

A bout de forces et de fatigue, Jalia descendit du 4x4, et fut reconnaissante au domestique qui se matérialisa immédiatement devant elle pour la décharger de son sac à dos.

— Des nouvelles de la princesse, Massoud ? demanda-t-elle.

Comme elle s'y attendait, le domestique soupira tristement.

— Rien, Votre Altesse. Et de votre côté ?

— Rien non plus.

Latif se joignit à eux et ils suivirent Massoud à travers le passage voûté qui menait à un premier patio.

Jalia s'arrêta un instant pour regarder tout autour d'elle...

Des colonnes et des arcades imposantes émanait la plénitude de la perfection. Dans un délicieux glouglou, la fontaine déversait un ruban lisse de diamants, dont le baiser du soleil sublimait la beauté à l'infini. Sur le pavé foulé par ses ancêtres depuis des générations, les ombres des arbres dessinaient des motifs envoûtants. Des grenades mûres se balançaient doucement aux branches de longs et robustes arbustes, dévoilant leur chair couleur pourpre.

Sur une impulsion, Jalia tendit la main pour en effleurer une... Parviendrait-elle jamais à s'habituer à cette beauté ?

— Mon Dieu, qu'il est bon d'être de retour...

Elle s'interrompit brusquement. Le regard de Latif venait de la ramener à la réalité.

— A la maison ? compléta-t-il sur un ton faussement interrogateur.

— Jalia ! Par Allah, tu es de retour !

Elle leva brusquement la tête. Sa mère se tenait sur le balcon, visiblement anxieuse. Le cœur de Jalia se mit à battre la chamade.

– Y a-t-il des nouvelles, maman ?

– Oui... Enfin, non, pas de Noor...

Muna jeta un coup d'œil à Latif, hésitante.

– Pour l'amour du ciel, maman, de quoi s'agit-il ? interrogea Jalia, brusquement angoissée. Que s'est-il passé ?

– Eh bien... Michael a appelé hier, ma chérie.

Cette nouvelle précipita brutalement Jalia dans sa vie d'avant, et elle eut l'impression de changer de décor, de rôle, d'existence.

– Michael ? balbutia-t-elle comme pour mieux s'en convaincre.

– Oui, Michael, ton... ton fiancé. Il s'envole aujourd'hui même.

– Pour quelle destination ?

– Le Bagestan...

A ces mots, Latif la foudroya du regard. Un regard rempli de jalousie, de douleur et d'une fureur sauvage. Un regard glacialement beau et inéluctablement effrayant.

– Le Bagestan ? répéta-t-elle d'une voix aiguë, sans y croire. Mais... pourquoi ?

Sa mère leva les yeux au ciel, en signe d'impuissance, avant de préciser :

— Tu le lui demanderas toi-même. Son avion arrive dans deux heures.

Chapitre 14.



— Il n’y avait aucune raison à ce que tu m’accompagnes ! Les yeux cachés derrière des lunettes noires et les cheveux ramenés sous un fichu, telle une star hollywoodienne des années cinquante, Jalia arpentait le parvis de l’aéroport d’un pas nerveux sans cesser de protester.

— Bien sûr que si ! rétorqua calmement Latif Abd al Razzaq.

— Cherches-tu à tout prix à attirer l’attention sur nous ? Les gens savent qui tu es, Latif. Et maintenant, ils vont se demander qui je suis !

— Je souhaite simplement rencontrer Michael, lui dit-il avec une impassibilité qui lui donna envie de hurler.

— Et ne peux-tu donc pas attendre de le voir au palais ! C’est ridicule. Il ne manquerait plus qu’il y ait un journaliste à l’affût de clichés sensationnels...

— Je veux rencontrer ton fiancé, répéta Latif.

— Michael n’est pas mon fiancé !

— Dans ces conditions, je me demande bien ce qu’il

vient faire ici.

— Moi aussi, figure-toi ! Mais je sais aussi que cela ne te donne nullement le droit de me faire une scène de jalousie. Je t'ai dit depuis le début que...

— Tu me parles de droit quand je te parle d'amour ! la coupa-t-il. Je veux voir l'homme qui, selon toi, n'est pas ton fiancé. Si tu m'as dit la vérité, qu'as-tu à craindre de cette rencontre ?

— Je n'ai pas peur que tu le rencontres ! mentit-elle alors avec assurance.

En réalité, elle ignorait elle-même pourquoi elle redoutait tant la rencontre entre les deux hommes. Peut-être parce qu'elle ne connaissait pas les motifs du voyage de Michael qui, elle ne le savait que trop, était parfois plein de surprises...

Dans la zone « Arrivées » de l'aéroport, les passagers commençaient à affluer.

Nerveuse, Jalia scrutait les visages, sentant son estomac se nouer...

— Jalia !

La voix de Michael lui fit tourner la tête. Il émergea parmi un petit groupe de voyageurs et se dirigea vers elle. Il n'avait rien perdu du charme qui faisait de lui une minivedette parmi ses collègues, à l'université.

Des personnes se retournèrent sur son passage, et

instinctivement, Jalia rajustases lunettes de soleil avant de baisser la tête. Quelques secondes plus tard, Michael l'enlaçait tendrement.

— Ma chérie ! s'exclama-t-il. Qu'il est gentil de ta part d'être venue m'accueillir alors que tu dois être épuisée. Je suis réellement navré de n'avoir pas pu venir plus tôt.

— Bonjour, Michael. Quelle surprise ! Je...

Il ne lui laissa pas le temps de finir et planta un baiser sonore sur sa bouche avant de passer un bras autour de sa taille d'un geste de propriétaire.

— Je suis moi aussi fort surpris. Je ne m'attendais pas à te voir à l'aéroport, car ta mère m'avait indiqué que tu battais la campagne à la recherche de ta cousine. Quand es-tu revenue ?

Jalia aurait tout donné pour disparaître de ce maudit hall d'arrivée. Elle sentait les yeux de Latif dans son dos comme deux poignards de feu, et redoutait que le faucon qui sommeillait en lui ne passe à l'assaut d'un instant à l'autre.

— Il y a deux heures, marmonna-t-elle. Michael, pour l'amour du ciel, pourquoi...

— Chut ! l'interrompit-il en lui donnant un autre petit baiser. Nous aurons tout le temps de reparler de cela plus tard.

Soudain, elle sentit en lui une petite gêne et comprit

qu'il n'était pas aussi heureux qu'il le prétendait de la trouver à l'aéroport. A quoi rimait donc tout ce cinéma ?

— Michael, dit-elle alors en se dégageant de son étreinte. Je te présente Latif Abd al Razzaq. Il...

— Génial ! s'écria Michael en tendant machinalement la main à Latif sans même le regarder. Vous veillez sur la princesse, je suppose.

Aussi immobile qu'un roc, Latif était campé devant lui.

Par réflexe, Jalia se plaça discrètement entre eux, pour protéger Michael d'une éventuelle attaque.

— Oui, je prends bien soin d'elle, comme vous pouvez le constater, déclara Latif d'un ton bien trop calme pour ne pas être alarmant.

— Génial ! répéta Michael. Des nouvelles de Noor ?

— Hélas, non ! répondit Jalia. Bon, allons-y à présent ! Est-ce ton unique bagage ?

Il portait un simple sac en bandoulière, un sac par ailleurs flambant neuf et entièrement en cuir. Et bien trop coûteux pour un universitaire sous-payé, pensa-t-elle sans comprendre.

— Je n'avais pas la moindre idée des vêtements dont j'aurais besoin ici, expliqua-t-il. Tout ce que je sais, c'est qu'il me faudra une *djellaba*.

— Michael, pourrais-tu parler moins fort ? lui demanda

alors Jalia à voix basse. Il se peut qu'il y ait des journalistes alentour...

A cet instant, Michael éclata de rire. Un rire qui dura trop longtemps et qui sonnait faux.

— Evidemment qu'il y a des journalistes !

Se retournant, il désigna alors d'un geste décidé une femme blonde au visage anguleux qui se tenait juste derrière eux.

— Voici Ellin Black, du *Evening Herald*. Tu la connais sûrement de nom. Ellin, je te présente ma future épouse, la princesse Jalia.

— Ravie de vous rencontrer, princesse, déclara Ellin Black en lui adressant un sourire conventionnel et poli.

Après quoi, elle jeta un rapide coup d'œil à Latif, et la plus vive curiosité mêlée à un intérêt tout féminin pour le bel homme qui se tenait devant elle brilla dans ses yeux.

En toute autre circonstance, Jalia aurait éclaté de rire. Hélas, elle n'avait guère l'esprit à rire !

— Et vous, qui êtes-vous ? demanda Ellin Black à Latif.

— Je veille sur la princesse, décréta-t-il d'un ton doux en s'inclinant respectueusement.

— Voici John ! enchaîna Ellin avec enthousiasme. Le photographe du *Herald*.

De toute évidence, elle entretenait une amitié intime avec l'homme aux tempes grisonnantes qu'elle désigna du doigt à ce moment-là.

John Bentinck leur adressa un petit signe de la main avant d'ajuster tranquillement sa caméra vidéo sur son œil et de commencer à filmer.

Une heure plus tard, après avoir demandé à Michael de la suivre dans ses appartements privés, Jalia lui ordonna d'un ton crispé :

— Assieds-toi, Michael. Que veux-tu boire ?

Elle était dans une telle fureur, qu'elle avait de la peine à parler.

— Je me damnerai pour une tasse de thé, lui dit-il.

Ils avaient effectué le trajet de l'aéroport au palais dans le plus grand silence, Jalia furieuse de la trahison de Michael, et ce dernier fort mécontent contre son amie qui avait refusé que les journalistes montent avec eux dans la limousine.

Michael, après avoir tenté de lui expliquer de quelle façon brillante il s'était débrouillé pour signer un contrat d'exclusivité avec le *Herald*, s'était subitement tu, vaguement conscient de l'erreur qu'il avait commise.

Sur le siège avant, à côté du chauffeur, Latif ressemblait à une statue de bronze, mais Jalia pouvait imaginer sans peine les différents éclairs qui défilaient dans son regard,

et ne cessait de guetter le moment où Latif allait bondir sur Michael.

Michael, quant à lui, se moquait éperdument de celui qu'il prenait pour le garde du corps de Jalia.

Curieusement, Latif resta imperturbable. A leur arrivée au palais, il se contenta de s'incliner et de disparaître, laissant Jalia encore plus anxieuse, presque déçue.

Naturellement, elle allait expliquer la situation à Michael et cependant... Tout n'aurait-il pas été bien plus facile si Latif avait revendiqué ses droits ?

Ce fut alors qu'elle se rappela qu'il n'était pas dans la nature de Latif de revendiquer. Qu'avait-elle espéré ? Qu'il mette un coup de poing à Michael ? Qu'il l'envoie rouler par terre ?

Elle comprit trop tard qu'elle aurait dû provoquer l'épreuve de force à l'aéroport, avant qu'Ellin Black ne se méprenne sur la situation. Manifestement, Michael avait trouvé le moyen de se faire payer son voyage au Bagestan en conviant des journalistes. Ce qui allait impliquer de la publicité. En ne levant pas tout de suite le malentendu sur leur relation, elle lui avait prêté une crédibilité qu'il allait être difficile de démentir.

« Pourquoi n'avait-elle pas fait preuve de plus de clairvoyance, une heure plus tôt ? » s'en voulut-elle.

Elle était alors si préoccupée à ne pas créer de scandale et ne pas provoquer, en public, de scène qui aurait fait le

lendemain la une des journaux, qu'elle avait manqué l'occasion de rétablir la vérité.

Tout cela, c'était la faute de Latif ! Si elle n'avait pas été si soucieuse de ce qu'il pouvait bien penser, elle aurait géré la situation avec davantage de discernement. Et si seulement Latif avait dit quelque chose... Alors Michael aurait compris que...

Ah, assez ! Il fallait qu'elle se reprenne, et vite !

D'une voix calme, elle ordonna à sa domestique d'apporter du thé et des jus de fruits, puis elle prit place dans un fauteuil et tenta de remettre de l'ordre dans ses esprits.

Michael ne s'était pas encore assis. Sous la marquise de verre du balcon, il admirait le patio et toutes les arcades qui formaient des jeux d'ombre et de lumière d'une grande sensualité. Le clapotis de l'eau et le chant des oiseaux animaient le superbe tableau qui s'étendait à ses pieds.

— C'est fabuleux ! s'exclama-t-il au bout d'un moment. L'authentique, il n'y a rien de tel, n'est-ce pas ? Les hôtels modernes n'arrivent pas à la cheville de ces splendeurs antiques. Regarde ce carrelage... J'ai mené des fouilles durant lesquelles nous avons découvert des motifs semblables à celui-ci ; ils remontaient au ^{vm}e siècle ! Ce palais doit avoir...

— Oui ! et Ghasib avait de bonnes raisons de le

transformer en musée, le coupa-t-elle, agacée. Il est d'ailleurs toujours ouvert au public, excepté l'aile où vit la famille du sultan.

— La famille du sultan ! minaуда Michael en riant. Au fond, personne en Angleterre n'a été surpris de découvrir que tu étais une princesse. Dans la salle des profs, certains te surnommaient déjà la Reine des Glaces. Le savais-tu ?

De nouveau, il éclata de rire.

Pour sa part, Jalia n'apprécia pas mais n'en montra rien.

La domestique revint avec un plateau qu'elle disposa sur une petite table. Jalia la congédia et déclara avec un calme qu'elle était loin de ressentir :

— Je l'ignorais. A présent, viens boire ton thé !

Michael quitta son poste d'observation à regret et se laissa tomber dans le sofa, en face de Jalia.

Cette dernière versa la boisson ombrée et brûlante dans des tasses en cristal dorées à l'or fin puis lui en tendit une.

— Qu'espères-tu obtenir de toute cette affaire, Michael ?

Lui lançant un petit regard anxieux, il toussota.

— Allons, Jalia, pourquoi me parles-tu sur ce ton ? J'ai rempli ma part du contrat en ce qui concerne nos prétendues fiançailles. Pourquoi n'en profiterais-je pas

un peu à mon tour ?

— Tu débarques ici sans prévenir, à un moment des plus pénibles pour moi et ma famille, accompagné d'une journaliste louche et...

— Ellin n'est pas louche du tout ! Et comment pouvais-je prévoir que tu le prendrais au tragique ? Est-il donc si terrible que nos fiançailles soient rendues publiques ? En quoi cela affecte-t-il ta vie, Jalia ?

— Ne détourne pas la conversation ! La question est plutôt : en quoi cela sert-il tes intérêts ?

Prenant un morceau de sucre, Michael le fit délicatement tomber dans sa tasse, avant d'avaler une gorgée de thé.

— Cela fait des années que j'attends l'occasion de voir les collections privées d'art antique que possèdent les princes des Emirats du Barakat, commença-t-il. Je ne t'apprends rien. Tu sais aussi quelle impulsion cela donnerait à ma carrière universitaire si j'y parvenais. Dois-je te rappeler comme il est difficile, de nos jours, de faire carrière à l'université ?

— Non, je le sais parfaitement, répondit-elle d'un ton glacé.

Ignorant sa froideur, il enchaîna avec animation :

— Te rappelles-tu la photo de ce plat Mithra que Jasmin Shaw a publiée il y a quelques années, suggérant que

c'était la copie d'un fabuleux original ? Or, la rumeur veut que, pendant la guerre entre le Parvan et le Kaljukistan, le roi du Parvan ait réellement vendu au roi Daud des Emirats du Barakat un plat Mithra qui se trouverait maintenant dans la collection privée du prince Rafi. Aussi, si je pouvais...

— Michael, quel rapport avec nos fiançailles ?

— Allons, ne sois pas si naïve ! s'exclama-t-il, irrité. Tu as des liens familiaux ou diplomatiques avec tout ce beau monde ! Si je suis ton fiancé, je ne suis plus un universitaire lambda, tu comprends ? Je fais partie du sérail.

Reposant sa tasse de thé, il poursuivit :

— Le *Herald* a pris contact avec moi au sujet d'un article sur les trésors antiques du golfe de Barakat. On me demande de publier un article sur des pièces de collections privées avec photos à l'appui. D'où ce voyage... Les trésors antiques du Moyen-Orient vont enfin passer à la postérité, Jalia ! Et il se peut que j'obtienne une émission à la télé, si tout marche comme je le souhaite ! Cela donnera un bond formidable à ma carrière.

Elle se mit à le fixer, sans en croire ses oreilles.

— La télévision ? Les tabloïds ? Je ne savais pas que tu avais l'ambition de devenir un historien populaire de l'art.

Lui qui s'était toujours gardé de la moindre compromission ! Lui qui se fichait jusque-là de gagner ou non de l'argent ! Qui se moquait de ses collègues se pavanant à la moindre publication d'un de leurs articles ! Que s'était-il donc passé ?

— Je l'ignorais moi-même jusqu'à ce que le *Herald* m'en fasse prendre conscience. Hélas ! Tu connais les budgets serrés de l'université.

Jalia reposa sa tasse sur la table plus brutalement qu'elle ne l'avait souhaité.

— Tu as donc pensé que tes prétendues fiançailles avec moi t'ouvriraient toutes les portes et te dérouleraient le tapis rouge ?

— Ai-je eu tort ?

— Oui, parce que ces fiançailles ne sont pas authentiques. Quant à moi, j'ai eu tort de mentir à mes parents à propos de notre relation, mais à l'époque, je croyais que c'était la seule solution. Quant à tromper les princes du Barakat et le sultan lui-même, ce serait plus qu'un tort : ce serait une terrible insulte. Et il n'en est pas question.

— Nous pouvons toujours nous marier, avança alors Michael, tandis qu'un éclair désespéré brillait dans ses yeux.

— Pardon ?

— Pour quelque temps seulement ! Ensuite nous divorcerions. Nous sommes de bons amis, n'est-ce pas ? Ne veux-tu pas que moi aussi je me fasse une place au soleil ? Sans quoi, je ne pourrai pas faire carrière, c'est bien trop compliqué, ajouta-t-il d'un ton malheureux.

— Michael, te rends-tu compte de ce que tu dis ? murmura-t-elle, épouvantée. Qui t'a mis une telle idée en tête ?

— Toi, Jalia.

— Ecoute, il est hors de question de continuer cette mascarade ! Je vais y mettre un terme tout de suite !

— Mais pourquoi, si cela sert aussi ta cause ? Je t'en prie, Jalia, réfléchis avant d'agir.

— La plaisanterie est terminée, Michael. Je suis navrée de te placer dans une situation embarrassante, mais c'est toi qui t'es jeté sous les feux de la rampe, alors qu'il s'agissait d'un arrangement confidentiel entre nous. En outre, tu sais parfaitement que tu n'aurais jamais dû agir ainsi sans me consulter. Tu m'as trahie !

Un long silence s'installa.

Michael fixait la jeune femme, consterné...

— Je suis navré, reprit-il enfin. J'ignorais que tu réagirais de cette façon. Seulement, j'ai fait quelque chose de réellement stupide... Je... je regrette de devoir t'annoncer qu'il ne va pas être aussi aisé que tu le crois

d'apporter un démenti.

— De quoi s'agit-il ? s'écria Jalia, affolée. Qu'as-tu encore fait ?

S'éclaircissant la gorge, Michael se lança alors dans un bien étrange récit.

— Pour fêter mon contrat avec le *Herald*, Ellin m'a invité chez Savoy. Nous avons bu à mon brillant avenir. Le Moët et Chandon coulait à flots. Comme tu le sais, c'est mon champagne préféré... J'en ai bu des coupes et des coupes, et j'étais complètement ivre.

Une curieuse prémonition fit frémir Jalia.

Blême, désespéré, Michael lâcha subitement :

— Ellin connaît la vérité à notre sujet.

— La vérité ?

— Elle sait que la princesse Jalia était si terrifiée à l'idée d'un mariage forcé au Bagestan qu'elle a prié son ami gay de faire office de fiancé.

— Oh, mon Dieu...

— Ellin voulait naturellement tirer profit de la confiance, mais comme le contrat que j'ai signé avec le *Herald* dépend en grande partie de nos fiançailles, déontologiquement, elle ne pouvait pas. Elle prétend pourtant que l'histoire ferait sensation, notamment avec la disparition de la princesse Noor, puisque le bruit

court que cette dernière a peut-être fui pour échapper à un mariage forcé. Ton histoire apporterait donc de l'eau au moulin... Noor aurait choisi la mort afin d'échapper à un mariage malheureux. Tu vois d'ici les titres des journaux.

Jalia eut l'impression qu'elle manquait d'oxygène. Elle se retint à l'accoudoir du sofa...

— C'est pourquoi nous devons maintenir que nous sommes fiancés. Sinon, tu imagines le scandale. Je suis désolé, ma chérie. Bien plus que tu ne crois. Tu peux me rouer de coups si cela te soulage, mais cela ne me fera pas autant souffrir que mes propres remords.

Jalia fixait Michael sans réellement le voir. A la révélation qu'il venait de lui faire et qui ressemblait fort à une catastrophe, une certitude venait de s'imposer à elle : elle était amoureuse de Latif Abd Al Razzaq.

Une autre catastrophe.

Chapitre 15.



FIANCE A UNE PRINCESSE !

Une exclusivité du *Herald*.

« Michael Wickliffe, docteur en histoire de l'art, collectionneur et chargé de cours à la prestigieuse université de King James IV a tout pour être comblé. Non seulement sa demande en mariage a été acceptée par l'élue de son cœur, Jalia Shahbazi, une collègue de l'université, mais on a dernièrement découvert que celle-ci était une princesse. Jalia est effectivement la cousine du sultan Ashraf al Jawadi, récemment monté sur le trône du Bagestan. »

Dans l'un des patios inondés par les rayons du soleil matinal, on servait un petit déjeuner commun depuis la disparition de Noor et de Bari.

Les journaux du monde entier étaient à la disposition des hôtes qui pouvaient les lire tout en sirotant leur café. Une radio, une télévision et un téléphone avaient également été installés.

Sachant pertinemment qu'elle allait être la une des journaux, Jalia descendit de bonne heure. A son grand dam, pas assez tôt... Latif était déjà installé à la table du petit déjeuner, seul, plongé dans la lecture d'un journal anglais.

En l'entendant approcher, il leva les yeux.

Jalia s'immobilisa devant son visage aussi pâle et sévère que celui d'un juge.

— Latif..., murmura-t-elle d'une voix étranglée.

Elle avait espéré le voir en tête à tête, la veille, pour tenter de s'expliquer, mais les dernières informations l'en avaient empêchée en accaparant l'attention générale : une chaîne de télévision prétendait en effet que Noor avait été repérée sur un ferry français. Il avait fallu des heures pour confirmer ce que chacun pressentait d'instinct : il s'agissait d'une fausse nouvelle.

Latif replia et reposa son journal sur la table. Chacun de ses mouvements précis semblait calculé. Il se leva enfin, faisant grincer sa chaise sur les carreaux et toisa la jeune femme.

— Donc tu n'as pas démenti l'histoire de ton fiancé.

— Non, parce que... Enfin, Michael n'est pas mon...

Les yeux de Latif se plissèrent dangereusement.

— Il n'est pas ton fiancé ? C'est bien ça ?

Sa voix était menaçante, rauque, dédaigneuse même.

Jalia sentit ses jambes devenir de coton.

— Le *Herald* a donc publié un mensonge, poursuivit-il.

— Oui... Enfin, pas exactement...

Déglutissant avec difficulté, elle serra les lèvres et respira profondément. Elle ne reconnaissait plus l'homme qui se tenait devant elle. C'était devenu un inconnu en colère, effrayant... La fureur qui émanait de sa personne semblait s'être matérialisée et rôdait autour d'elle telle une bête sauvage.

— Oui ou non ? Décide-toi, à la fin ! lui ordonna-t-il durement.

— Nous sommes obligés pour l'instant de faire croire que nous sommes fiancés, avoua-t-elle dans un souffle.

Alors, sous le regard adamantin de Latif, Jalia marmonna une explication.

Il l'écouta sans broncher. Et, avant qu'il ne lui réponde, elle comprit que l'explication venait trop tard et que quelque chose s'était brisé entre eux.

— Tu te sers de tes prétendues fiançailles aujourd'hui de la même façon qu'autrefois : pour te protéger de moi, conclut-il. Mais tu n'as plus besoin de ce mensonge, Jalia, car tu n'as plus rien à craindre de moi.

— Pourquoi mets-tu ma parole en doute ? Je t'ai dit la

vérité !

— Et alors ? Qu'attends-tu de moi à présent ?

Le cœur de la jeune femme se mit soudain à battre une funeste chamade. Elle n'avait pas cru qu'il serait si difficile de s'expliquer avec lui. Comment aurait-elle pu imaginer, qu'au moment où elle lui déclarerait son amour, Latif ne serait plus intéressé ?

— Rien, laissa-t-elle tomber d'une voix atone. Je voulais simplement que tu saches comment tout cela était arrivé.

— Pourquoi ?

— Peut-être l'as-tu oublié, mais tu m'as dit un jour que tu m'aimais...

Relevant fièrement la tête, elle rassembla tout son courage et le regarda bien en face.

— Moi aussi, Latif, je t'aime. Je suis navrée de m'en rendre compte si tard. Je t'aime et... et je veux rester avec toi, même si cela signifie m'installer au Bagestan...

Il la jaugea par-dessous ses lourdes paupières et, durant quelques secondes, le cœur de Jalia battit avec tant d'espoir qu'elle en suffoqua presque...

— Tu viendrais t'installer au Bagestan pour moi ? dit-il enfin, sceptique.

— Si c'est ce que tu désires, oui.

— Jalia, je te rappelle que tu es déjà fiancée, lâcha-t-il

froidement. N'as-tu pas honte de trahir ainsi ton fiancé ?

— Il s'agit d'une mauvaise blague qui a dégénéré. Je t'ai expliqué ce que la journaliste avait dit à Michael et...

— Et pourquoi n'es-tu pas venue me voir *avant* que cette histoire ne soit imprimée ?

— Qu'aurais-tu pu faire ?

— Cela n'a plus d'importance maintenant, déclara-t-il sèchement. Tu as reconnu que tu étais fiancée et refusé de le démentir. Qu'attends-tu de moi exactement ?

— J'attends d'abord que l'on retrouve Bari et Noor. Ensuite, j'essaierai de me désengager auprès de Michael sans scandale.

— Ne veut-il pas t'épouser ?

— Pas vraiment, répondit-elle, gênée.

A ces mots, il lui lança un long regard impénétrable.

— Ce n'est pas ce que tu penses..., commença-t-elle.

Ne pouvait-il donc pas comprendre que les raisons qui poussaient Michael à l'épouser étaient à l'opposé des siennes ? Courageusement, elle reprit :

— Nous annoncerons que nos fiançailles sont rompues dès que...

— Et que suis-je censé faire pendant ce temps ? demanda-t-il avec hauteur. Attendre mon tour et sourire à la femme promise à un autre ? A moins que tu ne

souhaites tromper ton fiancé avant ?

— Latif, je t'aime !

Bon sang ! Pourquoi tout allait-il de travers ? Pourquoi ne parvenait-elle pas à s'expliquer clairement ? Et pourquoi refusait-il de comprendre ?

— Il s'agit d'un bien petit amour, Jalia, si tu peux accepter d'être fiancée à un autre, même temporairement.

— Là n'est pas la question !

Aux abois, elle se jeta à son cou, pressant son visage contre son torse. Puis elle se mit à pleurer, le corps secoué de spasmes.

Latif demeura impassible, imperturbable, et ne fit pas le moindre geste pour la serrer dans ses bras.

Honteuse, elle finit par le relâcher et s'écarta de lui.

— J'ai subi assez d'humiliations et de mensonges, Jalia, articula-t-il lentement. J'ai saisi la leçon. A toi de la comprendre à ton tour.

LE MONDE ETINCELLANT DES GRANDS DE CE MONDE...

« Concernant les fiançailles de la princesse Jalia et du Dr Michael Wickliffe que nous vous annoncions dernièrement, les apparences sont-elles bien conformes à

la réalité ?

» Il semble que, lors de sa première visite au Bagestan, la princesse Jalia, connue également sous le nom de Reine des Glaces en Angleterre, avait complètement fondu pour un beau Compagnon de la Coupe du sultan. Or, dès son retour en Angleterre, Wickliffe et elle annonçaient leurs fiançailles au cercle de leurs intimes. Selon des proches, cette nouvelle était des plus inattendues.

» Essaie-t-on de mystifier le rayonnant fiancé ? »

— Je souhaiterais que vous occupiez un poste dans l'une de nos universités, proposa la sultane à Michael. Sous Ghasib, les universités manquaient volontairement de fonds, car il savait que les étudiants pouvaient être source de dissidence. Ashraf entend pour sa part redonner du prestige aux facultés de notre pays.

Tous les vendredis soir, le sultan et son épouse Dana organisaient des dîners dans leurs appartements privés, ou dans l'un des patios du palais. Les membres de la famille et les Compagnons de la Coupe y participaient toujours, à titre d'invités permanents.

Ce soir-là, le traditionnel *sofreh* avait lieu près de la fontaine. On avait étendu une nappe sur la pelouse, où l'on avait disposé les différents mets. La première fois que Jalia avait assisté à ce dîner, son cœur s'était serré

d'émotion devant le tableau de toute sa famille recomposée, qui se régalaient tranquillement de riz et d'agneau, de poulet à la sauce grenadine, et qui picorait de délicieux grains de grenade, aussi éclatants que des rubis, disposés dans des bols.

Aujourd'hui, en revanche, Jalia ne prenait aucun plaisir au rassemblement familial. En raison tout d'abord de la présence encombrante de Michael, lequel était accueilli et traité comme son fiancé. Ensuite, à cause de l'angoisse liée à la disparition de Noor. Quant à la présence de Latif, elle rôdait autour d'elle à l'étouffer.

— Merci, Votre Altesse, nous ne manquerons pas de réfléchir à cette proposition, répondit Michael. Existe-t-il des projets concernant l'inventaire des anciennes collections royales ? enchaîna-t-il sans complexe, ignorant le regard noir de Jalia. Je vous offrirai volontiers mon aide.

Découragée, la jeune femme feignit de s'intéresser à autre chose et repensa à sa récente conversation avec la sultane.

Quelques minutes plus tôt, elle lui avait avoué la vérité concernant sa véritable relation avec Michael. Manifestement,

Dana avait flairé un problème... Aussi Jalia n'avait-elle pas pu résister à la tentation de passer aux aveux.

— Les fiançailles viennent juste d'être annoncées, nous

ne pouvons pas faire part de votre rupture dans l'immédiat, avait dit Dana après avoir écouté patiemment ses explications. Ton image de marque en serait égratignée, et il est inutile de provoquer une nouvelle hystérie médiatique.

Jalia avait été soulagée de pouvoir se confier à Dana, et heureuse de constater que celle-ci ne la jugeait pas et cherchait une solution.

— Cela dit, avait poursuivi la sultane, il va falloir que tu te dégages de l'affaire le plus tôt possible. Je ne connais pas exactement l'ampleur des rumeurs liées à tes fiançailles, mais cela risque de te placer dans une position délicate...

A cet instant, elle avait jeté un bref regard dans la direction de Latif qui était assis près de la fontaine, avant d'ajouter :

— Nous reparlerons de tout cela ultérieurement. Rejoignons nos invités, il ne faudrait pas que notre aparté suscite de nouvelles rumeurs. Je me demande bien qui les répand d'ailleurs...

A présent, la sultane s'entretenait avec Michael afin de montrer qu'elle s'intéressait au fiancé de Jalia.

Latif était assis à l'autre bout de la nappe et, tel un aimant, attirait irrésistiblement le regard de Jalia. Chaque fois que leurs regards se croisaient, le cœur de la jeune femme battait plus fortement. Puis elle détournait

vivement le regard, comme prise en flagrant délit.

Désormais, l'expression de Latif ne lui renvoyait que de l'indifférence. Son regard ne trahissait pas le moindre souvenir concernant ce qu'il s'était passé entre eux ; elle ne lisait ni désir, ni condamnation, ni intérêt. Il ne semblait même plus remarquer qu'elle était un être humain. Ses yeux verts la traversaient sans la voir, comme si elle était transparente, et chaque fois, son cœur saignait un peu plus.

Oh ! comme l'ambiance était différente des premiers jours, lorsque son regard émeraude s'apparentait à un contact physique. Un regard magnétique, plein de promesses qui avait pourtant fini par la perturber, l'angoisser... Au point qu'elle s'était sentie menacée. Et la peur terrifiante qu'elle avait alors ressentie en découvrant ses propres sentiments l'avait conduite à cette ridicule histoire de fausses fiançailles qui prenait, aujourd'hui, des proportions délirantes.

Mais visiblement, toute brûlante qu'elle ait été, la passion de Latif se révélait bien éphémère... Tant pis ! Cela lui aurait au moins permis d'en apprendre davantage sur ses véritables sentiments à elle. Force était de reconnaître que la cour assidue qu'il lui avait faite, son regard brûlant et possessif, sa maîtrise dans l'art d'aimer, tout avait concouru à lui procurer la sensation d'exister réellement en tant que femme. Et tout cela resterait gravé à jamais en elle.

Naturellement, elle n'épouserait jamais Michael, et elle avait été rassurée de savoir que Dana envisageait l'annonce d'une rupture dans un futur proche. Ce n'était pas cette histoire qui la peinait, mais le fait de savoir que Latif la dédaignait à présent.

Allons, n'était-ce pas mieux ainsi ? Sa vie était en Angleterre. Que viendrait-elle faire au Bagestan ? se demanda-t-elle avec un soupir tout en parcourant du regard la foule animée et joyeuse. Son attention revint à Michael et Dana, toujours en pleine discussion.

— Je présume que, tôt ou tard, il faudra effectivement procéder à un tel inventaire, répondait Dana. Mais je ne sais pas si cela fait partie des priorités du sultan.

— Je l'espère, dit Michael en souriant. Ce sont ces joyaux de l'art qui attestent de la richesse historique du Bagestan.

La collection privée du sultan Hafzuddin était légendaire. Il est primordial de savoir ce qu'il reste après les exactions commises par Ghasib, ne croyez-vous pas ?

— Certes ! Encore que cela ne soit pas aussi urgent que de rétablir le système d'irrigation dans les villages qui n'avaient pas l'heur de soutenir la politique de Ghasib, conclut la sultane avec un beau sourire. Je suis certaine que vous en conviendrez.

— Hélas, je ne vous serai-d'aucune utilité dans ce domaine, répondit Michael avec un air mi-contrit, mi-

amusé.

— Jalia ! Debout !

La voix de Latif pénétra dans son sommeil, et pendant quelques secondes, elle crut qu'il avait dormi près d'elle, comme dans la montagne.

— Réveille-toi ! répéta-t-il d'un ton plus pressant.

Jalia se redressa, le cœur battant. La douce lumière du photophore alliée aux premiers rayons du soleil qui filtraient à travers les moucharabiehs dessinait d'originales arabesques dans la chambre. Encore tout endormie, elle se méprit sur sa venue précipitée dans sa chambre.

— Latif ! s'exclama-t-elle les larmes aux yeux.

Mais comme elle tendait la main vers lui, il se recula en déclarant durement :

— Il y a du nouveau !

Elle remarqua alors qu'il était vêtu d'un jean, d'une chemise et d'un blouson d'aviateur. Elle comprit soudain qu'il ne venait pas lui parler d'amour.

— Est-ce Noor ? L'a-t-on retrouvée ? Est-elle vivante ? Et Bari ?

Les yeux de Latif glissèrent sur son corps comme si, malgré lui, il avait été attiré par sa chevelure sensuellement ébouriffée et son déshabillé osé qui

couvrait à peine sa poitrine.

Mais l'accès de faiblesse fut éphémère.

La regardant droit dans les yeux, il déclara :

— La CB de l'avion de Bari a envoyé un signal. Il provient des îles du golfe.

— *Alhamdolillah !* s'écria-t-elle en éclatant en sanglots. Cela signifie-t-il qu'ils sont vivants ?

— Je l'espère, princesse. Mais nous ne pouvons être sûrs de rien tant que nous ne nous sommes pas rendus sur place. Deux hélicoptères sont prêts à décoller et Ashraf me prie de me joindre à l'expédition. Peux-tu...

— Je viens avec toi ! décréta Jalia en se levant d'un bond.

— Non ! trancha-t-il. Ashraf te charge d'annoncer la nouvelle aux parents de Noor. Dana t'attend par ailleurs dans le petit salon.

L'attrapant par le bras, Jalia s'écria :

— Dana peut se passer de ma présence. J'en ai pour deux secondes à m'habiller. Attends-moi. Je veux...

— Tu ne viens pas avec moi ! déclara-t-il, mâchoires serrées. Ne fais pas l'enfant, Jalia. Ce n'est pas un endroit pour toi.

— Mais si Noor est blessée...

— Un médecin nous accompagne. Penses-tu que le

sultan soit aussi inconséquent ?

— Latif..., insista-t-elle sans lâcher son bras.

Ce dernier lui saisit alors le poignet et le serra au point de lui faire mal.

— N'écoutes-tu donc jamais rien ni personne ?

Mais il avait commis une erreur en la touchant...

Incapable de résister plus longtemps à la tentation, il l'attira à lui et enfouit sa main dans la masse soyeuse de sa chevelure. Jalia poussa un petit cri rauque, qui fouetta les sens du cheikh... Sans plus attendre, sa bouche bâillonna celle de la princesse.

Au moment où cette dernière voulut tout naturellement nouer ses bras autour de son cou, Latif se dégagea brutalement. Ils se jaugèrent alors durant de longues secondes, haletants et terriblement conscients de la tentation que représentait le lit baigné d'une lumière dorée, derrière eux...

L'indifférence qu'il lui avait témoignée durant les derniers jours venait brusquement de tomber, comme un masque que l'on retire, et le cœur de Jalia se gonflait de joie devant le regard retrouvé de Latif...

Hélas, ce moment ne dura pas.

En un rien de temps, il reprit le contrôle de lui-même.

— Réveille les parents de Noor, ordonna-t-il. Je vous

donnerai des nouvelles dès que j'en aurai.

Chapitre 16.



Lorsque, plus tard, elle y repensa, il parut curieux à Jalia que ce fût précisément dans ces moments d'angoisse extrême, où toute la famille s'était rassemblée au palais dans l'attente de nouvelles qui tardaient à venir, qu'elle comprit enfin tant de choses sur elle-même et sur la vie. Sur la famille, les liens du sang et le sens du devoir.

Sur l'amour aussi.

Noor était-elle encore en vie ? A moins qu'elle ne fût terriblement blessée... Mais quel que soit son sort, Jalia ne pouvait rien changer au destin de sa cousine.

L'existence était courte et précieuse. Jalia allait-elle vivre la sienne sans amour ? Allait-elle fuir les défis que lui offrait la vie ?

Elle avait deux pays, celui de sa naissance et celui de ses ancêtres et de son sang. Elle appartenait aux deux. Les deux l'appelaient, mais un seul avait réellement besoin d'elle, de tout ce qu'elle était et ce qu'elle pouvait être. Un seul avait besoin de son cœur, de son esprit, de son amour, de sa formation, de son engagement, de la

vie qu'elle mènerait, des enfants qu'elle aurait.

En retour, ce pays lui offrait son histoire, la majesté de ses paysages, un sens profond de la famille et de l'appartenance à un peuple, ainsi que le cœur d'un amant fort et valeureux, un homme unique — si toutefois elle était capable de le reconquérir...

Et quand bien même elle échouerait, son avenir était dans ce pays, où elle pourrait accomplir de grandes choses si elle voulait bien s'en donner la peine. Sa contribution serait essentielle ! Oui, que Latif l'aime ou non, sa place était désormais ici.

Au Bagestan.

Jalia avait lu la vérité dans les yeux de Latif : il l'aimait. Son indifférence était une stratégie. Mais cela ne signifiait pas pour autant qu'elle pouvait le faire changer d'avis.

Leurs prières furent enfin exaucées. Au moment où le soleil atteignait son zénith dans l'azur limpide, Latif appela pour annoncer que Noor et Bari étaient vivants et en bonne santé.

Ils avaient été contraints d'atterrir, à cause du violent orage, sur une des plus petites îles du golfe, Le Talon de Salomon.

Débordante de joie, Zaynab, la mère de Noor, s'entretint en premier lieu au téléphone avec sa fille, puis ce fut le tour de son père, des cousines, des tantes et des oncles.

Jalia pleurait à chaudes larmes quand elle prit l'appareil pour discuter avec sa cousine et amie d'enfance.

— *Alhamdolillah rabilalamin* ! commença le père de Noor une fois qu'ils eurent raccroché.

Et toute la famille poursuivit en chœur :

— *Al rahman, al raheem.*

« Loué soit Allah, le Seigneur du Monde, le Compatissant, le Miséricordieux », disait la prière.

A cet instant précis, Jalia se rendit compte qu'elle n'était pas seule dans sa vie, mais qu'elle faisait partie de la grande chaîne de l'âme humaine.

— Je t'en prie, cesse de te flageller, disait gentiment Noor. Ma fuite n'a rien à voir avec tes mises en garde concernant mon mariage. En outre, cette aventure éprouvante est peut-être la meilleure chose qui me soit arrivée.

Noor était descendue de l'avion méconnaissable. Elle avait maigri, bruni ; ses cheveux avaient blondi à cause du soleil. Mais surtout, une expression que Jalia ne lui avait jamais vue brillait désormais dans ses yeux...

A ces mots, Jalia éclata en sanglots. Ces derniers temps, elle n'arrivait plus à contrôler ses émotions.

— C'était si difficile, commença-t-elle. Ne pas savoir ce qu'il t'était arrivé, où tu étais... Tout le monde me maudissait dans le secret de son cœur, mais certainement

pas aussi fort que moi-même. J'ai eu tellement tort de...

— Tort ? Tu ne pouvais avoir plus raison. Bari ne m'aime pas, il ne m'a jamais aimée.

— Oh, Noor ! s'exclama Jalia, fortement peinée.

A cet instant, sa cousine sortit la main de l'eau de son bain pour contempler un instant ses ongles abîmés. A son arrivée au palais, elle avait pris un copieux repas, puis elle s'était mise au lit et avait fait le tour du cadran. Dès son réveil, elle s'était plongée dans un bon bain parfumé aux huiles essentielles.

— Amusant, n'est-ce pas, toutes ces rumeurs dans les journaux à propos d'un mariage forcé ? reprit Noor. C'en était un, effectivement, mais pas au sens où on l'entend communément. Je me demande pourquoi les médias ne se préoccupent pas plus du sort des hommes que l'on sacrifie sur l'autel du devoir familial.

— Détrompe-toi, Noor. Je pense que Bari est amoureux de toi. Il m'a dit...

— Je me moque de ses confidences !

— Il m'a dit qu'il aurait dû comprendre plus tôt ses sentiments et qu'il est véritablement tombé amoureux de toi sur l'île, insista Jalia.

— Vraiment ? Alors il a. une curieuse façon de manifester cet amour.

— Noor, ne peux-tu pas discuter avec lui ? Ecouter ce

qu'il a à te dire ?

— En réalité, je me moque qu'il soit tombé amoureux de moi, si tant est qu'il le soit. Il s'est réveillé trop tard, décréta durement sa cousine avec une moue dédaigneuse.

— Je présume que Latif est dans les mêmes dispositions d'esprit à mon égard, soupira alors Jalia. Il pense certainement lui aussi que je me suis réveillée trop tard.

— Oh, Jalia, s'écria Noor. Quel gâchis que cette affaire de princesses !

— Oui, d'une certaine façon...

A cet instant, Jalia s'empara de la poupée artisanale que Noor avait trouvée sur l'île et, d'un air absent, se mit à jouer avec ses bras. Le jouet sentait la fumée et le moisi, et il s'en dégageait comme une détresse enfantine.

— ... mais pas entièrement, précisa-t-elle. Certaines choses sont désormais plus claires pour moi. Je sais maintenant ce que je dois faire, ce qui n'était pas le cas, avant. Je me suis trompée en ce qui concernait le Bagestan. A présent, je sais à quel point j'aime ce pays. Et je sais aussi qu'il est ma véritable patrie, en dépit de tout ce que j'ai vécu en Angleterre. Je suis prête à me consacrer à sa reconstruction... Aider des femmes comme celles de la tribu de Sey-Shahin, par exemple. Elles doivent faire face à la globalisation du marché et luttent pour conserver leurs spécificités. De telles entreprises

me tiennent désormais à cœur, et c'est à Latif que je le dois, quoi qu'il arrive.

Effleurant d'un pouce distrait le collier en coquillages de la poupée, elle poursuivit :

— Dans un camp de réfugiés, quelque part dans le monde, une enfant a peut-être la même poupée et souffre je ne sais quel tourment. Je veux contribuer à faire diminuer cette souffrance...

Jalia se tut, de nouveau au bord des larmes.

Les yeux de Noor brillaient eux aussi et elle regarda un instant sa cousine sans rien dire.

— Latif t'aime, lui assura-t-elle tout à coup. Il t'aime toujours. J'ai bien vu la façon dont il te regardait, hier, au dîner. Cela ne trompe pas.

— C'est probable, mais je crois qu'il se fiche désormais de cet amour. Il a décidé que je n'en valais pas la peine. C'est à ce problème-là que je me heurte : il se peut qu'il m'aime, mais il ne veut plus rien avoir à faire avec moi.

— Il faut absolument que tu te désengages auprès de Michael, déclara Noor avec autorité en sortant de son bain. Pourquoi ne pas dire simplement la vérité ?

— Pas maintenant, ce ne serait pas judicieux. Mes parents sont retournés en Angleterre pour régler certaines affaires, et je ne voudrais pas que le *Herald* publie quoi que ce soit durant leur séjour là-bas.

Noor s'enveloppa dans un peignoir molletonné et soupira d'aise.

— D'un point de vue purement égoïste, enchaîna Noor, il est effectivement plus confortable pour moi que l'on ne reparle pas de toutes ces histoires au sujet de mon prétendu mariage forcé... Cependant, ne penses-tu pas que notre retour t'offre la parfaite opportunité de rétablir la vérité ?

— Je ne crois pas être en mesure de supporter une nouvelle fois le regard des médias. Ces petites insinuations concernant ma relation avec Michael, et ce cheikh mystérieux après lequel je courrais, suffisent sans que j'en rajoute. Heureusement que le nom de Latif n'a pas été mentionné. Ah, si seulement je savais qui a répandu ces rumeurs...

— Jalia ! s'écria soudain Noor. As-tu lu cela ?

— Quoi encore ? dit cette dernière, la peur au ventre.

— Là, sur la table. Le *Blatt*...

Jalia bondit pour s'emparer du journal. Elle ne vit d'abord que les photos de sa cousine et de Bari à leur descente de l'hélicoptère.

— Là ! précisa Noor en désignant un encadré du doigt.

Des sueurs froides lui coulant déjà dans le dos, Jalia en commença la lecture :

« On connaît enfin l'identité du mystérieux Compagnon

de la Coupe qui a, semble-t-il, capturé le cœur de la princesse Jalia : il s'agit du fringant Latif Abd al Razzaq Shahin, chef de la tribu de Sey-Shahin.

» Son titre de « shahin » pourrait être traduit par « faucon royal » et il est vrai qu'il y a en celui qui a dérobé le cœur de la princesse, un peu d'un oiseau de proie.

» Une source très proche du palais a révélé que le Compagnon de la Coupe et la princesse sont partis, seuls dans la montagne, à la recherche de la princesse Noor et de Bari al Khalid, la cousine de l'une et le meilleur ami de l'autre. Une escapade des plus romantiques, n'est-ce pas ? Quoi qu'il ait pu se passer entre eux, cela n'a pas modifié le statut de la princesse.

» Pas plus d'ailleurs que l'équipée n'a suscité de jalousie dans le cœur du prétendu fiancé de Jalia, le professeur

Michael Wickliffe. Se pourrait-il que le véritable amour de ce dernier soit les plats en argent antiques de la collection privée du sultan ? »

— Qui a écrit cet article ? Qui leur a dit ? s'écria Jalia en fermant les yeux pour retenir ses larmes. Si l'on commence à me questionner sur Latif, je sens que je vais devenir folle... A moins que... Penses-tu que ce soit Latif lui-même qui ait parlé ? Est-ce sa manière de se venger de moi ?

— Non, je ne le crois pas, protesta Noor, choquée. Ma

chérie, j'ignorais que la lecture de cet article allait te bouleverser à ce point. Je suis désolée de te l'avoir montré sans préparation.

A cet instant, Jalia cessa de lutter et des larmes coulèrent de ses yeux.

Sans un mot, Noor la prit tendrement dans ses bras.

— Toi aussi tu as changé, déclara Noor.

Les deux cousines étaient assises sur le balcon de la chambre d'où elles admiraient la fontaine tout en sirotant un délicieux jus d'orange.

— Avant, tu ne montrais jamais tes sentiments, poursuivit-elle.

— J'avais fait mienne la vertu anglaise du « self-control », et, comme tous les convertis, j'adoptais une attitude extrême.

— Peut-être que, pour ma part, j'étais bien trop égocentrique pour m'intéresser aux autres, ainsi que le prétend Bari.

— C'est un jugement fort sévère. Néanmoins, je crois que dans les situations extrêmes, on réalise quelles sont les vraies valeurs de chacun.

— Quand l'autre a envie de vous réduire en pièces, il faut effectivement se raccrocher à certaines valeurs, soupira Noor avec amertume.

— Allons, Bari ne t'a pas réduite en pièces. D'ailleurs, peut-être que...

Jalia hésita, puis ajouta d'un air malicieux :

— D'une certaine façon, il t'a taillée et façonnée comme un diamant. Il t'a révélée à toi-même.

— Merci ! dit Noor, ne sachant si elle devait en rire ou en pleurer. En tout cas, l'opération n'était pas indolore...

Elle se tut un instant, avant de reprendre :

— A la réflexion, je pourrais te retourner le compliment : Latif t'a façonnée et a fait de toi un être de chair et de sang qui sait désormais exprimer sa souffrance.

— Pour moi non plus ce ne fut pas indolore ! déclara tragiquement Jalia.

Alors les deux cousines éclatèrent de rire, tandis que des larmes brûlaient leurs joues...

Chapitre 17.



Tout en arpentant un long couloir d'un autre âge, éclairé par un clair de lune presque irréel, Jalia avait la sensation de se fondre dans la trace de ses ancêtres...

L'architecte qui avait conçu cette aile du palais avait dû avoir une pensée pour les noctambules qui s'y promèneraient, ainsi que l'attestaient les alcôves de la grandeur d'un être humain où l'on pouvait se réfugier. Tel fut ce qui traversa l'esprit de Jalia lorsqu'elle s'y glissa pour échapper au regard d'un domestique qui passait.

Le seul problème, c'était que ces alcôves étaient en général décorées de lampes ouvragées, de plateaux en laiton, ou encore d'armes ornées de rubis ou d'émeraudes.

Dans le passé, si une femme désireuse d'échapper à ses gardes trébuchait sur l'une de ces décorations et attirait l'attention, signait-elle, par sa maladresse, son acte de mort ?

Depuis peu, la pensée de ses ancêtres hantait Jalia. Étaient-ce eux, qui, au cours d'une nouvelle nuit

d'insomnie, l'avaient poussée à rejoindre la chambre de Latif ?

Depuis l'arrivée de Michael, les nuits de Jalia avaient été remplies de solitude et de souffrance au lieu d'être éclairées par la présence magnétique de Latif Abd al Razzaq.

L'amour pouvait conduire à des actes si désespérés ! Jalia repensait amèrement à ces jours lointains où elle avait accusé sa cousine de ne ressentir qu'une attirance sexuelle pour Bari ! Comme si une telle attirance était répréhensible. De quelle prétention avait-elle fait preuve alors !

De nouveau, elle compta les portes. Pourvu que leur nombre soit égal à celui du balcon ! Un seul placard fausserait ses calculs... Seigneur, comme il serait embarrassant de se retrouver dans la chambre d'un autre Compagnon de la Coupe !

Son ombre se déplaçait, légère et vacillante, sur les carreaux baignés par le clair de lune. Soudain, la lueur parut s'assombrir... Le cœur de Jalia fit un bond dans sa poitrine et il lui fallut quelques secondes pour comprendre. Pivotant vivement sur ses talons, elle étouffa un cri en apercevant la silhouette d'un domestique dans l'embrasure d'une porte.

— Bonsoir, Lady Jalia, murmura ce dernier d'une voix dénuée de surprise.

Pourquoi cet accent lui était-il si familier alors qu'il lui semblait bien ne jamais avoir vu le visage de la personne qui se tenait devant elle ?

— Bonsoir, répondit-elle machinalement.

Elle fixait le domestique sans parvenir à trouver une explication plausible à sa présence dans le couloir à cette heure de la nuit.

Un sourire aux lèvres, l'homme lui indiqua une porte sculptée et murmura :

— Si vous permettez, Lady Jalia...

Alors il ouvrit la porte et invita la jeune femme à la franchir.

« Lady Jalia ! » Soudain elle comprit ! Cet accent, elle l'avait entendu dans la vallée de Sey-Shahin. Par conséquent, cet homme était sûrement l'un des domestiques de

Latif. Et s'il lui attribuait le titre de « lady », c'était parce qu'il avait entendu parler de la fameuse nuit de noces dans la vallée...

Jalia sentit ses joues la brûler. Il était heureux que, conformément à la loi de la montagne, il ne la regardait pas. Durant quelques secondes, elle demeura paralysée d'effroi, ne sachant que faire.

Puis elle repensa à ses ancêtres féminines et aux alcôves si savamment conçues par l'architecte du palais pour

abriter, sûrement, leurs amours interdites. Elle qui avait beaucoup moins à perdre, allait-elle renoncer au moment où, précisément, on l'encourageait à aller de l'avant ?

— Merci, murmura-t-elle.

Puis elle franchit enfin le seuil et le domestique referma la porte derrière elle.

Elle se trouvait à présent dans une antichambre éclairée par le rayon de lune qui filtrait d'une lucarne.

Un instant plus tard, elle poussait une porte...

Le cœur battant, elle entra dans la chambre de Latif, dont la respiration régulière indiquait qu'il était profondément endormi.

L'ombre d'un arbre dansait dans la lumière pâle et bleutée du balcon. Au sol, le motif des carreaux formait des arabesques, tandis que le tapis de soie resplendissait dans la pénombre. Près d'une magnifique cheminée, se trouvait le lit de Latif.

Le matelas était posé à même le sol, ainsi que le voulait la tradition orientale. Un matelas épais, noyé sous les coussins et les édredons, disparaissait presque sous une immense couverture aussi somptueuse qu'un tableau, où se mêlaient le bleu, l'or et le violet.

Latif était allongé sur le côté, un bras tendu sur l'édredon, comme s'il attendait qu'une amante vienne se

glisser contre lui. Le clair-obscur soulignait ses pommettes anguleuses, tout comme il révélait ses yeux fermés. Sa bouche était aussi superbement sculptée que celle d'une statue de marbre, sa mâchoire aussi déterminée dans le sommeil qu'elle l'était en plein jour.

Le cœur de Jalia battait par à-coups, comme autant de petits soubresauts de panique et de plaisir.

Lentement, elle repoussa sur ses épaules le fin peignoir qu'elle portait ; il glissa à ses pieds sans bruit. Le clair de lune accrocha alors des reflets d'argent à son pyjama de soie couleur de jade, celui qu'elle portait lors de leur *nuît de nocés* dans la vallée.

Pieds nus sur le tapis d'une douceur sensuelle, Jalia s'avança vers le lit. Son ombre s'interposa alors entre la lune et le visage de Latif, l'espace d'une seconde, avant qu'elle ne s'agenouille à côté du lit et que le clair de lune ne reprenne ses droits. Latif avait-il apparenté ce mouvement à une caresse ? Toujours est-il qu'il se retourna et demanda dans un murmure aussi ardent qu'éperdu :

— Jalia ?

Le cœur de cette dernière se mit à tambouriner violemment dans sa poitrine.

— Oui, répondit-elle sur le même ton, oui...

— Bon sang, qu'est-ce que tu fais ici ? !

Un cri échappa à Jalia devant le rude changement de ton.

Latif venait de s'asseoir sur son lit, tout à fait éveillé à présent. Et furieux. La couverture avait glissé et dévoilait son torse nu. Il tendit la main pour allumer une lampe posée sur le sol, à côté du matelas.

A la lueur de celle-ci, il jaugea longuement sa visiteuse, son bras toujours posé sur l'interrupteur de la lampe, le visage figé dans une expression d'incompréhension. D'un air absent, Jalia nota la présence de documents et de livres éparés sur le sol. Latif avait vraisemblablement travaillé avant de s'endormir.

Les yeux de ce dernier passaient du vert au brun clair, et la colère qui les animait était si brûlante que toute parole de justification mourait sur les lèvres de Jalia.

— Nom d'un chien ! Qu'est-ce que tu fais ici ? répéta-t-il plus fort.

Rassemblant tout son courage, Jalia répliqua alors :

— Pourquoi est-il si outrageant que je sois dans ta chambre ? Je...

— Va-t'en !

— Dois-je te rappeler à quel point tu as malmené ma résistance pour parvenir à tes fins et me faire l'amour ? se défendit-elle en haussant la voix. Sois bon joueur et ne réagis pas comme une vierge effarouchée si je te rends la

pareille !

A ces mots, Latif repoussa la couverture et offrit à Jalia le spectacle de son corps entièrement nu, ce qui ne semblait absolument pas le perturber.

En revanche, la lumière dorée qui baignait son corps athlétique et les ombres qui jouaient sur ses muscles coupèrent le souffle à Jalia.

Ce fut alors que, sans ménagement, il la saisit par le bras et, rapprochant dangereusement son visage du sien, lui répéta d'une voix coupante :

— Dehors !

— Latif, plaيدا-t-elle. Pourquoi ne pas...

Ses yeux se mirent à briller, ses lèvres à trembler.

— Oh, Latif, tu m'as tant manqué ! Ne peux-tu pas...

L'étreinte de Latif se resserra sur le bras de Jalia quand il se pencha pour ramasser son peignoir de soie.

— Ne puis-je pas *quoi* ? demanda-t-il d'un ton peu engageant. Oublier que tu appartiens à un autre ? Me prends-tu pour un idiot ?

Ce fut alors que les effluves de rose qui émanaient du peignoir embrouillèrent subitement les sens de Latif. Il se mit à jurer, comme un homme qui découvre qu'il est ivre en se mettant debout.

Immédiatement, Jalia comprit que l'odeur de rose et le

souvenir auquel elle était associée avaient eu raison de sa résistance.

— Maudit soit ce peignoir ! jura-t-il entre ses dents.

Et, le jetant par terre, il attira Jalia à lui et l'embrassa passionnément, farouchement...

La violence de son baiser embrasa sans attendre tous les sens de Jalia. Les mains viriles qui palpaient son corps de façon impérieuse la firent littéralement fondre. Les cuisses de Latif l'enveloppèrent bientôt de leur chaleur reconfortante tandis qu'il pressait son corps dur contre le sien...

Puis, détachant presque brutalement sa bouche de la sienne, il embrassa son cou, sa gorge, ses épaules... Eperdue, Jalia gémissait de plaisir, les doigts enfouis dans les boucles de Latif.

Avec une rapidité qui arracha un petit cri à sa compagne, Latif introduisit ses cuisses entre les siennes...

Une sorte de fureur sauvage le possédait. Une fureur qu'elle avait déjà pressentie en lui, une fureur qu'il avait toujours su contrôler, et à laquelle aujourd'hui il donnait libre cours...

— Amour, murmura-t-il comme si ce mot remontait douloureusement du plus profond de ses entrailles. Mon amour...

Alors le cœur de Jalia se serra de joie, et elle s'abandonna définitivement à l'étreinte déchaînée...

Latif dégrafa si violemment le pyjama de Jalia qu'il en arracha un bouton ou deux. La jeune femme se retrouva rapidement nue sous son regard brûlant... Il fit alors courir ses mains fébriles sur ses seins, sa taille, ses cuisses, comme un sculpteur retrouvant les lignes d'une statue sculptée par ses soins, comme si elle avait été sa chose... Puis, sans un mot, il la pénétra et retrouva instantanément la maison brûlante qui était la sienne, uniquement la sienne, allant et venant en elle tandis qu'elle gémissait de plaisir sous lui et lui réclamait ce que lui seul pouvait lui donner.

Ses mains, son corps s'étaient emparés de Jalia, la pétrissaient sans ménagement, la maintenant à la frontière enivrante du plaisir et de la douleur.

Il usait de leur ancienne complicité, en explorait de nouvelles. Il faisait naître un plaisir là, et, sans le conduire à son apogée, allait en allumer un autre aussitôt ailleurs. Pendant de longues minutes, elle demeura sur la frange de sensations explosives, gémissant et frémissant à leur approche... Enfin, avec une détermination farouche, Latif la précipita dans la jouissance et l'y suivit sans attendre. Ils restèrent longtemps enlacés l'un à l'autre, savourant les ultimes spasmes de l'amour, comme deux amants qui viennent de sauter dans le vide...

Le corps brillant de sueur, Latif se détacha de Jalia pour s'asseoir sur le lit. Puis il se mit à l'observer en silence. Elle soutint son regard, ne distinguant rien d'autre qu'une ombre limitée par le halo de lumière qui l'entourait, ignorant l'expression de ses traits. Elle eut soudain peur.

Le ton de sa voix la renseigna rapidement.

— Rien n'a changé, Jalia.

Un grand vide s'ouvrit alors en elle.

— Pardon ?

— Désormais, j'adopte ta règle du jeu. Nous faisons l'amour, mais cela n'affecte pas mon cœur. Si tu reviens dans mon lit, une nuit prochaine, ne prête surtout pas attention aux propos insensés que je pourrais tenir au creux du plaisir. Ils ne signifieront rien.

Chapitre 18.



— Je n’y suis absolument pour rien ! se défendit Michael. D’ailleurs, le *Herald* n’a jamais relayé la rumeur. Ellin elle-même ne décolère pas.

— Vraiment ? s’exclama Jalia. Elle n’a pourtant pas l’air d’une personne qui se laisse abuser facilement.

— Et moi alors ? Pour qui est-ce que je passe dans toute cette histoire ?

D’un geste sec, il replia le journal dans lequel on relatait avec complaisance la savoureuse passion de la princesse pour un beau cheikh, puis ajouta :

— Hélas, il va falloir que tu t’habitues à l’intrusion des médias dans ta vie, Jalia ! Et si je comprends bien, il faut s’estimer heureux que les journaux ne professent pas la vérité. C’est quand ils relatent la vérité que la douleur est amère.

— Je présume, marmonna Jalia en pâlisant.

A cet instant, Michael fixa son amie, bouche entrouverte...

— Oh, mon Dieu ! Quel idiot je fais ! s’écria-t-il. Ce ne

sont donc pas des commérages, mais la vérité ! Et c'est pourquoi cet article te contrarie tellement.

— Ils se trompent sur une seule chose : quand ils affirment que c'est à cause de cette liaison que je me suis fiancée avec toi. A l'époque, il n'y avait rien entre Latif et moi, et je ne savais pas ce que j'éprouvais pour lui, à part de la crainte.

Claquant des doigts, Michael déclara :

— J'y suis ! Latif était l'homme qui se trouvait avec toi à l'aéroport, n'est-ce pas ? J'aurais dû m'en douter, à la façon dont il se comportait.

Il s'interrompit, fronça les sourcils, et ajouta :

— Pourtant... N'a-t-il pas prétendu être ton garde du corps ?

— C'est toi qui as déduit qu'il exerçait cette fonction. Lui s'est contenté de ne pas démentir.

— Bon sang, Jalia, tu aurais dû me prévenir ! Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Parce qu'il y avait Ellin Black juste derrière toi, Michael ! lui rappela-t-elle sévèrement.

Fermant les yeux, ce dernier secoua la tête comme s'il tentait de se remettre les idées en place.

— A partir d'aujourd'hui, je fais le serment de renoncer au champagne, déclara-t-il d'un ton morne. Il n'empêche

que nous devons trouver une façon pour démêler l'imbroglio. Dois-je m'entretenir avec Latif ? Cela t'aiderait-il ?

— Je ne crois pas, répondit Jalia au bord des larmes. Il est déjà au courant de tout, mais il s'en fiche.

— A présent que Noor est de retour, quelle importance si Ellin écrit un article sur les mariages forcés ? Comme je te l'ai déjà dit, tant que ce n'est pas vrai, cela ne doit pas t'affecter.

— Mes parents n'ont pas mérité une telle humiliation, Michael, répondit Jalia. Il faut au moins attendre leur retour d'Angleterre. Imagine le déchaînement des médias, là-bas ! Ah, j'aimerais tant que l'on trouve une solution ! Notamment pour toi.

— Ne te fais pas de souci pour moi ! Le rôle de l'amant utilisé et éconduit ne m'effraie pas ; au contraire, il m'amuse beaucoup. Plus sérieusement, je suis en pourparlers avec la sultane en ce qui concerne la collection d'Hafzuddin. Je ne doute pas que nous parvenions à trouver un accord équitable pour les deux parties.

Outre les articles intempestifs relatifs à ses amours véritables ou supposées, l'autre grande préoccupation de Jalia était de trouver une solution aux problèmes que lui avaient exposés les femmes de la vallée de Sey-Shahin. Et tant pis si cela ne plaisait pas à Latif ! Elle en

avait déjà discuté longuement avec le sultan et sa femme, mais elle ne pouvait rien décider sans l'approbation du *shahin*.

— Pourquoi te préoccupes-tu de cette histoire ? lui demanda Latif lorsque, faisant fi de ses réticences, Jalia assiégea son bureau et insista pour discuter avec lui. Le problème des villageoises, ce n'est pas le tien.

— Il semblerait que ce ne soit pas le tien non plus ! répliqua-t-elle sans se départir de son calme. Ces femmes sont venues m'exposer leur...

— Sur les bases d'une supposition qui s'est révélée erronée, la coupa-t-il froidement. Ma femme aura effectivement le devoir de se préoccuper de tels problèmes. Toi, non !

— Je refuse d'être l'esclave des conventions ! J'ai beaucoup réfléchi à la question et j'ai des suggestions concrètes à émettre. Quand retournes-tu dans la vallée ?

A ces mots, Latif se redressa.

— Et l'une de tes suggestions serait-elle de m'y accompagner, par hasard ?

— Veux-tu bien déposer les armes et consentir à m'écouter un instant ? Ce que j'ai à te dire peut se révéler d'une importance capitale pour de nombreuses personnes, et tu n'as pas le droit de t'y opposer en raison d'une animosité personnelle.

Subitement, les traits de Latif se durcirent, et ses yeux se mirent à briller curieusement.

— Je n'ai pas d'animosité personnelle contre toi, princesse, dit-il enfin. Parle, je t'écoute.

— Merci. Pour commencer, j'ai requis des conseils juridiques, ici et en Angleterre, afin que soit examinée la légalité du contrat d'exclusivité qui lie les villageoises à leur revendeur. S'il s'avère que le contrat est illégal, les femmes auront besoin d'un nouvel agent. Après discussion avec la sultane, nous sommes arrivées à la conclusion que la présence de délégués nommés par le palais auprès des coopératives tribales serait nécessaire. Et cela, pas uniquement pour la vallée de Sey-Shahin, mais pour tout le Bagestan.

Marquant une pause pour reprendre sa respiration, Jalia poursuivit :

— Ces délégués représenteront les groupes tribaux sur les marchés étrangers. J'aiderai Dana à constituer une équipe dans les mois à venir.

Latif se contentait de la regarder, le visage semblable à un masque.

— Nous l'appellerons la Coopérative pour les Arts tribaux, précisa-t-elle encore.

— Je vois.

— Si la sultane s'engage personnellement, tout pourra

se mettre en place dans les plus brefs délais. Nous organiserons alors la distribution à l'échelle mondiale. Gazi al Hamseh s'occupera de la publicité.

— Gazi al Hamseh ? répéta Latif en sourcillant.

— Ne le connais-tu pas ? C'est un Compagnon de la Coupe du prince Karim, et l'agent de publicité le plus zélé du moment. C'est aussi un véritable génie de la communication. Il diffuse l'information sous forme de scoops, et non de communiqués de presse auxquels personne ne prête jamais attention. C'est lui qui a organisé la campagne de presse d'Ashraf, après la chute de Ghasib.

— Je le connais, articula enfin Latif.

— Nous avons l'intention de publier un beau livre sur les tapis marzuqi, et espérons que, de par le monde, les notables qui en possèdent déjà accepteront d'être photographiés avec leur tapis et de répondre à quelques questions.

— Pourquoi me racontes-tu tout cela ? demanda Latif à brûle-pourpoint.

Sans se laisser troubler, Jalia poursuivit :

— Nous envisageons également de publier des livres de cuisine tribale. Pas uniquement des recettes, mais aussi des photographies de femmes dans leurs champs et leurs cuisines. Le thème sera : « La nourriture dans les zones tribales, des semences aux fourneaux. » Nous

commencerons naturellement par Sey-Shahin.

— Pourquoi me racontes-tu tout cela ? redemanda-t-il avec insistance.

— Tu as sûrement remarqué que tu étais le *shahin*, répondit-elle alors non sans ironie.

— Et toi, Jalia, qui es-tu ? répliqua-t-il alors d'un ton tendu.

« La situation allait-elle enfin se dénouer entre eux ? » se demanda Jalia, le cœur battant à tout rompre. Mais, devant le regard glacé de Latif, elle répondit :

— La représentante de la sultane. Pour l'instant...

LA PRINCESSE QUE J'AIME

« Le mariage interdit aura finalement lieu !

» Le mariage du Compagnon de la Coupe Bari al Khalid et de la princesse Noor al Jawadi Durrani, tragiquement suspendu le mois dernier pour cause de disparition mystérieuse des futurs époux, sera finalement célébré, selon des sources bien informées.

» On connaît enfin la vérité concernant l'énigmatique fuite du couple juste avant la cérémonie. La raison en incombe au grand-père du futur marié, le cheikh Jabir al Khalid, qui a fait connaître son opposition au mariage à la dernière minute. Le couple décida alors d'aller le célébrer ailleurs. Hélas ! L'avion dans lequel il s'était enfui fut contraint d'atterrir à cause d'un violent orage.

On connaît la suite : Noor et Bari ont passé ce qui aurait dû être leur lune de miel sur une île quasi désertique, se nourrissant d'œufs de tortue.

» Leur disparition, les recherches afférentes, leur sauvetage *in extremis* et l'amour que le couple se porte mutuellement, rien de tout cela ne semble infléchir la décision du vieux cheikh.

» Bari al Khalid devra donc renoncer à son futur et immense héritage pour épouser la femme qu'il aime.

» *Mon épouse et moi ferons en sorte de constituer un nouveau patrimoine pour nos enfants*”, a-t-il déclaré.

» Le mariage aura lieu tout prochainement. Nous ne manquerons pas de vous aviser de la date. »

— N'est-ce pas une affaire rondement menée ? s'exclama Noor, tout excitée. Bari avait bien dit que Gazi était l'homme de la situation ! Qui d'autre que lui aurait bien pu utiliser cette histoire de grand-père réfractaire ?

— Est-il vrai que Bari n'héritera pas s'il t'épouse ?

— Pas un centime ! Mais on s'en moque, répondit Noor en éclatant de rire.

Jalia se contenta de sourire tendrement. Sa cousine avait tellement changé !

— Toujours est-il que j'ai le diamant, ajouta-t-elle en

montrant son doigt, car cette bague, Bari l'a héritée de son père. Non que j'y accorde de l'importance, mais elle est très belle, n'est-ce pas ?

— Elle est superbe, dit Jalia d'un air absent en repensant au moment où elle avait trouvé cette bague, il y a si longtemps lui semblait-il...

— A propos... T'ai-je dit que Bari et moi avons finalement découvert que nous nous aimions ?

— Il me semble l'avoir déjà entendu une dizaine de fois, mais je suis prête à l'entendre encore, si cela peut te faire plaisir. Décidément, ce Gazi al Hamseh est un faiseur de miracles !

— Bari l'a aidé à concocter l'histoire, déclara Noor. Et à présent, toi aussi tu es sauvée puisqu'il n'est plus question de mariage forcé entre Bari et moi. Gazi prétend d'ailleurs que c'est la première fois qu'il résout le problème de deux clients avec une seule histoire.

— Pardon ?

Noor se mordit la lèvre.

— Depuis le début, c'est lui qui s'occupe de ton cas, avoua-t-elle.

— De mon cas ?

— Ne comprends-tu donc pas ? Gazi est l'auteur des fuites concernant ta passion pour Latif.

Chapitre 19.



Les jardins baignaient dans la lumière du soleil couchant, dont l'or profond nimbait les feuillages et faisait flamboyer les grandes verrières cintrées.

Ses rayons s'attardaient également dans la chevelure brune de Latif Abd al Razzaq, la frôlant de leurs longs doigts mordorés chaque fois qu'il se penchait sur son bureau pour écrire.

Même le soleil ne veut pas le quitter, pensa furtivement Jalia.

Elle s'arrêta dans l'embrasement de la porte ouverte, et à pas de loup, s'approcha de son bureau. Le stylo plume de Latif crissait sur le document qu'il était en train de ratifier. Lorsque l'ombre de Jalia lui occulta la lumière, il releva lentement la tête.

Ils se jaugèrent un bon moment en silence...

Puis, comme si de rien n'était, Latif leva la main pour replacer le capuchon sur son stylo. Chacun de ses mouvements était précis, comme s'il lui était nécessaire d'exercer une maîtrise absolue sur le moindre de ses muscles.

— Etait-ce toi ? lui demanda-t-elle.

D'un coup d'œil, Latif congédia son assistant qui venait d'apparaître sur le seuil de la porte. L'homme plaça son poing sur son cœur, s'inclina et disparut sans faire de bruit.

— Réponds ! lui ordonna-t-elle.

— De quoi parles-tu ? s'enquit Latif.

Pour toute réponse, Jalia posa sur son bureau le journal qu'elle tenait à la main et désigna du doigt l'article contenant l'ultime médisance les concernant.

Latif se saisit alors du tabloïd et lut en diagonale.

— As-tu demandé à Gazi al Hamseh de manipuler les médias ? questionna Jalia.

D'un geste brusque, Latif se leva de sa chaise et malgré elle, Jalia recula d'un pas.

— Bien sûr que oui ! lui répondit-il.

Et, comme s'il était subitement las de ce petit jeu, il reposa le journal sur la table et vint se poster sur le seuil de la porte d'où l'on avait une vue merveilleuse sur les jardins.

A travers les branchages verdoyants des arbres, la brise jouait avec l'eau de la fontaine. A cette heure-ci, l'endroit était tout simplement enchanteur. Les ombres s'allongeaient paresseusement et les fleurs, après avoir

boudé la lumière crue de l'après-midi, consentaient enfin à s'ouvrir et à répandre leurs senteurs exquises dans l'air.

Jalia était tellement persuadée que Latif allait nier, qu'il lui fallut quelques secondes pour comprendre la portée de sa réponse.

— C'était donc toi ! dit-elle, déconcertée.

— La campagne a atteint son but, n'est-ce pas ?

— Quel en était exactement le sens, à part m'humilier ?

Il lui jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule, avant de s'abîmer de nouveau dans la contemplation des jardins.

— Gazi pensait que nous devions attaquer de façon préventive. L'histoire du mariage forcé devait être discréditée avant que le bruit ne coure réellement. Gazi connaît son affaire.

— Et qu'est-ce qui te fait dire que le but est atteint ?

— L'ignores-tu donc ? Ton *fiancé* et sa journaliste ont été surpris en flagrant délit de dispute, cet après-midi. Elle l'accusait de l'avoir délibérément trompée, et elle a réservé une place sur le vol de minuit, en partance pour Londres.

— Je n'en savais rien.

De nouveau, le silence les enveloppa. Mâchoires

serrées, Latif contemplait les ombres qui assombrissaient de plus en plus le jardin. Il finit par se retourner et demanda brusquement :

— Qu'attends-tu de la vie, Jalia ?

Elle cligna des yeux et se mordit la lèvre.

Un ultime rayon de soleil coula du toit pour frapper en plein cœur le jet d'eau de la fontaine et le transformer en feu liquide.

Ne devait-elle pas y voir un signe ?

— Tu sais ce que je veux...

— Redis-le moi encore, lui ordonna-t-il d'une voix douce.

— Je veux la vie que tu m'as proposée, il y a quelque temps. Je veux que ce pays devienne le mien, car c'est ici que vit mon peuple et là que j'ai mes racines.

Elle s'arrêta un instant pour maîtriser le tremblement de ses lèvres avant de reprendre :

— Je ne l'ai encore dit à personne, Latif, mais la sultane m'a offert de devenir sa Compagne de la Coupe. J'ai longuement réfléchi à sa proposition et je crois que je vais l'accepter. Cela constitue une très belle opportunité pour réaliser les projets qui me tiennent à cœur.

De nouveau, elle s'interrompit, prit une longue inspiration et continua :

— Aussi, que cela te plaise ou non, je vais m'installer au Bagestan. Mais je désire bien davantage que cela, Latif. Je t'aime. Et je veux que tu m'aimes comme avant. Je veux t'épouser, avoir des enfants avec toi et je veux que le Bagestan soit leur maison.

A cet instant, sa voix se brisa et elle ajouta dans un murmure :

— Hélas, toi tu ne veux plus rien de tout cela...

Alors, sans mot dire, Latif s'approcha d'elle et la prit dans ses bras.

Immédiatement, elle sentit la chaleur virile de ses mains irradier son dos. Une chaleur qui s'immisça dans ses veines, son cœur, sa tête... Levant la tête vers lui, elle lui adressa un magnifique sourire.

— Mon aimée, lui dit-il, qui t'a raconté un tel mensonge ?

A ces mots, Jalia comprit qu'elle avait retrouvé son véritable foyer.

Plus tard, ils se promenèrent dans les jardins, là où les fleurs de la nuit s'amusaient à séduire le clair de lune avec leurs lourds parfums. Latif enlaçait tendrement Jalia qui avait niché sa tête dans le creux de son épaule.

— Je pensais que tu ne connaissais pas ton propre cœur, que tu m'aimais sans le savoir. Je voulais t'édifier sur les sentiments que tu ressentais pour moi, lui confia-t-il.

— Tu avais raison, mais cette ignorance remonte à longtemps. Au temps où je refusais de m'avouer mes sentiments. Était-ce pour cette raison que tu voulais m'entraîner dans les montagnes avec toi ? C'était une ruse, n'est-ce pas ? Je suis certaine que le fils de Mansour qui ne pouvait soi-disant pas venir, était également une mise en scène.

— Comment pouvais-je te faire voir clair en ton cœur sans passer du temps en ta compagnie ? demanda Latif en riant. Or, avant la disparition de Noor et de Bari, tu m'évitais systématiquement.

— Et ma mère était au courant, j'en suis certaine ! s'exclama soudain Jalia. Elle était ta complice ! Avoue !

— Tes parents ont très vite compris mes sentiments pour toi. Lorsque tu es repartie en Angleterre sans prévenir, après le couronnement, je n'ai pas pu leur cacher ma déception. Oui, ils savaient quelles étaient mes intentions à ton égard et ce que tu représentais pour moi.

Jalia secoua la tête.

— J'aurais dû m'en douter, face au calme dont faisait preuve ma mère à l'idée de me voir partir dans la montagne en ta compagnie. « Tu n'auras qu'à dire que Latif est ton mari », dit Jalia en imitant sa mère. J'ai l'impression d'être tombée dans tous les pièges que l'on m'a tendus !

— Et alors ? N'étais-je pas déjà tombé dans les tiens ? demanda-t-il en déposant un tendre baiser sur ses lèvres.

— Puis, alors que tu pensais être arrivé à tes fins..., commença-t-elle.

— ... alors que j'espérais avoir réussi à te montrer ton cœur tel qu'il était, enchaîna-t-il, Michael a débarqué, prétendant que tu étais à lui.

La fontaine clapotait doucement dans l'obscurité, et Jalia tendit sa main sous le jet d'eau. Au contact des gouttes fraîches, un long frisson la parcourut...

— Lorsque Michael est arrivé, as-tu cru que je t'avais menti lors de notre... lors de cette fameuse nuit où je t'avais avoué que nos fiançailles étaient une invention ?

— Notre *nuit de noces*, corrigea-t-il en l'enlaçant plus étroitement. Au début, peut-être... J'étais fou de jalousie, et je ne savais plus ce que je devais croire.

— J'étais consternée à l'arrivée de Michael, se défendit Jalia. Ne t'en es-tu donc pas rendu compte ?

— Il aurait pu s'agir d'une angoisse liée à la présence des journalistes.

Une fleur trop lourde pour rester accrochée à sa branche voltigea devant eux avant d'atterrir sur l'herbe, charriant dans sa chute le parfum suave du musc. Sa senteur reflétait toute la douceur qui emplissait le cœur de Jalia. Cette dernière sourit d'un air songeur et poussa un petit

soupir de satisfaction.

— J'ai donc décidé de jouer le jeu des Occidentaux, reprit Latif. Faire semblant de ne plus vouloir de toi, espérant que mon attitude te placerait devant tes propres choix et que tu redouterais que les portes ne se referment définitivement sur la vérité si tu ne les franchissais pas en temps opportun.

— Et pendant tout ce temps, Gazi travaillait pour toi !

— Après l'annonce de tes fiançailles avec Michael, je ne voyais plus comment m'en sortir. Cette affaire de mariage forcé aurait pu nous être préjudiciable pendant de nombreuses années, et tes parents et toi-même en auraient injustement souffert. Me tiens-tu grief d'avoir pris des mesures pour sauver notre avenir, tout en donnant l'impression que nous n'en avons plus ?

— Noon ! lui assura-t-elle. Pauvre Michael, tout de même...

— Michael sera comblé par l'argenterie du sultan. Et lorsque nous aurons retrouvé les trésors cachés de la vallée de Sey-Shahin, je suis convaincu qu'il sera ravi de les expertiser, si nous le lui demandons.

Jalia se mit à rire.

— Effectivement, cela représentera une large compensation pour lui. Néanmoins... Etait-il nécessaire de me faire passer pour une insensée ?

— Qui n'est pas fou quand il aime ? demanda-t-il d'une voix rauque. Je suis fou de toi, Jalia. Dès le premier instant où mes yeux se sont posés sur toi, je me suis mis à errer dans le désert, comme Majnun pour Layla.

— Tu as toutefois cessé de m'aimer pendant quelque temps, lui reprocha gentiment Jalia. Quand je t'ai avoué mon amour, tu n'as rien voulu entendre. Tu prétendais qu'il était trop tard. Brusquement, tu semblais être devenu indifférent.

Elle plongea alors ses yeux dans les siens, son regard assombri par ces douloureux souvenirs.

— Tu avais appris que tu m'aimais, mais tu ne savais pas encore que tu aimais ce pays. Je mourrais d'accepter ce que tu me proposais, ce que j'appelais de toutes mes forces depuis si longtemps. Mais je savais aussi que céder à la tentation aurait été dangereux. Qu'aurais-je fait d'une femme qui consentait à être mon épouse, alors qu'elle conservait des réticences face à mon pays ?

En formulant enfin ses sentiments, Latif semblait lui-même les comprendre clairement pour la première fois.

— Il était manifeste que, si ton amour pour moi te conduisait à vivre ici contre ta volonté, nous n'aurions jamais été heureux, poursuivit-il. La vie ne sera pas toujours facile pour nous, Jalia. Nous avons un énorme travail à accomplir. Or, si tu n'avais pas été complètement convaincue que le Bagestan était ton pays,

tu aurais certainement regretté tes décisions. Il fallait que tu découvres par toi-même que tu aimais ce pays.

Jalia poussa un long soupir en pensant à son ancienne vie, à ses amis, à ses étudiants, à l'université... Cependant, aucun doute n'habitait plus son cœur. Sa vie était ici, son cœur aussi, et son destin était de passer le reste de ses jours au côté de Latif.

— Il était nécessaire que je t'offre la possibilité de découvrir et d'harmoniser les différents élans de ton cœur, de ton sang et de ta générosité.

— Que veux-tu dire ?

— Ne crois-tu pas que ce sont en partie tes préoccupations envers les villageoises de ma vallée qui t'ont révélé que ton cœur appartenait au Bagestan ?

— Peut-être, admit-elle, un rien agacée. Mais tu n'es pas à l'origine de cet intérêt. Et si tu insinues que je t'épouse pour sauver les femmes de la vallée, alors...

Les mots lui manquaient tandis que Latif secouait la tête en riant.

— Crois-tu, mon aimée, que je n'aurais pas tout mis en œuvre pour régler le problème des tapis marzuqi sous prétexte qu'il s'agissait de femmes ?

— Tu m'as piégée ! s'écria Jalia. Depuis le début ! Depuis cette fameuse nuit dans la vallée de Sey-Shahin !

— J'ai simplement feint un petit désintérêt dans l'espoir

de susciter ton intérêt pour la cause de mon peuple. J'espérais que l'amour que tu éprouvais pour mon peuple t'apprendrait à aimer leur *shahin*...

— Tu m'as quand même piégée..., murmura-t-elle en se blottissant contre son cœur.

Épilogue



LA PRINCESSE GAGNE LE CŒUR DU CHEIKH

« La princesse Jalia al Jawadi Shahbazi, récemment nommée Compagne de la Coupe de la sultane du Bagestan, et le cheikh Latif Abd al Razzaq, Compagnon de la Coupe du sultan, vont se marier ! Le porte-parole du palais a déclaré que la possibilité d'un double mariage n'était pas exclue... Il s'agit naturellement de Noor, la cousine de la princesse, et de son fiancé Bari al Khalid.

» Par ces deux mariages princiers, le retour à la vie du Bagestan s'annonce des plus lumineux. »